This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07582763 8

NRY
Rod

SCÈNES

DE LA

VIE COSMOPOLITE

Lilith. — L'eau et le feu.
L'idéal de M. Gindre. — Le pardon. — La dernière idylle.
Noces d'or.

PAR

ÉDOUARD ROD

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

SCÈNES DE LA VIE COSMOPOLITE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Études sur le XIXe siècle. Giacomo Léopardi, etc. 1 vol. in-12 . . . . . **3 fr. 50**

La Course à la mort, nouvelle édition avec préface. 1 vol. in-12 . . . . . **3 fr. 50**

Le Sens de la Vie, ouvrage couronné par l'Académie française, 5e édition, 1 vol. in-12. . . . **3 fr. 50**

CHEZ PLON ET Cie

La femme d'Henri Vanneau, 1 vol. in-12 . . . . **3 fr. 50**

Tatiana Leïlof, 1 vol. in-12. . . . . **3 fr. 50**

Pour paraître prochainement, **Les Trois Cœurs.**

En préparation :

Vouloir et pouvoir.

SCÈNES

DE LA

VIE COSMOPOLITE

Lilith — L'Eau et le Feu —
L'idéal de M. Gindre — Le Pardon — La dernière idylle —
Noces d'or

PAR

ÉDOUARD ROD

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1890

Tous droits réservés

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
10061B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1939

A MONSIEUR FRÉDÉRIC MASSON

CHER MONSIEUR ET AMI,

La plupart de ces récits ont eu l'honneur de paraître dans la belle revue que vous dirigez, *Les Lettres et les Arts*. Vous les y avez accueillis avec une sympathie que je n'oublierai jamais; je vous prie donc de bien vouloir en accepter la dédicace, comme un faible hommage de reconnaissance et d'amitié

de votre bien dévoué,

Édouard ROD.

Genève, août 1889.

Blanche 3 Mai 1939

LILITH

LILITH

Monsieur Jacques Leroux, à Saint-Front-la-Rivière, par Saint-Pardoux (Dordogne).

Brighton, 8 Octobre 188...

MON CHER AMI,

Voilà bien des mois que notre correspondance chôme, et je suis persuadé qu'en reconnaissant mon écriture sur une enveloppe vous éprouverez d'abord un peu d'étonnement : d'autant plus que, probablement, l'enveloppe contiendra plusieurs feuilles de papier, surchargées de ces caractères illisibles que vous connaissez. D'ailleurs, vous vous apercevrez bien vite que je suis resté fidèle à mes anciennes habitudes, et que, sous prétexte de m'entretenir avec vous, c'est encore avec moi-même que je viens causer : l'éternel « individualiste »

que je suis, comme vous disiez, n'arrivera jamais à se détacher de sa personnalité, quelque peu intéressante qu'elle soit, et sans cesse éprouvera le besoin d'en ennuyer les autres — tant il en est ennuyé lui-même.

La solennité de cet exorde vous prépare à de grandes choses, n'est-ce pas? Et peut-être vous fait-il penser, par un phénomène de la liaison des idées qui n'aurait rien d'extraordinaire, à nos interminables causeries d'autrefois — il y a si longtemps — quand nous passions des nuits à errer par les rues désertes de Paris, amoureux tous les deux, et nous racontant par le menu, en étiquetant nos impressions, les phases de nos amours incertaines. Vous qui vivez maintenant comme un sage, à l'abri des passions dans votre vieille tour du Périgord, vous vous direz certainement : « Voilà cet imbécile qui recommence... Ce sera toujours la même chose... » ! La première partie de votre proposition est juste. La deuxième... qui sait ? Avec la trentaine, on

entre dans un âge plus pratique, et des pensées d'avenir, de ménage, de famille, viennent donner aux sentiments de tout autres allures qu'à l'âge où l'on peut encore gaspiller son cœur...

Donc, voici les faits :

Je me suis laissé attirer par mes amis Du Méril — des gens que vous ne connaissez pas — à venir passer quelques jours avec eux à Brighton. M. Du Méril, qui est un pur parisien (très petite noblesse de robe, mais grande fortune), est un ancien ami de mon père, cordial, bon enfant et gai, qui m'a vu naître et m'aime beaucoup. Il y a quelques années, il a fait la découverte de l'Angleterre, pour laquelle il s'est pris d'une belle passion ; et maintenant, il vient régulièrement passer les derniers mois de l'année dans cet endroit tout à fait *swell*. Il trouve tout magnifique : les maisons construites sur le même modèle, avec leur éternel *bow-window* orné de fusains d'un vert froid, la plage d'une lieue — une lieue d'asphalte impitoyable, qui réussit à donner à la mer je

ne sais quel aspect banal et apprivoisé — l'interminable *pier* où l'on joue de la musique anglaise et où les promeneurs, pour s'entretenir l'esprit joyeux, peuvent contempler une riche collection de hiboux, chauves-souris, grands-ducs et autres oiseaux de nuit, recueillis sous toutes les latitudes, etc. Je soupçonne que, dans son for intérieur, il s'ennuie affreusement : c'est probablement pour cela qu'il a mis beaucoup d'insistance à m'inviter.

Sa femme, plus jeune que lui de quelques années, est une petite personne très brune, très remuante, très despote, qui mène à la baguette son bonhomme de mari. Elle ne lui passe aucune autre fantaisie que son anglomanie, qu'elle considère probablement comme un dérivatif. C'est elle qui a choisi le séjour de Brighton : M. Du Méril aurait préféré Londres, pendant la saison ; mais madame allègue qu'elle ne peut pas supporter l'odeur de fumée de charbon qui parfume la capitale, et que Brighton est bien assez anglais.

Ils ont deux enfants, fille et garçon, comme cela convient à une famille de bonne société : Jeanne et Victor (neuf et onze ans), sont deux petits êtres remuants comme leur mère, mais blonds, à tête bouclée, et qu'on dit d'une intelligence surprenante. On les élève à l'anglaise : beaucoup de sport, peu d'étude ; et ils sont jolis comme deux cœurs quand ils partent en promenade, sur leurs poneys irlandais, accompagnés par l'écuyer qui les surveille, et suivis du regard inquiet de leur mère et du regard toujours tranquille et doux de miss Lilith, leur gouvernante anglaise...

Ici, mon ami, nous en arrivons enfin au point capital. Mais d'abord, faites-moi l'honneur de penser qu'il ne s'agit point d'un flirtage à la mode du pays, avec des arrière-pensées françaises de séduction et de plaisir facile. Ces choses-là, vous le savez, ne sont point dans mon caractère, et je suis beaucoup trop bien élevé pour songer à me mal conduire dans une maison où je suis reçu en ami. Non, ce n'est

pas cela : c'est de nouveau — faut-il écrire le *hélas!* que j'ai au bout de ma plume — la petite bête qui remue, la petite bête du côté gauche qu'on déclare morte tous les deux ou trois ans, et qui finit toujours par se réveiller une fois ou l'autre avec des soubresauts inquiétants. Je sais d'avance ce que vous me direz : que ma petite bête, à moi, n'est pas bien méchante, et que toujours après s'être agitée quelque temps comme si elle voulait tout dévorer, elle se calme d'elle-même, comme un pauvre vieux chien qui aurait voulu mordre et se rappelle à temps qu'il n'a plus de dents. C'est l'aventure qui m'est arrivée une fois, deux fois, plusieurs fois, et vous en connaissez bien le développement normal. Mais au commencement, ça va toujours bien : je me sens un autre homme, je m'oublie, je raisonne peu, je me crois très passionné. Qui sait? Comme je vous le disais plus haut, peut-être qu'un jour prochain la petite bête triomphera de l'autre, la grosse, celle qui loge dans le cerveau et gouverne si

mal la machine; peut-être même que ce jour est venu... Vous voyez que c'est fort avancé.

Maintenant, que je vous présente miss Lilith... Un nom délicieux, par parenthèse, n'est-il pas vrai ? un nom poétique, dont le doux son éveille l'idée de grâces un peu lentes, d'yeux célestes, de fraîcheurs éblouissantes... Et tout cela, vous pouvez en être sûr, est réalisé.

Miss Lilith a vingt-trois ans ; elle a ce visage pur et régulier qu'affectionne Burne-Jones, et qui est en réalité le type classique de sa race : les yeux bleus, les cheveux blonds, le teint mat. A travers ces mots simples — les seuls pourtant qui conviennent — sa figure vous semblera sans doute d'une banalité de keepsake, tandis qu'au contraire, elle est la plus expressive qu'on puisse imaginer. Entendons-nous bien : « expressif » ne signifie point ici un de ces visages qui indiquent une aptitude particulière à sentir la passion, ou qui trahissent des anomalies de cœur, des agitations intérieures, la mobilité d'une âme troublée. Mais... mon Dieu ! com-

ment traduire des choses aussi ténues ! — l'harmonie des mouvements, des gestes, de la voix et des traits, où jamais rien ne détonne, *exprime*, avec une puissance saisissante, un état d'âme tranquille, *beau* dans le sens olympien du mot. Car, n'est-ce pas, il y a une beauté morale comme il y a une beauté physique, et où chercher cette beauté, sinon dans la régularité et la simplicité du caractère ?... Comprenez-vous, maintenant, l'attrait profond de Lilith, qu'augmente encore cette franchise de manières qui est le propre des jeunes Anglaises ?... Pour achever de vous la représenter, je vous dirai encore qu'elle s'habille volontiers selon la mode *esthetic :* soit parce qu'elle a le sentiment que ces robes de coupe ancienne et de couleurs fanées lui conviennent merveilleusement, soit parce que, comme la plupart des femmes cultivées, elle professe une vive admiration pour l'art préraphaélite.

Voulez-vous encore sur son compte quelques détails d'état civil ? — Elle est la troisième

fille d'un clergyman qui en a neuf. Oui, mon ami, neuf filles, qu'on a pu voir se promener comme un petit escadron par les rues de Reading. A présent, comme il faut bien que chacune songe à ses propres affaires, l'escadron est dispersé, en Suède, en Russie, en Allemagne, en France, un peu partout. Elles sont toutes gouvernantes ou institutrices. Une seulement, le n° II, est mariée, et a déjà trois enfants ; le n° V est fiancée à un officier en ce moment aux Indes, de qui l'on attend le retour pour l'an prochain. — C'est M. Du Méril qui m'a donné ces renseignements, en exemple de la prodigieuse vitalité de la race anglo-saxonne et de l'inébranlable confiance que les Anglais ont en eux-mêmes. « Neuf filles ! disait-il, si j'en avais eu seulement trois, moi, je serais mort d'angoisse en pensant à leur avenir, au mari, à la dot, etc. » ! — Il est probable que leur brave clergyman de père est parfaitement rassuré sur leur compte, et qu'elles se tireront d'affaires toutes les neuf, les problèmes de

l'existence finissant toujours par trouver leur solution.

J'en reviens à celle qui m'intéresse le plus. Je vous ai dit que Lilith avait vingt-trois ans : elle a donc envisagé la possibilité de rester *spinster*, et il est visible qu'elle prend ses arrangements en conséquence : je veux dire par là qu'elle se prépare à rendre aussi agréable que possible sa vie qui sera solitaire. Elle a passé trois années dans une famille qui voyageait beaucoup, en sorte qu'elle a vu la France, l'Allemagne, l'Italie et l'Orient. Elle possède les trois langues et les trois littératures. Elle est, en matières d'art et de lettres, d'une érudition qui me fait honte, à moi qui ne sais rien, et qui me donne une folle envie de me familiariser avec les belles choses qu'elle connaît. Si elle ne se marie pas, elle finira sans doute par écrire, comme George Elliot ou miss Bronte ; en tout cas, elle est armée contre l'ennui, elle saura toujours que faire de son temps, ses années ne s'écouleront pas inutiles et fades... Mon cher,

laissez-moi m'extasier devant ce haut bon sens : voilà une jeune fille à qui la destinée refusera peut-être d'avoir à remplir sa vraie mission de femme ; tranquillement, au lieu de se désespérer ou de se révolter, ou de courir comme tant d'autres à la chasse au mari, elle se met à l'œuvre et se prépare comme un refuge intérieur — abri sûr contre les suggestions mauvaises de l'isolement. Tandis que nous, qui sommes des hommes, qui avons pu diriger comme nous l'avons voulu notre propre éducation, qui n'avons pas eu comme elle à compter avec les cruelles nécessités de l'existence — nous n'avons pas su nous garer contre les tristesses de l'âge qui vient, et sommes irrémédiablement en proie au spleen de la vie sans boussole et sans but... C'est toujours pour moi seul que je parle, car vous, vous savez vous occuper.

Dans l'exercice de ses devoirs, miss Lilith est admirable : elle possède le don de se faire obéir sans le moindre effort, de par cet « intérieur » dont je vous ai déjà parlé, invisible et

qui se montre partout. Jeanne l'adore. Quant à Victor, il a déclaré formellement que, quand il serait grand, il épouserait Lilith. Le fait est qu'il ne la quitte pas plus que son ombre, qu'il apprend ses leçons comme un ange, et que quand il est pris d'un accès de désobéissance, un regard de son institutrice le ramène à l'ordre. Sa mère rit en disant qu'il est amoureux : preuve évidente de précocité. — La supériorité de Lilith agit sur toutes les personnes qu'elle approche, et même, je crois, sur les objets ; rien qu'en passant dans le *drawing-room*, elle lui donne un aspect inusité de distinction, de paix, de bon goût.

Comprenez-vous maintenant, mon ami, la nature du sentiment qu'elle m'a inspiré. Point de mauvais doute, point de passion troublée et inquiète. Quand je suis auprès d'elle, j'éprouve un grand bien-être, voilà tout. Il me semble que sous son influence je me transforme lentement, que je deviens très tranquille et très bon. Peu à peu, je me surprends à envisager

les choses sous un autre point de vue, qui se rapproche insensiblement du sien : je voudrais avoir à remplir de ces petits devoirs que j'ai tant méprisés et dont elle m'a révélé la grandeur, je voudrais être utile à quelqu'un, n'importe à qui, et ma misanthropie actuelle fait place à un sentiment de tendresse pour tout le monde. Ainsi, vous ne sauriez vous imaginer l'amitié que je me sens pour vous en ce moment : je m'attendris en pensant que j'ai pu vous négliger pendant des mois, vous qui m'avez donné tant de preuves d'affection, je suis tout ému à l'idée que je ne sais quand nous nous reverrons, je voudrais vous voir débarquer à la gare, vous serrer les mains, flâner avec vous bras dessus bras dessous sur cette diablesse de plage, en nous remémorant le passé que le présent efface...

Avais-je raison de vous dire que, cette fois, c'est grave ? Il faut encore que j'ajoute que j'ai le sentiment que Lilith m'a deviné, pesé et jugé. De temps en temps, elle me regarde avec ses

yeux francs; il me semble que ce clair regard descend comme une sonde jusqu'au fond de moi-même. Qu'en rapporte-t-il? Je ne sais; mais il demeure chargé de sympathie et de bienveillance. Quelquefois, il m'a paru exprimer une légère inquiétude, ou un autre sentiment, comme une sorte de pitié affectueuse. Qu'est-ce que cela veut dire? Il faudra bien que je le sache, que je le demande... Mais j'attends encore, heureux d'attendre...

Voilà ma confession terminée, et je vous quitte, mon bon ami. Tâchez que vos loisirs vous laissent le temps de me répondre. D'ailleurs, que vous me répondiez ou non, je vous tiendrai au courant. Adieu et à vous.

RENÉ MARCIL.

***

Brighton, 11 Octobre.

Je suis tout abasourdi, mon cher ami, de

l'inattendue et singulière conversation que je viens d'avoir avec Lilith.

Monsieur et Madame Du Méril étaient allés faire quelques visites d'après-midi. Jeanne et Victor jouaient au lawn-tennis dans le *ground* disposé à cet effet, auquel on a sacrifié presque tout le jardin du cottage, avec deux de leurs petits camarades. Assis à côté de Lilith, je suivais distraitement les péripéties du jeu, les balles bondissant au-dessus du filet, renvoyées par les raquettes agiles des enfants très animés. Nous ne parlions guère, et pour moi, en ce moment-là, je ne pensais réellement à rien, je me contentais de jouir vaguement de la présence de Lilith et de la tiédeur du soleil d'octobre. Ce fut elle qui engagea la conversation, tout à coup, comme si elle l'avait préparée.

— Je crois, me dit-elle, que l'Angleterre ne vous plaît pas beaucoup.

Naturellement, je me récriai :

— Comment donc !... Mais, au contraire...

Elle secoua la tête d'un air incrédule :

— Non, vous dites cela par politesse... Les Français disent ainsi beaucoup de mensonges, par politesse... Mais je vois bien qu'il n'y a pas de sympathie entre votre caractère et notre pays.

Elle parlait lentement, détachant les mots qu'elle prononçait avec son accent assez marqué ; et ce lent parler, qui trahissait l'effort, donnait une valeur singulière à ses paroles. Je me défendis de mon mieux, sans d'ailleurs soupçonner où elle voulait me conduire :

— Comment pourriez-vous deviner, mademoiselle, une opposition semblable, vous qui me connaissez à peine ?...

— Oh ! me répondit-elle, j'ai déjà vu de vous bien des choses !...

Mon étonnement croissait à chacune de ses paroles, et je dus lui paraître fort embarrassé. Je continuai à patauger :

— Jusqu'à présent, je ne crois cependant pas avoir montré beaucoup de moi-même... Je cause pour causer, comme c'est l'usage des

gens qui n'ont rien à dire; et, de fait, je ne me souviens pas d'avoir rien dit qui puisse...

Elle m'interrompit en répétant :

— Oh ! si, beaucoup de choses !...

Et, avec un sourire, elle ajouta :

— Je vous connais très bien !...

Je souris à mon tour et voulus plaisanter :

— Savez-vous, mademoiselle, ce qu'on demande aux tireuses de cartes, quand elles vous promettent la fortune, une longue vie et toutes sortes de prospérités ?... On leur demande de vous dire aussi quelque chose du passé, dont on puisse contrôler l'exactitude, en garantie de leurs oracles... Si, comme je commence à le croire, vous êtes un peu magicienne, vous me permettrez de vous prier de me dire quelque chose qui me montre si vous ne vous trompez pas.

Elle réfléchit un instant, me regarda bien en face, de son œil tranquille, et me dit gravement :

— *Vous n'êtes pas un homme simple !...*

Jamais je ne me serais attendu à cela ; et c'était dit d'une façon si nette, si décisive, que j'eus quelque peine à prendre un air incrédule et à balbutier :

— Ce n'est pas beaucoup, ce que vous dites là... Ce n'est pas très clair...

Mais elle affirma de nouveau, avec la même certitude :

— Oh ! si, c'est assez !... Vous m'avez très bien comprise !...

Là-dessus, Victor, qui venait de terminer une partie par un coup magistral, interrompit la conversation en accourant avec des cris de triomphe :

— N'est-ce pas, miss, que j'ai bien joué ?

Lilith l'embrassa ; et, tout joyeux, il retourna se placer devant le filet, en brandissant sa raquette.

— C'est un jeu excellent, déclara Lilith, cela fait plus de bien que d'apprendre à lire !...

Je le maudissais, ce jeu excellent, et je ne pensais plus qu'à renouer la conversation que

mon interlocutrice ne paraissait pas disposée à reprendre.

Après quelque hésitation, je revins sans détour au sujet, aussi franchement que Lilith aurait pu le faire elle-même.

— Vous êtes bien heureuse, lui dis-je, de posséder des dons de divination qui, à moi, me manquent complétement... Ainsi, vous me connaissez, et moi, je ne connais rien de vous, rien... Depuis quinze jours, je vous vois continuellement, sans savoir qui vous êtes... Moins encore après ce que vous venez de me dire qu'avant... Et cela me tourmente beaucoup, je ne vous le cache pas...

Elle sourit une nouvelle fois, avec un peu de malice dans les yeux :

— Cherchez ! fit-elle... On m'a dit que vous étiez juge d'instruction... Vous devez avoir eu à résoudre des problèmes plus difficiles...

— Jamais !... Avec les malfaiteurs, on a des indices... Il y a toujours une trace matérielle, un rien... Et puis, les prévenus vous sont ame-

nés par deux gendarmes, on peut les interroger à l'aise... Il faut bien qu'ils répondent...

— Interrogez !... Je répondrai...

Toujours de la même voix tranquille, sans que son visage trahisse une ombre d'émotion. Ne se doutait-elle donc pas de ce qui se passait en moi ?... ou le savait-elle trop bien ?... J'étais tellement étourdi, que je demeurai un long moment sans trouver rien à dire, avec une foule de questions qui tremblaient sur mes lèvres et n'osaient pas tomber.

— Vous voyez bien, dit-elle, que vous ne savez pas que me demander !...

Alors, je me décidai, risquant tout :

— Oh ! pardonnez-moi, je sais bien ce que je voudrais savoir... Mais je n'ose pas... je...

— Osez !...

Je sentis ma voix trembler d'émotion :

— Avez-vous jamais aimé ?...

— Oui.

Je pus croire qu'elle avait prévu ma question, car sa réponse ne se fit pas attendre une

demi-seconde. Alors, je perdis contenance tout à fait. Elle ne se moqua pas de moi et n'exprima plus aucun étonnement de me voir interrompre mon interrogatoire. Elle était toujours calme, les joues un peu roses peut-être, posée à côté de moi comme un sphinx, tandis qu'une foule de « pourquoi » se pressaient dans ma tête. Pourquoi m'avait-elle ainsi fait ses confidences ?... Était-ce une sympathie cordiale qui s'affirmait franchement ?... Peut-être le besoin — bien naturel chez une pauvre fille qui vit dans une maison malgré tout étrangère — d'avoir un ami à qui parler d'elle-même ?... était-ce une coquetterie raffinée et perverse qui venait de lui éclairer mon être et de lui dicter la parole qui pouvait le mieux, par tout le champ qu'elle ouvrait à ma curiosité, me faire son esclave ?... ou bien, avait-elle deviné que j'allais l'aimer, et voulait-elle généreusement m'avertir de m'arrêter en route ?... Je la regardai de nouveau : elle ne paraissait pas s'apercevoir du malaise de notre silence. Pour

moi, j'étais à la torture. Je sentais qu'il fallait dire quelque chose, et ne trouvais rien. J'aurais voulu m'en aller, et ne savais comment faire. A la fin, gauchement, je prétextai des lettres à écrire avant le courrier du soir, et me levai en prenant congé. Il me sembla que ses yeux me demandaient si je n'avais plus rien à dire ; pourtant, elle donna sa poignée de main habituelle. Quand je fus sur le perron, avant de rentrer dans la maison, je me retournai. Je la voyais de profil : elle avait la même pose immobile, presque hiératique.

Vous pouvez vous représenter, mon ami, le flux d'idées contradictoires qui, après cette conversation, battaient mon esprit. Je ne savais plus, je ne savais rien, ni d'elle ni de moi, et c'était de nouveau cette affreuse angoisse d'incertitude qui m'a torturé toutes les fois que j'ai voulu comprendre les femmes que j'ai failli aimer. Toutes ses paroles pouvaient s'interpréter de trois ou quatre façons différentes, en sorte que sa franchise demeurait moins explicite que

n'aurait pu l'être la plus habile dissimulation. Était-ce calcul? Ou n'était-ce qu'un résultat logique de l'insondable différence qui sépare l'homme de la femme, et leur fait parler, sur toutes choses, comme un langage où les mêmes mots auraient des sens divers? Ah! si elle s'était expliquée plus clairement !... Mais l'aurais-je mieux entendue?...

De la fenêtre de ma chambre, je la voyais encore: elle avait ouvert un livre sur ses genoux, mais n'en tournait pas les pages. Je ne saurai jamais ce qu'elle pensait... Puis elle se leva lentement, et se dirigea vers la maison. En chemin, elle m'aperçut et me sourit. Quant je ne la vis plus, il me sembla qu'une insupportable mélancolie planait sur le jardin comme une ombre de crépuscule; et je sortis, sans savoir où j'irais, marchant au hasard devant moi.

Je quittai les petites rues qui descendent vers la mer en coupant à angles droits l'artère principale de la ville, je suivis une route qui

filait entre des cottages clairsemés et des terrains vagues, et me trouvai dans les dunes. Un paysage que vous aimeriez, cher: aride, sauvage, vide, avec des couleurs vives qui tranchent durement ensemble sous le plomb du ciel d'automne. Les tertres de terre noire sont recouverts, par place, d'une herbe rase et jaunie, de genêts, de bruyères; çà et là, se dresse un petit bois de pins élancés. Quand la route s'enfonce en chemin creux, le paysage disparaît brusquement, comme un décor qui s'effondre, jusqu'à ce qu'un détour le ramène, étendu, morne, silencieux. A de longs intervalles, une ferme se montre, d'où ne sort aucun bruit, et qu'on croirait abandonnée si l'on ne voyait se dresser dans un coin les bras d'une charrue ou glisser rapidement la silhouette d'un paysan ; ou bien on aperçoit la mer, à l'horizon, avec une ou deux voiles ; ou encore, c'est une amazone qui, suivie de son groom, galope au hasard par les terres incultes, sans souci du chemin, finit par arrêter son cheval au haut

d'une dune, et demeure là un moment immobile, dans une pose de statue, avec des teintes de bronze.

Dans cet isolement, dans ce silence, je me sentais désespérément seul, et cette sorte de désert que je traversais d'un pas lourd m'apparaissait comme un symbole de mon existence égoïste et inutile, que je n'ai su dévouer ni à un être, ni à une idée. Oh ! mon ami, comme nous avons eu tort de ne pas vivre la vie commune, la vie des braves gens qui se marient dès qu'ils le peuvent, et trouvent dans les fermes affections que la famille forme et consolide l'apaisement irraisonné à toutes les agitations qui bourdonnent encore en nous ! Lilith a raison : je ne suis pas un homme simple, c'est pour cela que je ne suis pas heureux...

Mais je voudrais tant le devenir, me refaire un cœur, un cœur d'enfant !... Est-ce impossible ?... Voyez-vous, je suis tout près d'aller vers elle, et de lui dire : « Rendez-moi cette simplicité d'âme que je n'ai plus, vous le pou-

vez en m'aimant comme je veux vous aimer !... Soyez ma femme et soyons heureux !... » Oui, il s'en faut d'un rien que je ne lui dise cela, j'ai failli le lui dire en rentrant de ma promenade... Je me suis tu, pourtant, et j'erre dans un dédale : c'est ce qu'elle m'a dit qui m'a livré à elle, et c'est ce qu'elle m'a dit qui me retient, avec l'éternel, « je ne sais quoi » qui doute au fond de moi...

Ah ! c'est bien la vieille histoire qui recommence, mon vieil ami !...

***

Brighton, 14 Octobre.

Vous êtes bien bon de m'avoir répondu, mon cher ami ; mais votre lettre me montre simplement que vous êtes en ce moment dans une disposition d'esprit calme et paisible. Vous avez certainement eu, vous aussi, quelque

« histoire », que vous ne m'avez pas racontée : cela se lit entre vos lignes trop raisonnables. J'envie votre réserve, et je devrais peut-être l'imiter, car il est toujours plus digne de garder le silence sur les misères de son cœur. Mais les confidences sont pour moi comme une sorte de soupape de sûreté, et quand je l'ai sous la main, je n'ai pas le courage de la laisler fermée. Cela, pour m'excuser d'être plus loquace avec vous que vous ne l'êtes avec moi.

Vous devinez ce qui, en ce moment, me préoccupe : je voudrais reprendre la conversation au point où je l'ai maladroitement laissé tomber, et poursuivre mon interrogatoire. Qu'est-ce que cet amour qu'elle m'a avoué? Comment a-t-elle aimé? Et qui?...

Je me demande si je suis sur la voie des découvertes : hier, à table, on a parlé d'un imbécile de professeur de chant, très à la mode dans la bonne société de Londres. Avec mon étourderie habituelle, je me suis moqué de ses

compositions et de ses grimaces quand il les chante au piano, d'une petite voix fluette qu'il est de bon ton de trouver délicieuse. Mais M. Du Méril, qui le défend parce que les Anglais l'applaudissent, m'a interrompu en m'avertissant que Miss aimait beaucoup ce personnage et possédait même de lui une photographie avec autographe. J'ai ri jaune, mais, au lieu de me taire, je suis devenu plus agressif, et, toujours plaisantant, j'ai demandé à voir le précieux portrait. Lilith m'a lancé un regard singulier, et est allée le chercher, avec son petit cadre. Dans un coin de la carte, le cuistre a écrit, avec quelques notes de sa piteuse musique, le premier vers d'un poème de Stecchetti — le faux poitrinaire — dont le sens, sinon le texte, est celui-ci : « *Vorrei poterti dar il po che resta*, je voudrais pouvoir te donner le peu qui reste... » Qu'est-ce que ça peut bien être, ce « peu » ? Je parie qu'il le distribue à toutes les jolies filles qui se disputent son portrait : sans doute, il l'a offert quatre ou

cinq cents fois, le « peu qui reste », et il doit exister à Londres quatre ou cinq cents cartes-album pareilles à celles de Lilith, sans compter celles qu'on emporte en voyage... Toujours est-il que, depuis hier, je suis parfaitement malheureux en songeant que ce pourrait être ce sot que Lilith a aimé. Quelle déception, hein?... Et ce soupçon est entré en moi, ne me lâche pas, me travaille comme une idée fixe. La chose n'est point invraisemblable : les femmes les plus supérieures commettent quelquefois d'étranges erreurs de cœur ou d'intelligence. C'est l'éternelle histoire de Bottom et de Titania, — et y a-t-il rien de plus exaspérant que d'assister à une telle méprise ?...

Remarquez que je n'ai aucun moyen d'élucider le problème : il faut donc que je le supporte, et les tourments qu'il me cause me rendent plus incertain, plus méfiant que jamais. Maintenant, c'est presque avec des yeux ennemis que j'observe Lilith. Je guette un fait qui me montre que je me suis trompé sur son

compte, qu'elle est sotte ou perverse, que la clarté de son regard est un mensonge, que j'ai été une fois de plus victime de l'illusion qui nous pousse, nous autres hommes, à parer de toutes nos qualités préférées la beauté qui nous plaît. Mais je ne trouve rien, pas plus dans ce sens-là que dans un autre...

*
* *

Brighton, 16 Octobre.

Dans un moment d'humeur noire, j'ai annoncé à M. Du Méril que j'allais être forcé de rentrer en France. L'excellent homme a aussitôt déclaré que je ne pouvais quitter Brighton sans avoir vu le site le plus singulier de la contrée, et a organisé une partie en famille au *Devil's Dyke*. Deux voitures nous ont donc emportés, à travers les dunes, jusqu'au point en question, qui est, en effet, une véritable curiosité. Figurez-vous un arrêt soudain des dunes qui

se mettent tout à coup à descendre dans la plaine en brusques falaises, sous lesquelles s'étend à perte de vue la grasse campagne anglaise, coupée en enclos par des haies vertes et toute piquée de villages, de clochers, de fermes. Nous avons pris le thé dans l'unique et affreuse auberge qui se trouve là à la disposition des promeneurs, puis nous avons tiré chacun de son côté. Il y a, cela va sans dire, des *grounds* pour toutes les variétés possibles de jeux de balles, auxquels Jeanne et Victor se sont mis immédiatement, sous les regards ravis de leurs père et mère. Lilith et moi, après avoir assisté un temps convenable à ces ébats, nous sommes allés flâner dans les alentours, tantôt arrêtés l'un près de l'autre à contempler l'immense étendue verte étalée sous nos pieds, tantôt marchant à petits pas, comme deux amoureux, le long du sentier qui longe la dernière crête des dunes.

Oh ! la mélancolique promenade !... J'étais, moi, dans un de ces moments où le cœur se

sent riche et voudrait laisser déborder ses trésors ; elle, au contraire, était dans une de ces heures mauvaises où tout être humain vous semble un ennemi et où l'on se replie sur soi-même avec des arrière-pensées de cruauté. Je me confondais en efforts pour la mettre sur le terrain des confidences où elle m'avait elle-même attiré quelques jours auparavant, et elle me repoussait durement comme si elle eût joui de mes angoisses. A la fin, elle se fit banale et froide : elle n'avait même pas l'air de se dérober à mes interrogations, tant elle y échappait facilement. Avec la même apparence, le même calme, la même sûreté d'expression, c'était soudain une tout autre créature que celle que j'avais vue jusqu'à présent, que j'aimais, qui m'avait livré quelque chose de sa vie. Plus que jamais, elle était l'inconnu, la parcelle attirante du grand Mystère féminin. Et vraiment, j'aurais pu croire qu'elle lisait en moi-même, qu'elle devinait toute ma douloureuse curiosité et qu'elle prenait plaisir à se cacher, à s'en-

tourer de plus de mystère et de mensonge, sans motif, uniquement pour me faire souffrir. Puis, quand je me tus, ne sachant plus que dire, las de voir mes questions les plus discrètes évincées avec une cruelle méfiance, elle se mit à parler avec vivacité sur tous les sujets possibles, me montrant du bout de son ombrelle des points intéressants du paysage, m'expliquant ses goûts, ses idées — mais à travers un tissu de contradictions, comme si elle avait voulu achever de mettre en déroute toutes les notions que je pouvais avoir d'elle.

Et cela dura ainsi jusqu'au moment où M. Du Méril nous appela : l'heure avançait, il fallait songer au retour, Jeanne et Victor avaient fini leur partie.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le retour n'a pas été d'une gaieté folle. M. et Mme Du Méril avec lesquels j'occupais la première voiture, m'arrachaient les mots un à un, et, ne pouvant rien tirer de moi, finirent par déclarer que le paysage m'avait fortement impressionné.

C'est comme Miss, fit M. Du Méril, elle m'a semblé toute nerveuse, aujourd'hui.

Et Mme Du Méril répondit, en me regardant :

— Oui, depuis quelques jours elle n'est plus la même ; je ne comprends pas ce que cela veut dire.

Il y eut un silence embarrassé : à cent pas derrière nous, dans la seconde voiture, je voyais Jeanne et Victor se presser affectueusement contre Lilith, qui leur caressait les cheveux. M. Du Méril reprit :

— Au fond, c'est une personne très mystérieuse.

Et Mme Du Méril dit encore :

— Et très indépendante... Mais elle est admirable avec les enfants.

Alors, je m'enhardis à risquer, sur un ton badin :

— Peut-être qu'elle pense trop au « peu qui reste !... »

— Ah ! oui, fit M. Du Méril qui n'avait pas tout de suite compris l'allusion, votre ennemi,

le chanteur... Je ne crois pas qu'il l'ait jamais beaucoup troublée...

Il continua, négligemment :

— Mais elle a eu une fois un grand chagrin, la pauvre fille... elle a perdu son fiancé dans des circonstances particulièrement horribles, voilà deux ans, je crois... Il a été écrasé devant elle par l'*Under ground*... Une aventure pareille doit naturellement laisser des traces sur le caractère... C'était à Notthing-Hill...

Et Mme Du Méril rectifia :

— Non, pas à Notthing-Hill, à Putney Bridge.

Est-ce là tout le roman de Lilith ?...

***

Brighton, 19 Octobre.

Comme j'ai annoncé il y a déjà près d'une semaine mon très prochain départ, mes hôtes s'attendent chaque jour à me voir boucler ma valise. Je crois que ce n'est pas sans quelque

impatience : d'abord, ils ont des soupçons, et une peur bleue que je ne leur enlève leur institutrice ; et puis, nous entrons dans cette période où l'on s'est trop vu, où l'on a trop causé, où l'on commence à être las les uns des autres. Cela devait finir, et je n'avais pas le courage de m'en aller : les heures passaient doucement, à contempler ce beau visage que j'aime presque, à échanger de temps en temps quelques paroles avec cette inconnue qui demain peut-être ne tiendra plus aucune place dans mon cœur. C'était un brin de bonheur, un semblant, une illusion — quelque chose, enfin ; et ces illusions sont si rares, que je cultivais la mienne... Hélas ! elle a d'elle-même pris son vol, comme font les oiseaux de sa sorte qu'on veut s'obstiner à retenir.

Ce soir à l'heure du couchant, je flânais sur la plage. A ce moment-là, comme ce n'est pas l'heure *swell*, la plage est déserte : on boit du thé et mange des gâteaux dans toutes les maisons, et personne ne se dérangerait pour venir

assister au magnifique spectacle qui se renouvelle chaque jour. Pourtant, sur ces galets que les flots ont mouillés, sur cette mer qui reflète les changeantes nuances du ciel d'automne, la lutte de l'ombre et de la lumière est particulièrement grandiose et tragique. L'éclat mourant du soleil presque tombé, baigné dans des nuages de sang, les larges raies noires qui s'étendaient sur la plage, tandis que de vagues blancheurs semblaient encore s'élever de la mer, des nuées sombres qui couraient à mi-ciel comme d'énormes cormorans éperdus, tout cela réveillait en moi le souvenir presque éteint d'anciennes légendes scandinaves où le Dieu du Jour, victime des perfidies du Dieu de la Nuit, s'évanouit et laisse le monde enveloppé dans le crépuscule final. Oui, mon ami, je m'étais détaché de ma préoccupation dominante, j'étais très loin, dans les espaces vagues où mes devoirs professionnels me permettent rarement de m'enfuir, et où je vais cependant quelquefois faire l'école buissonnière. Si j'avais cherché à formu-

ler les incohérentes pensées qui se mouvaient en moi, je me serais dit sans doute qu'il faut être fou pour avoir des passions et des chagrins, quand il est si facile de les oublier en se perdant dans l'inconscience des choses. Mais je ne me disais pas même cela, et tout mon effort cérébral consistait à chercher au fond de ma mémoire les noms des dieux scandinaves, que je ne retrouvais pas — quand, tout à coup, j'aperçus Lilith.

Elle était seule aussi, échappée pour une heure à ses devoirs monotones, et regardait dans le vide, tandis que tout près d'elle, des gens de mer lançaient un bateau de pêche. Dans le jour vague, elle se détachait en grisaille, très grande et très svelte, et, sa robe *esthétic* l'enveloppant de plis multipliés, elle avait vraiment l'air d'un de ces anges que son cher Burne-Jones aime à revêtir de gris-bleutés mystiques. Je m'approchai d'elle et la saluai. Elle me tendit la main avec un bon sourire amical... Ce fut le couchant, le silence, la mer, le vent — tout

ce qu'il y avait de tendresse dans cette admirable soirée : je ne pus me taire, je sentis quelque chose en moi qui me forçait à parler, et, gardant un instant dans ma main la main de Lilith, je lui dis à peu près ceci :

— Voilà trois semaines que je vis à côté de vous et marche dans votre ombre... Un jour, vous m'avez laissé entrevoir quelque chose de vous, comme si vous deviniez ce qui se passait en moi... Et puis, vous vous êtes renfermée dans le silence, comme si vous vouliez m'éviter... Je vous en supplie, ne me traitez plus en indifférent... Regardez-moi comme un ami... Faites que je vous connaisse...

Je crus remarquer que sa poitrine se gonflait d'émotion ; de fait, ce fut d'une voix hésitante qu'elle me répondit, avec une certaine affectation de coquetterie :

— Vous êtes curieux, Monsieur, curieux...

— Oh ! m'écriai-je, vous savez bien qu'il ne peut être ici question de curiosité !... C'est un tout autre sentiment qui m'inspire, vous le

savez...Et je vous parlerais aussi autrement si vous ne m'aviez jamais rien dit de vous...

Elle tenait les yeux baissés, son pied remuait sur le sable humide. Elle resta un moment silencieuse, puis finit par me dire, très bas, avec une angoisse dans la voix :

— Que voulez-vous savoir ?... Je vous le dirai...

Je tremblais, mon ami, et ce fut en balbutiant que je lui posai une question brutale, puérile, stupide, que je ne lui aurais jamais posée si j'avais été maître de moi, que je regrettai dès qu'elle fut tombée de mes lèvres — et qui, hélas! a tout résolu :

— Vous m'avez dit... l'autre jour... que vous aviez déjà aimé... Pourquoi m'avez-vous fait cette confidence? je ne sais pas... Aujourd'hui laissez-moi vous demander une seule chose, une seule... Pouvez-vous aimer encore ?...

Alors il se passa quelque chose d'étrange et d'inexplicable. Je vis ses yeux s'humecter. Elle refoula ses larmes. Et, en même temps qu'elle

me jetait un regard passionné comme un aveu, — oh ! ce n'est pas de la fatuité, mon pauvre ami, et je suis sûr de ne m'être pas trompé — elle me répondait, en secouant la tête et en plissant le front comme dans un grand effort de volonté :

—Non... non... non... C'est fini... Jamais...

Puis elle reprit presque immédiatement sa physionomie habituelle, sa placide et mystérieuse sérénité ; elle leva les yeux, regarda autour d'elle, et me dit de sa voix ordinaire, d'une pureté de cristal et d'une douceur infinie :

— Nest-ce pas, que le coucher du soleil était superbe, ce soir ?...

Le drame était fini, d'ailleurs, la lumière était morte, quelques vapeurs laiteuses flottaient à peine encore à l'horizon, et dans l'ombre qui s'épaississait, on ne distinguait plus guère que les moutonnements de la mer.

Demain, je prétexterai une lettre urgente, et partirai par le courrier du soir.

*
* *

Paris, 24 Octobre.

MON CHER AMI,

« Tout est accompli », comme on dit dans la poésie sacrée ; mais que j'ai de peine à me résigner à la fin lamentable, plate, désolée, de ces petits drames du cœur qui vont se perdre ensuite dans le cours du temps, en ne vous laissant qu'un souvenir incertain ! J'en ai comme cela deux ou trois logés dans des coins de ma mémoire, d'où je les tire de temps en temps comme on sort d'un carton des reliques fanées, fleurs au parfum disparu et nœuds de rubans décolorés. Maintenant j'en ai un de plus : je ne reverrai plus Lilith ; je penserai à elle avec douleur pendant quelques jours encore, puis cette douleur se changera en une vague mélancolie, puis cette mélancolie elle-même s'adoucira et me deviendra chère, et j'en rechercherai les causes aux heures de rêverie, puis ce sera fini ; et si jamais le hasard me ramène à

Brighton, je me promènerai en curieux sur la plage, sur le *pier*, à travers les dunes, en me demandant, à mesure que le revoir des lieux ranimera certaines images effacées : « Était-ce bien moi » ?

Vous me direz que j'aurais dû m'y prendre autrement, insister, lutter, m'imposer ; qu'une réponse comme celle de Lilith n'avait rien qui dût m'étonner, ni rien de définitif ; que toutes les jeunes filles l'auraient faite ; que même les détails que je vous ai donnés permettaient de supposer qu'elle m'aimerait un jour ou que peut-être elle m'aimait déjà... Tout cela est juste.

Pourtant, si vous examinez de plus près mon histoire, vous verrez qu'il y a, dans la conduite d'ailleurs inexplicable de Lilith, une certaine logique. Le « pourquoi » m'en échappe ; mais j'entrevois très clairement que sa franchise de notre première conversation, sa réserve ensuite, sa singulière attitude pendant notre course au *Devil's Dyke*, et la déclaration qui a

mis fin à tout, sont les stades divers du développement d'un sentiment qui m'échappe. Et puis, je vous assure que sa dernière réponse était sans appel : ces choses-là se sentent, et je l'ai senti. Et puis... Et puis, enfin, vous me connaissez, vous savez que j'ignore l'art d'asservir les circonstances et d'imposer ma chancelante volonté. D'ailleurs, je vous dirai encore que j'ai annoncé mon départ à Lilith avant de l'annoncer aux Du Méril : je m'étais dit que peut-être, à ce moment-là, elle m'ouvrirait son cœur davantage, j'espérais encore quelque chose. Elle ne m'a rien dit. Pendant que je lui parlais, elle regardait d'un autre côté, le front un peu plissé, tourmentant je ne sais quelle feuille entre ses doigts :

— Nous ne nous reverrons probablement jamais, lui ai-je dit.

Elle m'a répondu :

— Est-ce qu'on sait ?... Le monde n'est pas grand... On se rencontre toujours quelque part...

Voulez-vous encore, vous qui aimez les histoires qui finissent, le récit de la séparation ?

Ce fut très simple, très *en dedans*, comme le reste. La famille au complet me reconduisit à la gare, en procession. Lilith, sans qu'on l'y invitât, vint également, en personne indépendante et décidée qu'elle est, sans vouloir remarquer un regard mécontent de Mme Du Méril, évidemment inquiète et curieuse. En chemin, mon aimable hôte me fit déclarer une fois de plus que l'Angleterre est le premier pays du monde, Brighton la plus belle plage de l'Europe civilisée, et l'éducation anglaise la seule normale pour des enfants bien nés. J'essayai de mettre un peu d'effusion dans les remerciements que je lui prodiguai, mais je me sentais froid, à peine poli. Nous échangeâmes pourtant force poignées de mains, et l'on m'emballa dans un compartiment. Je restai à la portière, répondant de mon mieux aux questions qu'on m'adressait encore ; la petite Jeanne me demanda si j'étais sujet au mal de mer,

et Mme Du Méril assura que la traversée serait très belle. Enfin, le train s'ébranla, silencieusement, avec ces allures de bête de l'Apocalypse qu'il a toujours en Angleterre. Les enfants agitaient leurs mouchoirs. Lilith était immobile et calme, et j'entendis sa voix ferme qui me disait :

— Adieu !... Bon voyage...

... « Adieu ! bon voyage » ! — Les portiers des hôtels vous en disent autant quand, après avoir payé votre note, vous leur donnez leur pourboire ; et aussi les inconnus avec lesquels vous avez causé en chemin de fer et que vous quittez pour changer de train. Que n'aurais-je voulu lui dire ?... Et qui sait ? elle aussi, peut-être... Pourquoi donc tant de distance entre le cœur et le langage ? Pourquoi ce que nous disons diffère-t-il tant de ce que nous sentons ? Pourquoi la vie est-elle si bête, qu'il se passe en nous mille choses qui ne peuvent sortir, et qu'il nous faut souffrir cruellement de par des causes que nous ignorons ?... Qui a-

t-elle aimé? Pourquoi ne veut-elle pas aimer? Pourquoi suis-je parti? Était-ce le bonheur qui passait près de moi?...

Maintenant, je suis rentré dans mon appartement de célibataire, je suis retourné à mon cercle, j'ai repris mes habitudes, je vais de nouveau rester deux ou trois ans sans vous donner signe de vie, et me débaucher un peu pour me distraire. Et savez-vous?... Il faut bien que je vous dise ceci pour vous faire plaisir : depuis deux jours, je suis obsédé par un vers de votre Baudelaire, qui me poursuit sans cesse, vrai refrain de cette dernière chanson de mon cœur :

Vous que j'aurais aimée, ô vous qui le saviez!...

Cela dit tout, n'est-ce pas, cette mystérieuse évocation? Et le temps n'a plus qu'à rouler ses heures indifférentes!...

Bayreuth, juillet 1886.

LE FEU ET L'EAU

LE FEU ET L'EAU

I

Les derniers rougeoiements du soleil s'étaient éteints sur le sommet de la Jungfrau, qui, maintenant d'une blancheur mate, d'une blancheur morte, se dessinait de plus en plus vague sur les tons déjà neutres du ciel et parut bientôt flotter comme un unique nuage au haut de l'atmosphère. Comme cette soirée de juillet était magnifique et tiède, les hôtels étaient vides, et tous les touristes en passage ou en séjour à Interlaken erraient entre les bosquets du Casino.

Madame Heighton et Decainne avaient fait comme tout le monde. Ils se rencontrèrent dans une allée abandonnée, où ils fuyaient l'un et l'autre les éclats de cuivre de l'orches-

tre en train de jouer des valses de Strauss. Decainne hésita un moment, ne sachant trop s'il devait saluer cette femme qu'il ne connaissait, en somme, que pour avoir causé quelquefois avec elle à table d'hôte. Mais, dès qu'elle l'eut reconnu, elle vint à lui avec un amical bonjour, et se mit à parler avec une extrême volubilité dans laquelle disparaissait presque son accent anglais, et dont elle se servait sans doute pour cacher quelque mouvement intérieur.

Decainne, comme toujours d'une correction légèrement guindée, fut surpris d'abord de ces allures un peu sans gêne et de ce flux de paroles, et ne prononça que quelques mots embarrassés. Mais sa compagne ne semblait pas attendre de réponse, et, changeant de sujet à chaque phrase, parlait de sa promenade de la veille, de la beauté de la soirée, d'une famille française qui venait de quitter l'hôtel, du choléra de Marseille, de la chaleur qui augmentait chaque jour. Toujours causant, elle l'en-

traîna d'allée en allée, puis se déclara fatiguée, s'assit sur un banc et le fit asseoir auprès d'elle. Ayant épuisé les banalités courantes, elle en était arrivée à parler du livre qu'elle lisait depuis quelques jours, la *Guerre et la Paix;* et, après s'être répandue un moment en expressions enthousiastes, elle finit par demander à Decainne son opinion.

— Un beau livre, dit le jeune homme, un de ces livres rares qui révèlent une âme capable de sensations puissantes et fraîches et qui font du bien à lire !... A vrai dire, nous autres latins, nous ne pouvons qu'à demi comprendre une œuvre pareille... Les Slaves sont une race encore primesautière, et nous sommes usés, vieillis, blasés... Ils écrivent parce qu'ils ont quelque chose à dire, sans grand souci de l'art, et nous, toutes nos pensées se coulent en formules préparées d'avance... Ils sont encore à demi sauvages, nous, nous mourons d'excès de civilisation... Et les sentiments simples autour desquels ils font rouler leurs longs

récits n'existent presque plus pour nous...

Madame Heighton le regardait parler, beaucoup plus attentive à lui-même qu'à ce qu'il disait, suivant des yeux ses gestes sobres et mesurés et les jeux de sa physionomie, l'admirant sans s'en cacher et sans restriction, sans remarquer une certaine expression un peu moqueuse et presque cruelle des lèvres qui gâtait sa belle figure aux traits réguliers, ni la pénétration indifférente, presque dure de son regard ni les imperceptibles sifflements qui passaient dans sa voix d'ailleurs agréable. Pourtant, elle essaya de le contredire :

— Oui, oui, fit-elle, vous parlez comme il est à la mode de parler aujourd'hui, en sceptique... Mais les jeunes gens, cher monsieur, n'ont pas le droit de nier ce que vous appelez les sentiments simples... Ce ne sont pas seulement les romans russes, c'est la vie tout entière qui roule autour de ces sentiments-là depuis que le monde existe... Et ils dureront autant que le monde, et une fois ou l'autre,

chacun les éprouve, même les plus blasés !...

Et leur conversation continua, lentement, à voix plus basse, les conduisant peu à peu aux confidences personnelles. Madame Heighton parla de ses poètes favoris, de ses paysages préférés, puis de sa vie, de son passé, de sa manière de sentir, demandant sans cesse : « Et vous » ? ou bien : « Que pensez-vous de cela » ? Decainne la suivait dans cette voie, mais toujours maître de lui et conservant sa réserve habituelle ; de temps en temps, à quelque phrase d'elle ou de lui plus abandonnée ou plus vive, il souriait avec une ironie involontaire, comme s'il ne pouvait s'empêcher de trouver ridicule ce qu'elle disait ou ce qu'il répondait. La sérénité de la soirée, le calme enveloppant de l'ombre et la caressante tiédeur invitaient aux expansions et, tandis que Decainne résistait sans effort à cette influence presque magnétique du dehors, sa compagne y cédait peu à peu, devenait de plus en plus agitée et nerveuse. Une fois, comme il restait

silencieux, elle s'oublia tout à fait et lui dit :

— Ne me regardez pas ainsi !...

Un moment après, elle répéta la même phrase, puis d'autres analogues, qui trahissaient son trouble : « Pourquoi avez-vous l'air si jeune » ? ou bien : « Nous nous séparerons bientôt, et nous ne nous reverrons sans doute plus jamais !... »

Elle ne remarquait pas la maladresse des réponses de Decainne que la franchise et que la rapidité de ces aveux gênaient et prêtait à ses moindres paroles, comme à ses silences embarrassés, un sens merveilleux. Elle ne s'apercevait pas qu'il parlait une langue différente de la sienne, qu'à cette heure elle était bien seule à jouer la mélodie de l'amour, qu'il était à peine, lui, l'instrument passif dont une main d'artiste peut faire vibrer les cordes ; et à la fin, elle lui dit, comme s'il eût eu le cœur aussi rempli qu'elle :

— Ne parlons plus !... Taisons-nous !... Ecoutons en nous-même !...

Ils restèrent silencieux, les pas des promeneurs craquaient sur les graviers, l'orchestre joua une vieille romance. Puis, au bout de quelques minutes, Decainne eut le geste imperceptible d'un homme qui se décide, et, avançant la main, prit celle de sa compagne, qui répondit tout de suite à sa pression. D'abord, il n'éprouva rien ; mais il y avait tant d'ardeur communicative dans ce contact qu'il finit par en être subjugué. Le disparate des paroles ayant cessé, il ne réfléchissait plus ; et la moite chaleur de cette main dont les doigts couraient sur les siens comme sur les notes d'un clavier, l'éclat de ces yeux profonds qui le brûlaient, les brusques ressauts dont ce corps de femme était secoué et les mouvements haletants de la gorge, toute cette passion concentrée sur lui le gagna comme une contagion. Cédant enfin au magnétisme de cet amour rencontré parmi l'indifférence des visages étrangers, attiré par l'inconnu de cette femme qui avait plus aimé, plus vécu, plus souffert que

lui, voilà qu'il désirait de tout son corps ce corps tout proche, si éperdument, que son cerveau, accoutumé à contrecarrer ses sens, se vidait et se taisait. Et la nuit avançait, l'obscurité se faisait plus épaisse, les promeneurs disparaissaient les uns après les autres, l'orchestre se tut. Des souffles d'air frais, chargés de parfums, venaient des montagnes; dans le ciel enténébré, on ne distinguait plus que la vaporeuse blancheur du sommet de la Jungfrau, qui maintenant semblait nager sans forme dans un éther obscur et haut prodigieusement. Avec la nuit, avec le silence, avec cette douce fraîcheur embaumée, une paix souveraine semblait planer sur la terre, une paix dans laquelle auraient dû se fondre tous les orages intérieurs; et sa main chaude pressant celle de Decainne, en des mouvements presque convulsifs, madame Heighton sanglotait sourdement.

II

Chez Decainne, les sensations, rarement violentes, étaient toujours rapides. Quand madame Heighton se fut enfuie loin de lui, avec un adieu passionné, il rêva un moment encore sur le banc qu'elle venait de quitter, humant les parfums qui restaient d'elle, la chair troublée. Mais, à peine rentré dans sa chambre, il se retrouva l'homme réfléchi, le cœur hésitant qu'il était. A quoi bon poursuivre jusqu'au bout cette bonne fortune de table d'hôte ?... Ce sont les ivrognes grossiers qui vident la bouteille, et il n'y a rien de mieux dans la passion que le désir inapaisé...

D'ailleurs, toutes les circonstances de sa rencontre avec madame Heighton se réunissaient pour en faire une aventure sans lendemain : esquisse incertaine d'un horizon de bonheur entrevu, empreinte légère qui demeure gravée faiblement dans le souvenir.

Il était arrivé à Interlaken, excédé des fati-

gues de son hiver d'attaché d'ambassade, entraîné aux agitations de la vie viennoise, las des veilles, des conversations, des dîners; las surtout d'avoir cherché de liaison en liaison quelque chose de plus que la fadeur des romans vulgaires, sans autre but que de passer quatre semaines en tête-à-tête avec lui-même, à reposer son corps et à restaurer son âme. Et, au premier repas qu'il avait pris à l'hôtel, madame Heighton l'avait frappé. Cette grande femme, très blanche, aux traits si réguliers, qu'ils auraient paru froids sans l'extraordinaire éclat des yeux noirs, au port d'une élégance infinie et au rire d'enfant toujours facile, se mouvant seule avec des airs de reine parmi le personnel disparate de la table d'hôte, se détachait et s'imposait à l'attention. Elle approchait de la quarantaine, l'avait peut-être passée déjà; mais, grâce à la fraîcheur de son teint, à la pureté anglaise de ses lignes, à la souplesse obstinément juvénile de ses mouvements, grâce surtout à la puissance de vie qui

était en elle et débordait comme un trop plein d'écume capiteuse, elle paraissait beaucoup moins que son âge. Quels qu'eussent été les mystères de son existence, elle conservait sa jeunesse ; et si, comme Decainne le supposa, elle avait beaucoup aimé et beaucoup souffert, rien ne semblait lui rester de ses amours ni de ses douleurs que peut-être une faculté plus forte d'aimer et de souffrir encore.

Les hommes dont la vie mondaine et certaines lectures ont trop raffiné l'intelligence ne résistent guère à la tentation d'ouvrir carrière à la seule passion qui subsiste en eux, la curiosité. Tout de suite, Decainne se mit à observer madame Heighton et à déduire, de ses observations, un portrait d'elle.

Quarante à quarante-cinq ans. Séparée ou veuve, mais ayant eu en tout cas un mari et une situation régulière. Riche encore, mais plutôt des débris d'une grande fortune que d'une fortune réelle. Voilà ce qu'à première vue on lisait couramment sur sa personne. En exami-

nant ses allures, ses regards, en fleurant les parfums légers et savants qu'elle laissait sur son passage, aux soins extrêmes qu'elle prenait d'elle-même, on devinait autre chose : certainement, elle était de ces créatures qui ont fait de l'amour leur unique occupation, le but suprême de la vie ; elle avait cherché d'homme en homme, comme Don Juan le cherchait de femme en femme, le type idéal de passion rêvée, elle avait eu des amants, beaucoup d'amants, tous aimés avec autant d'ardeur sensuelle que d'adoration presque mystique, chacun lui laissant une déception et un désir de plus. Et Decainne comparait à sa propre nature cette nature si différente, tellement plus riche : « Elle porte l'amour en elle-même, pensait-il, elle en a le cœur tout rempli et le cherche chez les autres ; moi, c'est en moi que je voudrais le trouver. Elle demande aux hommes de l'aimer ; je demande aux femmes de pouvoir les aimer. Elle est la flamme ; je suis l'eau. Elle est une source vive, je suis un ruisseau qui meurt.

Elle pourrait m'aimer éperdument, moi je voudrais la connaître. Qui sait ce que nous apprendrions l'un de l'autre ? Peut-être n'a-t-elle jamais connu d'homme assoiffé et incapable de passion ; moi je n'ai jamais connu de femme toute d'amour... »

La connaissance s'était faite, sans que Decainne y mît du mystère, de l'embarras, de la timidité, avec le calcul presque inconscient qu'elle le distinguerait de la masse des voyageurs qui causaient avec elle dans la liberté de la table d'hôte. Ils avaient effleuré tous les sujets, rapprochés souvent par des goûts communs, enthousiastes l'un et l'autre de la musique de Wagner et des préraphaëlites anglais, avec une différence que madame Heighton ne percevait pas : elle admirait dans la sincérité de son cœur toujours prêt à l'admiration, et lui avec seulement son intelligence raffinée. Sans doute, ces apparences de sympathie favorisèrent en elle la naissance d'un sentiment nouveau : elle l'aima, — elle qui, un mois aupara-

vant, jurait de n'aimer plus et de vieillir — elle l'aima pour ce qu'il disait, pour ce qu'il paraissait, pour sa finesse, pour sa figure, pour sa voix, et surtout, mon Dieu ! parce qu'il fallait qu'elle aimât...

... Maintenant, après cette romanesque soirée du Casino, l'heure décisive approchait. Maître du cœur, Decainne pouvait le devenir du corps. Le mystère de cette âme, hier inconnue, rencontrée par hasard, et conquise, il pouvait le pénétrer, autant du moins qu'on peut entrer dans une âme étrangère. Et une peur vague l'arrêtait : peut-être craignait-il cet abandon de lui-même qu'il croyait chercher. Et l'homme accoutumé aux demi-jouissances, aux arrêts à temps voulu dans ses épanchements comme dans ses sympathies, l'homme artificiel au cœur réglé par l'habitude, à l'imagination gâtée par trop de lectures, se répétait encore : « A quoi bon ?... Ne vaut-il pas mieux l'amour inachevé ?... Le sphinx ne meurt-il pas en disant son secret ? »

III

Madame Heighton redoutait la montagne, à cause des vertiges que lui donnaient les profondeurs, à cause aussi de l'air trop vif qui la surexcitait péniblement. Pourtant, Decainne lui ayant proposé la facile ascension de la *Scheinige-Platte* (1), elle n'eut pas le courage de refuser cette journée de fatigue et d'admiration à passer tout entière avec lui.

Ils partirent en retard, déjeûnèrent au pied de la montagne, d'abord un peu gênés, puis s'égayant, grâce au repas champêtre, au savoureux jambon de l'Oberland et au vin de la Valteline au fumet framboisé ; en sorte que l'après-midi avançait déjà quand ils se mirent à gravir la montagne.

Le sentier, assez large, zigzaguait sous des

1. *Scheinige-Platte,* ardoise brillante.

bois touffus de hêtres et de sapins qu'ici et là coupaient des pâturages ; sur ses bords, se balançaient de fines fleurs des Alpes, et l'on entendait venir de très loin le bruit monotome des clochettes des vaches. De temps en temps, un précipice ouvrait une large échancrure sur une gorge abrupte, au fond de laquelle un ruisseau se précipitait en cascades : alors, madame Heighton pressait le bras de Decainne, frissonnait et fermait les yeux :

— C'est si beau, faisait-elle, et je n'ose pas regarder !...

Plus haut, les arbres devinrent rares, l'herbe des pâturages parut plus maigre, et plus fines encore les très petites fleurs qui les émaillaient, de lourds fragments rocheux s'enracinaient dans la terre, polis par les neiges, ou laissant des mousses ronger leurs solides bases ; et, à certains contours, d'immenses horizons s'ouvraient soudain, étalant des lointains de rivière, de vallées semées de villages, de lacs très bleus entre leurs rives montueuses,

ou dressant la masse énorme de la Jungfrau qui remplissait le ciel.

A chaque pas, madame Heighton trouvait une nouvelle phrase pour exprimer son ravissement, dans lequel entrait un peu de délicieuse terreur. Avec des rires de jeune fille, elle cueillait des fleurs sur le bord du chemin ; ou bien, s'arrêtant en de longs silences recueillis, elle dominait son vertige pour contempler les profondeurs où rampaient des ombres mystérieuses. Souvent, son regard interrogeait celui de Decainne moins ravi et moins expansif. Sans doute, en ce moment, l'âme allégée par l'air pur des hauteurs, il admirait. Mais son émotion devant la magnificence des paysages demeurait pareille à celle que lui eût fait éprouver une belle œuvre d'art. Jamais il n'aurait oser l'exprimer par les mots simples qu'employait sa compagne : « beau, grandiose, magnifique, splendide » ; et, pour parler, pour traduire son sentiment pourtant réel, il croyait devoir chercher ses adjectifs, combiner des

effets, affiner ses pensées; ou bien, faisant passer son émotion à travers des souvenirs de lecture, il citait des poètes :

> En spectacles pompeux la nature est féconde,
> Mais l'homme a des pensers bien plus grands que le monde.

Alors, elle, avec sa franche sensitivité, le corrigeait :

— Enfant ! disait-elle — leur intimité tolérait déjà ces expressions familières, et madame Heighton mettait une bizarre coquetterie à rappeler son âge par tout ce qu'elle disait — que sont nos pensées et que sommes-nous nous-mêmes ?... Nos cœurs battent et se taisent, nos âmes sont des souffles, y a-t-il autre chose en nous que cet air, ces parfums, ces spectacles ?... Nous sommes les cordes sonores et la nature est l'artiste qui les fait vibrer... Et quand les cordes seront brisées, le spectacle sera toujours là pour remplir d'autres yeux et d'autres cœurs !...

— Mais la nature, ergotait Decainne, n'existe que pour nous, que pour ce qui se passe en nous, que pour notre amour et nos douleurs... Elle n'a pas de vie à elle... Elle est froide, elle est « l'impassible théâtre »...

— Cela n'est pas vrai !... Tout vit, tout palpite, tout aime... Il y a autant d'amour dans un brin d'herbe que dans un cœur de femme ; le léger parfum de ces cyclamens roses que je viens de cueillir est un souffle d'amour... Et la blancheur de cette petite fleur dont j'ignore le nom... c'est tout cela qui passe en moi-même, pour me faire vivre et aimer !...

— Oh ! vous, murmura Decainne dans un élan, vous êtes la vie, vous êtes l'amour !

Madame Heighton le regarda longuement, comme si elle aspirait ses paroles ; et lui, se penchant sur elle, la baisa sur le cou. C'était la première caresse : elle frissonna et le regarda encore avec ses grands yeux chargés d'ardeurs :

— Remettons-nous en route, allons ! fit-elle... Nous ne serons jamais en haut ! »

Et ils reprirent leur chemin, silencieux maintenant, oubliant le paysage qui déroulait toujours ses changeants aspects, rêvant sur le lien qui les unissait déjà l'un à l'autre.

Sur le sommet, pendant qu'on leur préparait des rafraîchissements dans la petite salle de l'auberge, ils se séparèrent instinctivement. Pendant que Decainne errait du côté de la grande plaque d'ardoise qui a donné son nom à la montagne, madame Heighton alla s'accouder au garde-fou au-dessus de l'abîme. Et, en regardant l'étendue, les deux vallées qui formaient une sorte d'angle si loin sous ses pieds, les montagnes rangées comme une garde géante au-dessous du front éblouissant de la Jungfrau, les vapeurs crépusculaires qui commençaient à flotter sur leurs flancs, elle se rappelait et comparait...

Oh! ses souvenirs étaient nombreux, et la mélancolique revue qu'elle en passait plissa bientôt son front de rides — amertumes, honte, regrets.

C'était d'abord son mari qu'elle aimait éperdument, avec des réserves, des timidités, des pudeurs de femme à peine femme, avec aussi des désirs balbutiants de passion débordante, et qui mourait, après deux ans, la laissant en proie aux ardeurs qu'il avait allumées sans jamais même les soupçonner. Après un désespoir qui s'était traduit en violences presque folles, venait le premier amant, l'homme aimé à cause d'une ressemblance fatale : et comme elle se rappelait ses paroles, sa voix, ses gestes, ses fatigues alanguies et ses perverses caresses ! Mais, à ces deux figures très nettes, voici succéder une foule de figures plus vagues, estompées seulement dans les grisailles du passé : un ministre, dont la parole dominait l'Angleterre, un général qui revenait des Indes. Puis les voyages, et, dans ces voyages, de tout : à Vienne, un gentilhomme hongrois ; un médecin à Biarritz ; un peintre à Dresde ; à Paris, un étudiant qui, l'ayant un soir suivie, partait avec elle et disparaissait de sa vie, à Madrid,

en lui laissant une lettre d'adieu ; à Rome, un touriste américain ; et d'autres, d'autres encore, jusqu'au dernier, ce violoniste pris pour un grand artiste qui l'avait emmenée dans une tournée d'Amérique pour piétiner à l'aise, pendant six mois, sur son cœur... Pour tous ces hommes, qu'avait-elle donc été ? Tantôt une liaison agréable qui dispense des amours de hasard, tantôt une « bonne fortune » qu'on ramasse en passant et qu'on dédaigne, deux ou trois fois une spéculation, du pain assuré pour un temps, ou bien — au mieux — une sœur de solitude, alors aimée un peu, ou encore rien, moins que rien, une rencontre dont le souvenir même s'en va. Et tous avaient emporté quelque chose d'elle-même, et pourtant son cœur était resté aussi jeune qu'au premier jour, et déjà elle aimait Decainne autant qu'elle avait aimé tous les autres — bien plus, pensait-elle, — avec les mêmes illusions, le même enthousiasme. Et quand elle s'entendit appeler par lui qui s'approchait, quand elle

se retourna en lui tendant la main avec une phrase qu'elle répétait pour la centième fois : « Que c'est beau, mon ami » ! son visage était épanoui de bonheur, — de ce bonheur tant connu, — de faire largesse de soi, de se livrer entière une fois de plus, sans secret, sans calcul, âme et corps.

C'était déjà l'heure prestigieuse du coucher du soleil, les ombres s'épanouissaient au fond des vallées, et, de leurs masses ténébreuses, sortaient des traînées de vapeurs qui s'étendaient sur les flancs des montagnes, approchant peu à peu des sommets encore étincelants de l'éclat des neiges. Il fallait partir, sous peine d'être surpris par l'obscurité dans la descente ; et ils se remirent en route.

— Oh ! la belle, l'inoubliable journée ! répétait madame Heighton. Et elle ne reviendra jamais !...

Ils descendaient, s'aidant maladroitement de leur pique de montagne, se tordant les pieds sur les fragments de roche qui hérissaient le

sentier, ne parlant plus que par phrases entrecoupées, parmi les secousses de la marche rapide. Maintenant, quand une échancrure leur rouvrait l'horizon, ils ne distinguaient déjà plus que des formes indécises suspendues dans le vide; et bientôt, l'ombre les enveloppant, il leur fallut ralentir leur course, tâtonnant devant eux du bout de leur pique et s'arrêter quelquefois, en sentant l'abîme. Les pâturages étaient déserts, on n'entendait plus les cloches des vaches; ils étaient seuls, seuls dans cette nuit qui les enveloppait de sa fraîche humidité, seuls dans ce silence où passaient par moments les monotones gémissements des sapins et des bruits fuyants d'animaux. Peu-à peu, une terreur inexprimable envahit leur âme : ils se prirent par la taille et se serrèrent l'un contre l'autre, cherchant à se rassurer par leur attouchement contre ce vague effroi qui leur figeait le sang, essayant de parler et n'osant pas, et s'arrêtant sitôt qu'un mot passait leurs lèvres, comme si le son de leur voix troublant ce si-

lence de temple eût été un sacrilège. Puis, cette sensation de terreur s'apaisa d'elle-même, se fondit en une tendresse immense : et tous les désirs épandus autour d'eux, ceux des fleurs pâmées sur le bord du chemin, ceux des sapins isolés aux longues racines quêteuses, ceux des hêtres dont les rameaux se rencontrent en plaintives caresses, ceux des mousses léchant les rochers, ceux des herbes frissonnantes sur leurs tiges fines, tous ceux que charriait l'air du soir et ceux aussi qui chantaient dans la voix des minces filets d'eau descendant dans la plaine en se perdant sous les feuilles mortes, toutes les vibrations, tous les sentiments des choses passaient en eux, les faisant vivre en un instant une existence multiple des bêtes et de plantes assoiffées d'amour.

Tout à coup, à un tournant du chemin, Decainne s'arrêta et retint brusquement sa compagne : son pied venait de sentir le vide :

— Nous ne pouvons plus aller ! s'écria-t-il, il y a danger !...

— Qu'importe ? murmura-t-elle très bas. Qu'importe le danger !... Arrêtons-nous, si tu veux, et serre-toi contre moi !... Je suis bien, je suis si bien !

Et ils s'aimèrent dans l'épais mystère de la nuit.

IV

Des jours passèrent, de magnifiques jours d'été.

Madame Heighton et Decainne avaient quitté Interlaken et se promenaient à travers la Suisse, tout embaumée du parfum de ses fleurs comme à travers le jardin de leur amour. Ils virent le lac de Constance, aux rives éloignées qui dessinent à peine une ligne légère dans le vague horizon ; ils virent le lac de Wallenstadt, dont les eaux vertes baignent les pieds des hauts *Kurfürsten* aux sommets crénelés comme des forteresses ; ils virent les frais pâturages d'Appenzell et le Jura vaudois aux aspects austères.

Elle vivait dans une ivresse d'adoration, condensant toutes les flammes de son cœur sur Decainne, l'aimant avec des abnégations maternelles, comme un fils, avec des câlineries serviles, comme un maître, avec des ardeurs extatiques comme un Dieu ; possédée par ce sentiment absolu comme elle ne l'avait jamais été ; croyant avoir enfin trouvé réunis les traits dont elle composait depuis si longtemps sont toujours fuyant idéal. Et la réserve habituelle du jeune homme, la rareté de ses expansions, l'impénétrabilité pour elle de sa nature complexe, la supériorité de son intelligence, tout cela l'entretenait merveilleusement dans son illusion. C'était enfin l'amour qui se renouvelle sans cesse, la source intarissable offerte à ses lèvres altérées : elle y puisait, évitant de penser que celui-là disparaîtrait comme les autres et que, si un hasard ne les séparait pas, le temps se chargerait de la cruelle besogne, ayant oublié ses quarante ans, à elle, et ses trente ans, à lui, ne sachant plus qu'elle marchait vers le

passé et lui vers l'avenir. Pourtant, quelquefois, par prévoyance, par crainte des difficultés de la rupture, il commençait à parler de ses affaires, de son congé de diplomate qui devait finir une fois. Mais elle lui fermait la bouche avec un baiser :

— Ne disons rien, attendons, nous sommes heureux !...

Et lui, à qui d'abord cette ardeur s'était communiquée comme une contagion, lui, dont le froid tempérament avait été un instant réchauffé par cette fièvre des sens, revenait peu à peu à lui-même, inquiet, gâtant son bonheur. Observant sa maîtresse, il relevait un désaccord choquant entre son âge et, souvent, la puérilité de ses caresses ; il remarquait que, dans les hôtels, on les observait parfois curieusement ; il songeait avec une pointe de moquerie à son long passé de femme déclassée; sa beauté même, cette beauté opulente et soignée, il ne l'admirait plus guère. A présent, cette passion, qu'il avait allumée l'effrayait, et c'était avec la ter-

reur des hommes froids pour les scènes de violence, qu'il voyait approcher le moment où il faudrait parler de la séparation.

Ce fut par une pluvieuse journée de septembre — ils étaient alors à Montreux — qu'il eut le courage d'entrer en matière ; et rien de ce qu'il redoutait n'arriva.

Les yeux baissés, la voix hésitante, il expliquait que la fin du mois était le terme suprême de son congé, qu'on l'attendait à son poste de Vienne, que le moment prévu approchait... Dès les premiers mots, madame Heighton, devinant tout, lui avait lâché la main ; mais elle ne protesta pas, elle ne dit rien et se contenta de le regarder en silence avec des yeux dévoués et tendres, des yeux qui se plaignaient. Alors, pour la première fois remué dans son égoïsme, il se sentit honteux de l'aimer tellement moins qu'elle, et il balbutia :

— Mais nous nous reverrons... Cet hiver... vous viendrez à Vienne...

Elle secoua la tête.

— Non, non, murmura-t-elle, nous ne nous reverrons jamais...

Il y eut un moment de silence : la pluie crépitait aux vitres ; dehors, le paysage semblait pleurer. Elle ajouta, très doucement, en phrases coupées.

— Ici, c'était bon... ailleurs, tu ne voudrais plus de moi... Oh ! ne dis pas non, je le SAIS... Mieux vaut que cela finisse ainsi... Je savais bien que cela ne pourrait durer toujours... Seulement, tu penseras quelquefois à moi, dis !... Moi, je ne t'oublierai jamais !...

Cette résignation touchait Decainne bien plus que des reproches. En ce moment, pour tout au monde il aurait voulu pouvoir parler la même langue : mais son indifférence restait plus forte que son émotion, il recula, comme devant des mensonges ou des puérilités, devant les phrases qu'il sentait devoir prononcer e qui lui vinrent aux lèvres, et il fut maladroit.

— Si, si, nous nous reverrons... il n'est pas possible que nous ne nous revoyions pas... La

terre est si petite qu'on s'y retrouve toujours... Qui sait ? ce sera peut-être plus tard, beaucoup plus tard : et alors, nous rirons en nous rappelant comme nous nous sommes aimés.

Tranquillement, sans amertume, elle le corrigea :

— Comme *je t'ai aimé !*

Et il ne trouva rien à répondre, tant il savait qu'elle ne le croyait pas et n'avait nul besoin de le croire, et se contentait de cet amour dont son grand cœur faisait tous les frais. Et, la comprenant pour la première fois, il la plaignit et l'admira. Oh ! le dur calvaire qu'une vie toute d'amour ! Que de larmes, que de larmes sur ce chemin aux haltes plus fatigantes que la marche ! Quelles meurtrissures, dans cette acceptation passive des fins de bonheurs !

Et comme il demeurait gêné, timide, gauche, elle devina qu'il souffrait enfin de cette douleur qu'il avait causée, et, lui reprenant la main, elle eut ce mot sublime :

— Ne te désole pas !...

V

A cette époque de l'année, parmi les fraîcheurs de l'air qui passe imprégné de parfums de feuilles mortes et de forêts mourantes, avec la variété des couleurs qui vont se nuançant des rives du lac aux sommets des montagnes, les bords du Léman ont je ne sais quel indicible aspect de pénétrante tristesse. Et, par les crépuscules, madame Heighton et Decainne s'en allaient ensemble, très intimes, les cœurs très près l'un de l'autre, regarder lutter la lumière contre les ombres violettes du soir.

Dans l'attendrissement irrésistible qui le gagnait, presque épris à force de pitié, Decainne comparait ce commencement d'automne à la maturité commençante de sa maîtresse. Comme elles étaient douces l'une et l'autre, la saison et la femme! bonnes au cœur, doucement tristes, toutes de regrets, et patientes aux approches de l'hiver! Oh! l'accord exquis entre ce paysage où les verts se fanaient déjà et cet

amour prêt à s'enfuir dans la nuit des choses en allées ! Si vrai, que la mort de l'un appelait celle de l'autre : madame Heighton le sentait bien, quoique Decainne se montrât plus communicatif et plus aimant ; et quand, seule une heure, elle réfléchissait, elle s'abandonnait d'elle-même à la même comparaison. Oui, elle était bien l'hiver, l'hiver approchant, et cet amour, rencontré par hasard alors qu'elle croyait une fois de plus son cœur à jamais éteint, c'était le soleil irradiant les paysages jaunissants. Une différence, pourtant : la terre allait s'endormir sous de bons draps de neige, sans douleur, ayant peut-être en sa mystérieuse conscience l'obscure certitude que sa jeunesse recommencerait, — et elle, dans son corps où l'âge avançait, elle sentait son cœur vivre obstinément, comme une fleur tardive à laquelle il est réservé de connaître les frimas.

Et le dernier jour arriva, sans qu'elle eût proféré une plainte ni versé une larme, sans que Decainne lui eût vu manifester sa douleur

autrement que par ces gracieux gestes enfantins avec lesquels elle lâchait sa main pour la reprendre ou se détournait de lui pour revenir. En sorte que, la veille du départ, ce fut lui qui pleura le premier.

Elle le regarda, étonnée — étonnée de ces regrets inespérés, étonnée qu'il l'aimât tant, — et vint nouer ses bras autour de son cou, en babillant des mots tendres, en le consolant comme il la consolait, par de vagues espérances de revoir :

— Nous nous reverrons, bien sûr... Je le sens!... Nous nous reverrons une fois, plus tard, bientôt peut-être... Mais ne pleure pas !... Tu savais bien que tu devrais partir, n'est-ce pas?... moi... moi...

Et s'abandonnant tout à coup à ses genoux, elle éclata à son tour en sanglots passionnés. Jamais ils ne s'étaient aimés autant qu'en cette douleur commune, qui les secoua longtemps, puis les berça et les assoupit un peu.

Aux approches du matin — Decainne devait

partir à la première heure — madame Heighton se réveilla d'elle-même. Était-ce sa longue insomnie ? étaient-ce les larmes qui lui avaient bouffi les yeux et plaqué les joues ? était-ce la lumière blafarde de la pluvieuse matinée ? ou n'avait-elle plus pensé aux artifices habituels de sa toilette ? Le fait est que Decainne, quand elle vint le chercher pour le conduire à la gare, la trouva brusquement vieillie, très fanée et presque laide ; alors il s'étonna de son désespoir do la veille, et fut très calme. . . .

. . . . . .

Enveloppée dans son waterpoof de voyage, elle resta longtemps sur le quai de départ de la gare, sans pleurer, les yeux fixés sur l'horizon vide, tordant entre ses mains le mouchoir qu'elle avait agité jusqu'à ce que le train eût disparu. Des employés la dévisagèrent, des voyageurs la coudoyèrent, un autre train passa : elle ne vit rien.

Pendant qu'elle restait ainsi effondrée, Decainne, accoudé à la portière de son comparti-

ment, regardait s'élargir le lac d'où montaient des brouillards. Repris par des préoccupations longtemps oubliées et poursuivi par ses souvenirs, il se trouvait encore entre le départ et le retour — plus près du retour déjà. Un instant il se figura son arrivée à Vienne, le revoir des figures connues, la reprise des travaux accoutumés, la rentrée dans les maisons familières. Puis, il revint à madame Heighton, se rappela les débuts de leur liaison, la curiosité si vive qu'elle lui avait inspirée, eut un sourire de légère ironie contre lui-même, apprécia son aventure et s'attendrit un peu :

« C'était sans doute, pensa-t-il, le dernier soupir de ce pauvre cœur qui a tant palpité, le dernier souffle de cette impénitente Magdeleine — et c'est moi qui l'ai respiré » !

Il resta un moment sur cette idée, et, comme le train approchait de Lausanne, s'assoupit. Alors, dans son demi-sommeil, il lui revint tout à coup un souvenir cruel pour son amour-propre : à la gare de Montreux, pendant que

madame Heighton l'embrassait dans le dernier adieu, au moment de monter en wagon, il avait entendu, tout près d'eux, une petite fille dire à sa mère, à demi-voix :

— Comme ça lui fait de la peine, à cette pauvre maman, que son fils parte !

Paris, janvier 1885.

L'IDÉAL DE M. GINDRE

L'IDÉAL DE M. GINDRE

I

L'AUBERGE DU CHAMOIS.

Ce soir-là, qui terminait une magnifique journée de juillet et promettait un magnifique lendemain, une grande animation régnait à la table d'hôte du *Chamois*, petite auberge d'une petite station des Alpes valaisanes. La cloche du dîner avait sonné en retard : on attendait une vingtaine de personnes, parties avant le jour pour l'ascension du Luisin, qui revinrent enfin, échauffées, en sueur, couvertes de poussière, avec une moisson de fleurs merveilleuses : rhododendrons éclatant en grappes rouges parmi le vert aigu de leur feuillage, étoiles safran d'arnicas, gentianes bleues, gentianes lilas, gentianes jaunes, chrysanthè-

mes aux pétales violettes, sortant bizarrement d'un pistil d'or, lys dont les tiges flexibles balancent des fleurs pourpres pareilles à des perce-neige, tous les plus beaux spécimens de cette flore alpestre dont la riche fantaisie transforme et varie à l'infini les couleurs ; et des mousses de tous les verts, et des herbes fines, et des soldanelles pâles, dentelées, mystérieuses, cueillies sur le bord des névés où seulement elles croissent, et délicates comme des sensitives, flétries pour avoir passé dans la main. Un instant il y eut sur la place, devant l'auberge, des rires, des récits animés, des cris, des reproches aux paresseux restés à rôder autour du village, puis une dispersion dans les chambres, dont on entendait tous les bruits à travers les légers galandages et les minces cloisons de bois ; et maintenant on dînait joyeusement, on avalait sans se plaindre, d'un appétit aiguisé par douze heures de marche, par de dures grimpées, par de vertigineuses glissades sur les névés, par l'air exci-

tant des hauteurs, le maigre bouillon dépourvu de couleur, d'odeur et de saveur, puis le ragoût, l'inévitable ragoût d'on ne savait jamais quoi, en sauce à la cannelle. Le service, surveillé placidement par le patron, M. Rubin, fait sans hâte par sa femme, n'aurait jamais fini sans la bonne, Josette, petite montagnarde, dégrossie par un séjour à la ville et devenue active. Soudain il s'interrompit : on vit Josette poser un plat sur la table qui servait de dressoir, gesticuler devant la porte, et un nouveau venu fit son entrée. Un homme de trente-cinq ans, correctement vêtu d'un complet gris, la figure distinguée et fade, plantée de barbe rare, le crâne chauve entouré de quelques mèches blondes, l'air très doux, très timide, entièrement dépourvu de malice. Il s'essuyait le front pour se donner une contenance, il jetait des regards furtifs sur les gens qui le dévisageaient la fourchette en l'air, dans un silence subit de curiosité, comme pour demander pardon d'être remarqué, il rougit quand

Josette lui montra la place qu'on lui avait réservée, au bas de la table, entre deux jeunes filles. Il salua ses voisines, qui lui répondirent par un imperceptible signe de tête, s'assit, et attendit longtemps son potage, qu'on finit par lui apporter tiède et piteux. Il en avait à peine avalé trois cuillerées que sa voisine de gauche se pencha vers lui et lui dit avec un fort accent étranger, d'une voix presque impérative :

— Monsieur, passez-moi le sel, s'il vous plaît.

Le timbre de cette voix le frappa : elle était énergique, très féminine pourtant, avec un singulier mélange de vibrations douces et de vibrations aiguës ; et tout en obéissant, il examina rapidement la jeune fille.

La figure était comme la voix : inhabituelle ; attirante sans réelle beauté, sympathique sans raison définissable, très blanche, éclairée par deux yeux très noirs, irrégulière, mais surtout d'une extrême mobilité : en sorte que le nez, la bouche, les yeux, le front — un joli front, un peu bombé, d'un contour délicat, à peine

voilé par les cheveux follets — remuaient en perpétuel mouvement. La jeune fille portait une toilette en deux gris, élégante sans recherche, surtout solide, appropriée aux excursions, à braver la poussière et la pluie. Un instant après, en l'entendant causer à demi-voix avec une dame assise à côté d'elle, il reconnut à son accent qu'elle était américaine, et l'observa avec un intérêt croissant. Elle se plaignait de la lenteur du service, d'un ton de vive impatience : on l'écoutait avec un calme qui semblait accoutumé à braver ses boutades. D'ailleurs, elle ne tarda pas à se retourner vers M. Gindre, lui demanda la moutarde, puis l'eau, puis le dessert, toujours de la même voix impérative, qui cependant ne blessait pas.

M. Gindre n'eut pas l'occasion de lier conversation avec sa voisine de droite : une Anglaise, celle-là, qui pendant le repas n'échangea que quelques mots avec une dame en cheveux blancs, d'une tenue irréprochable, assise vis-à-vis d'elle : toutes deux, on le voyait,

s'étaient habillées pour venir s'asseoir à cette table de sapin, dans cette chambre basse aux murs blanchis à la chaux, avec autant de soin presque que pour descendre dans la confortable salle à manger d'un cottage de Kensington. La vieille dame était grande, mince, solidement charpentée, la figure restée jeune sous ses cheveux blancs. La jeune fille avait cette beauté pâle et régulière d'Outre-Manche, cette beauté grave des races anglo-saxonnes, qui nous étonne d'abord, qui n'exerce que lentement son pouvoir séducteur, et qui convient si bien à la correction des mœurs et à la droiture de l'âme. Aussi, sa première timidité vaincue, M. Gindre, qui était un peu anglomane, se trouva-t-il fort heureux du hasard qui lui avait assigné sa place ; et à la fin du repas, il se présenta à ses voisines. Il apprit ainsi que les deux Américaines étaient la mère et la fille, misstress Ebson et miss Maud, et que la jeune Anglaise, miss Ellen, était la nièce de sa voisine, miss Webster. Ces détails d'état civil furent

donnés très rapidement, pendant qu'on se levait de table.

Justement le facteur venait d'arriver : un brave jeune homme du pays, vêtu d'une veste gros bleu, à boutons jaunes, placide et lent comme il convient à un montagnard. Il portait tout son courrier à la main, et fouillait parmi les lettres et les journaux à mesure qu'il reconnaissait les destinataires, un peu ahuri par la foule des jolis minois curieux qui se pressaient autour de lui. On s'installa devant l'auberge, sur des bancs, sur des chaises, pendant que les enfants, une terrible marmaille, organisaient des jeux bruyants et remplissaient la place de leurs cris. Un dernier rayon de soleil qui jouait encore sur le clocher de l'église disparut, et peu à peu l'ombre envahit la petite place. Les lavandières cessaient l'une après l'autre de taper leur linge dans le bassin de la fontaine rustique ; des groupes d'hommes, lourds et silencieux, stationnaient devant la maison du cordonnier qui forme l'angle de la place, dévi-

10061B

sageant les étrangers, échangant entre eux de rares paroles dans leur rauque patois ; un touriste alla les troubler un moment, pour demander quelques renseignements au guide Bochatey. Les enfants étaient rentrés, non sans protestations bruyantes, et le silence, le grand silence communicatif et enveloppant de la montagne, tombait avec l'ombre qui s'amassait. Déjà les châlets de bois, aux planches brunies par les orages et par le temps, prenaient des teintes foncées de plus en plus ; l'église, blanche encore, flottait dans un ciel d'estompe ; et la tête de la *Soutze*, la montagne ronde et chevelue, qui se dresse derrière le village, était devenue toute noire, tandis qu'à mi-côte brillait comme un œil la fenêtre illuminée d'un châlet. Et cette ombre et ce silence dégageaient je ne sais quel recueillement religieux : on était si loin des villes, si près des solitudes éternelles que la neige garde jalousement !...

Ce recueillement de la nature est contagieux : à cette heure, quand l'angelus eut égrené ses

coups espacés et sonores, il ne gagnait pas seulement les montagnards dont la vie se fond avec celle du pays et qui participent inconsciemment de son austérité silencieuse, il gagnait jusqu'aux hôtes du *Chamois*, ces citadins remuants et bruyants comme les rues, qui conservent leur activité brouillonne jusque dans le calme de la montagne qu'ils se plaisent à troubler. Maintenant, ils ne chantaient pas, ils ne parlaient plus, aspirant à pleins poumons l'air pur de la fraîche soirée, silencieux comme les choses, effleurés peut-être par des vols de pensées graves, haletants parfois d'une émotion oppressive et délicieuse. Soudain, les sons d'un violon retentirent : c'était un touriste que personne ne connaissait encore, et qui, de lui-même, se mettait à jouer. Il jouait au hasard de sa fantaisie, la *Rêverie* de Schumann, un adagio de Beethoven, des thèmes qu'il improvisait : et son inspiration se faisait religieuse de plus en plus, se fondait avec l'hymne silencieuse de ce village paisible, de cette nature sereine, de la

fraîcheur du soir, de ces cœurs épurés pour un instant, qui s'en allait vers l'infini à travers la limpidité du ciel. Ce n'était plus la musique artificielle des salons et des concerts où se morfond l'habileté des virtuoses : c'était une autre musique, qui n'est pas faite de sons seulement, mais de mille sensations confuses que les mots ne savent exprimer, de cette mystérieuse harmonie qu'ont parfois entendue les sages et les poètes : et parmi les gens de toutes sortes qui écoutaient, nul ne résistait à son magnétisme.

Quand elle cessa, le silence dura un moment encore, puis se rompit peu à peu : l'heure solennelle où meurt la lumière était passée ; c'était la nuit maintenant, une nuit épaisse, une nuit fraîche, une nuit étoilée, une nuit calme, une de ces nuits faites pour apaiser les vains bruits des journées. Et les conversations avaient recommencé, dans les groupes divers : on parlait du temps qui paraissait sûr et de la cuisine qui ne s'améliorait pas ; d'un projet de partie au col de Barberine ; d'un accident arrivé la veille

à la Tour Sallières. M. Lamousse, le bout-entrain de la société, recommençait à lancer des fusées de plaisanteries ; madame Hirtz et mademoiselle Lenoir, les deux dévotes, se promenaient lentement, bras dessus bras dessous, dans des béatitudes ; et la grosse figure rouge de madame Hirtz flambait dans l'ombre, et mademoiselle Lenoir semblait sculptée à coups de hache dans une des planches des châlets ; un jeune Alpiniste racontait sa récente ascension d'une des cîmes de la Dent du midi, *la dent jaune*, où il montait lui troisième, une de ces montagnes terribles qui réunissent tous les dangers des ascensions : rocher qui s'effrite sous les pieds, pluies de pierres, échelle dressée au bord de l'abîme, névés suspendus à des précipices qu'il faut traverser en taillant ses pas à l'aide du piollet. Il parlait sans forfanterie, en homme épris de ces périls, qui se sent de force à les braver, et trouve naturel qu'on les brave ; et un frémissement courut parmi ses auditeurs quand il expliqua ce qu'est la « Vire aux dames » :

une sorte d'étroit couloir, où l'on ne passe qu'en se tordant et en se cramponnant par les mains et par les genoux, suspendu dans le vide...

— Je ne comprends pas qu'on s'expose ainsi, dit miss Ellen avec un frisson.

— Bien moi ! déclara Maud de sa voix la plus incisive, et j'y voudrais aller, à la *Dent jaune !...*

M. Gindre, à qui elles s'adresssaient l'une et l'autre, se mit alors à leur développer une petite théorie du danger, avec beaucoup d'ingéniosité : la difficulté n'est point de s'exposer à un danger, expliqua-t-il, mais de se décider à s'y exposer,... une fois le danger présent, on ne le voit pas, on est absorbé par le déploiement de forces qu'il faut pour lui résister ;... ensuite, lorsqu'on se le représente par le souvenir, on éprouve un mélange de crainte rétrospective et de satisfaction qui vous donne l'envie de rechercher la même émotion : on voudrait courir de nouveau ce danger auquel

on vient d'échapper, on y retournera de gaîté de cœur... C'est pour cela que les soldats aiment la guerre...

— ... Du reste, n'est-ce pas? la grosse affaire de la vie, après tout, c'est la mort...

Là, miss Webster interrompit la conversation, qui lui causait depuis un moment une évidente inquiétude. Les deux jeunes filles écoutaient avec une attention curieuse et soutenue : Ellen, les yeux étonnés, Maud, les yeux brillants, des « alors? » suspendus aux lèvres. Elle eut un geste de dépit en devinant la manœuvre de miss Webster. Quant à M. Gindre, il ne fit aucune difficulté pour changer de conversation, il s'interrompit en homme habitué à penser tout haut et à se taire dès qu'il s'aperçoit que sa franchise n'est pas de mise. D'ailleurs, l'horloge avait sonné neuf heures, et les hôtes du *Chamois* commençaient à se souhaiter le bonsoir et à se retirer l'un après l'autre.

II

LE JOURNAL INTIME DE M. GINDRE.

Toutes les chambres de l'auberge étant occupées, M. Gindre avait été logé dans un châlet voisin. Après être resté le dernier sur la place, il rentra, et demeura un moment encore à rêver à sa fenêtre. La lune s'était levée, et il voyait fuir devant lui une prairie plantée de quelques arbres, dont la pente douce s'accélérait et se perdait tout à coup dans des profondeurs que surplombait la Soutze, toute noire dans la clarté blanche du ciel. Il était fatigué, étant monté à pied de la station du chemin de fer, par un chemin pittoresque, mais fatigant lorsqu'on n'a pas l'habitude de la montagne. Pourtant, quand la fraîcheur humide de la nuit le chassa de sa fenêtre, il ne se coucha pas encore ; et, ouvrant sa valise, il en tira un petit cahier cartonné en noir

où il avait l'habitude d'écrire presque chaque jour quelques lignes.

Il l'avait commencé, ce journal intime, à quinze ans, au Lycée, les jours de révolte intérieure contre une punition injuste, contre la brutalité des « grands », contre l'ennui, l'épouvantable ennui qui parfois le poursuivait dans les récréations comme pendant les cours; il l'avait continué ensuite pendant les années laborieuses et sans plaisirs, où, tout en donnant des leçons pour gagner son pain, il se préparait à prendre ses grades; puis plus tard, dans cette petite ville de province où depuis plus de dix ans il enseignait la philosophie. Peu à peu, c'était devenu une habitude tyrannique, un besoin, comme des soins de propreté. Et cette habitude avait doublé sa vie, donné un sens aux moindres événements qu'il traversait, aiguisé sa connaissance de soi-même, de telle sorte que rien d'imprévu ne pouvait sortir de son cœur ni de son cerveau. C'est à ce journal intime qu'il devait d'être devenu

un homme terriblement conscient, impuissant à agir sans avoir prévu toutes les suites de son acte, et pourtant, sitôt l'acte accompli, se torturant l'esprit à calculer ce qui pouvait encore en sortir ; incapable d'abandon et d'élan, quels qu'ils fussent ; malheureux dans la plus large acception du mot, et malheureux sans malheur, toujours, comme on souffre d'une consomption qu'on sent à peine. C'était, ce journal, son vice et sa maladie. Il le savait ; et il l'aimait et le haïssait en même temps, comme les buveurs leur absinthe, comme les fumeurs leur opium. Cent fois, son journal l'avait empêché de suivre une impulsion qui aurait changé son existence, et qu'il regrettait ensuite amèrement de n'avoir pas suivie. Cent fois, exaspéré contre ce tyran, il avait résolu de le détruire : et au lieu de cela, il y ajoutait une page nouvelle, il s'y expliquait à lui-même pourquoi il n'exécutait pas sa résolution, et il le relisait, au hasard, sûr de tomber en l'ouvrant n'importe où sur un fragment qu'il

éprouverait un âpre plaisir à relire. Et c'était lui tout entier, non seulement dans les faits relatés au jour le jour, mais avec tous les sentiments furtifs qu'il avait éprouvés, toutes les opinions contradictoires qu'il avait professées, tous les goûts successifs qu'il s'était connus : il ne lisait pas un livre, bon ou mauvais, roman contemporain ou tragédie classique ; il n'entendait pas un morceau de musique dans un concert ou dans un salon ; il ne voyait pas un tableau, un paysage nouveau, une ville inconnue, sans noter aussitôt son impression ou son jugement. Son journal était donc un autre lui, un lui complet, avec toutes les nuances changeantes de son être fixées de page en page, un lui qui offrait au regard toutes ses contradictions et tous ses avatars. Hélas ! il s'y montrait tour à tour sceptique et croyant, socialiste et conservateur, réaliste et intellectualiste, tendre et cruel, égoïste et bon ; l'éternelle mobilité de sa nature s'y trouvait en quelque sorte réalisée, érigée en qualité positive ; il s'y voyait un

pied, en face, en profil, si différent selon la pose, qu'on eût pu le prendre pour autant d'êtres divers, et pourtant toujours désespérément pareil à lui-même : les cahiers d'autrefois, les cahiers jaunis étaient remplis d'admirations devenues de l'indifférence, de sympathies mortes, de croyances éteintes, comme les vitrines d'un collectionneur pleines de papillons dont ne vivent plus que la forme et la couleur ; les cahiers d'aujourd'hui se remplissaient de nouvelles admirations moins vives, de nouvelles sympathies moins fraîches, de nouvelles croyances moins sûrès, qui s'en iraient aussi, qui bientôt aussi ne seraient plus que des cadavres préparés et piqués par la main du même collectionneur. Et ce perpétuel changement, cette succession de ruines, ces fugitives apparences auxquelles seule la couleur de l'encre sur le papier donnait quelque réalité, c'était sa personnalité, c'était son âme ! Et c'était de la littérature aussi : une forme exquise, comme faite de bouquets con-

densés et grisants, sans effets d'orchestre ni de couleur, sans effort apparent, où les idées s'harmoniaient comme d'elles-mêmes en une vaste symphonie dont les effets fuyaient et revenaient de page en page. Puis, ici et là, un mensonge : il avait « posé » pour sa propre duperie, glissé une phrase pas sincère, enfermé des abîmes d'hypocrisie dans un mot, accompli des prodiges pour exprimer une chose qu'il ne voulait pas s'avouer, excusé ses actes à l'aide de traits géniaux de diplomate. Et il savait tout cela, il l'avait même écrit dans une des cinq ou six mille pages qu'avait déjà son journal : il savait que ce recueil mentirait aux yeux étrangers, qu'il ne dirait la vérité que pour lui seul, et qu'encore cette vérité était relative, comme toute science et toute expression.

M. Gindre ouvrit son cahier, et ses yeux tombèrent sur une page écrite peu de jours auparavant : à propos du mariage d'un de ses collègues, il s'était amusé à tracer un portrait

idéal de la jeune fille qu'il pourrait épouser... peut-être. Il se relut, avec un demi-sourire :

« Il faut qu'elle soit petite de taille, frêle de corps et gracieuse. Je ne lui demande pas d'être belle, car je n'aime guère la beauté, qui ne me paraît convenir qu'aux statues. Mais que ses traits aient cette harmonie sans laquelle rien — ni visage humain, ni œuvre d'art, ni paysage — ne saurait me séduire; que ses yeux aient l'éclat tempéré qui annonce l'équilibre de la pensée et du cœur ; que ses mains soient fines, car rien n'est plus contradictoire que des mains grossières à toute idée d'élégance; que ses mouvements aient cette grâce souple et naturelle qui révèle la grâce de la pensée et celle du sentiment. Bien plus que par ses paroles, c'est par ses mouvements qu'une jeune fille livre le secret de son être : elle ne dit jamais ce qu'elle voudrait dire ; ses rougeurs même trahissent plutôt un souci de choses extérieures que des impressions vraies ; elle sait qu'elle ne doit point se donner pour

ce qu'elle est, ni pour ce qu'elle voudrait être, et que ses apparences doivent la rapprocher d'une sorte de vague modèle où s'atténuent tous les traits distinctifs de l'individualité. Mais sa démarche, mais ses gestes, les mouvements de son bras, les ondulations imperceptibles de son cou, — la voilà toute : ce sont là les indices qu'on peut interroger sur elle...

« Il faut qu'elle soit orpheline : c'est une garantie de paix pour l'avenir. Orphelin moi-même et sans famille, j'ai peur de la famille, des tracas qu'elle occasionne, des brouilles qu'elle provoque; et comme en me mariant c'est avant tout la plus grande tranquillité possible que je chercherais, je n'aurais garde de laisser la porte ouverte aux troubles domestiques.

« Pour la même raison, il faut qu'elle ait quelque fortune, car si, selon le vieux dicton consolateur des pauvres, l'argent ne fait pas le bonheur, il en est la condition indispensable : encore cette fortune doit-elle être modérée, car

la richesse est un embarras comme un autre, qui impose trop de soucis et trop d'obligations. Tout ce qu'on doit demander à l'argent, c'est l'indépendance : or, si la pauvreté est un esclavage, la richesse est une tyrannie... Pour être précis, j'arrête donc le chiffre : de trois à six cent mille francs. C'est là un capital qui, placé avec prudence, n'est pas assez gros pour vous embarrasser, et qui, cependant, suffit à vous garantir contre les soucis matériels, en vous assurant tout juste une somme de bien-être suffisante. Ce capital, il est à peine besoin de le dire, doit être liquide, ou en tout cas promptement réalisable : pas de maisons dont on ne peut se défaire, pas de propriété foncière encombrante, rien qui oblige à des négociations fatigantes ni à des calculs ennuyeux. Les espérances ne doivent pas entrer en ligne de compte : elles constituent un aléa auquel il faut se résigner. Cependant, s'il y en avait de trop considérables, je renoncerais : ce serait, en effet, sacrifier d'avance l'équilibre établi,

et exposer mon ménage aux vilenies dont sont prodigues les collatéraux qui tiennent à faire valoir leur héritage.

« Pour la même raison encore, il faut qu'elle soit de bonne compagnie, car c'est une condition de bonne éducation : rarement, en effet, une seule génération suffit à produire les qualités que développe l'hérédité du bien-être et de la convenance, qualités dont l'absence constituerait pour l'homme que je suis une cruelle privation. Cependant, quoique bien née ou même du monde, si elle veut, elle ne sera pas mondaine ; je ne puis admettre que le mariage rompe mes habitudes, et je prendrais bien vite en horreur une femme qui, sous prétexte de s'amuser, me traînerait dans les bals et dans les salons.

« Il faut qu'elle soit cultivée, ou plus exactement, cultivable : avant son mariage, une jeune fille n'apprend rien ; et si elle ignorait les hypothétiques notions de géographie, d'histoire et de littérature qu'on enseigne dans les pensionnats, je ne lui en aurais que de la recon-

naissance. Mais que dans le peu qu'elle sait et qu'elle montre, que dans les lectures qu'elle aime et dans les impressions qu'elle livre, on sente cette délicate intelligence des femmes supérieures qui leur rend inutiles le pesant bagage de connaissances positives dont les hommes ne sauraient se passer, qui sait tout saisir au vol et tout s'assimiler, qui prête une grâce impondérable à tout ce qui vient se réfléchir dans son clair miroir. C'est cette intelligence-là qui seule est nécessaire, parce que seule elle fait une femme distinguée : l'instruction ne fait que des ignorantes ou des bas-bleus.

« Quant aux qualités morales, comment les définir ? Est-ce que la jeune fille la plus simple n'est pas un sphinx qui brave nos déductions et déconcerte notre psychologie, et de laquelle une femme toute différente peut sortir ? Il y a peut-être, pourtant, quelques qualités très claires qui ne trompent pas, et je veux qu'elle ait cette retenue qui est une grâce du cœur comme la finesse des propos est une grâce

de l'esprit ; je veux qu'elle soit modeste, parce que la modestie fait seule ressortir les belles qualités, comme un fond sombre fait ressortir les couleurs lumineuses ; je veux qu'elle soit douce, parce que j'aime au-dessus de tout la douceur et son charme un peu mélancolique, où l'on devine des tristesses, des regrets peut-être, des résignations surtout ; je veux qu'elle soit bonne pour les petits, pour les enfants et pour les pauvres, parce que la bonté est peut-être bien, en somme, la solution dernière de tous les problèmes de la vie, celle en tout cas qu'on peut le mieux reconnaître et le moins simuler.

« Est-ce tout ? Oh ! non pas. Il manque les détails, c'est à dire le plus important, ce qui fait la physionomie et le caractère. Mais les détails, on ne les rêve pas, on les copie : le parfait idéal n'est jamais que celui qu'on imite de la réalité, et pour achever ce portrait, il faut que j'attende d'avoir trouvé le modèle...

« Et je ne le trouverai pas... Ce sont des mots, que je viens d'écrire : je ne me marierai

jamais, je n'aimerai pas... Car j'oubliais ce dernier détail, le plus irréalisable, je crois : il faut que je l'aime !... Non pas, certes, d'une de ces passions qui flambent et dévorent, mais de l'amour qui ressemble à de l'amitié. Comment dire ? une amitié teintée d'amour, une tendresse avec un rien de passion, une tendresse qui soit chaleureuse, et calme pourtant, calme comme toutes les eaux profondes, comme les ciels de tous les beaux pays, calme comme toutes les grandes âmes »...

... M. Gindre relut ces lignes avec une complaisance indulgente ; puis, il écrivit lentement, pendant une demi-heure ; mais était-ce la fatigue de la marche, ou se trouvait-il dans un mauvais jour, ou n'avait-il rien à dire, ou voulait-il exprimer des choses trop vagues qui lui échappaient ? — Ces deux pages qu'il remplit de son écriture déliée furent des moins intéressantes de son Journal...

III

EN VACANCES

Dans ces petits hôtels de montagne, l'intimité s'établit bien vite. Ils ne sont point, comme les hôtels connus de Chamounix ou d'Interlalaken, des lieux de passage où se bousculent les touristes pressés ; on y reste longtemps, on s'y acclimate, on s'y concerte pour des courses communes, on s'y amuse ensemble les jours de pluie, quand on a fui les chambres inconfortables, bonnes seulement pour le coucher, et qu'on s'entasse dans le « salon », l'unique pièce où il y ait un sofa, deux fauteuils, du papier peint aux murailles. On a surtout un point de ralliement : c'est la cuisine, la terrible cuisine montagnarde : ses deux sauces, la brune et la blonde, toutes deux à fond de canelle, à peu près semblables d'ailleurs, et si absorbantes, que toutes les viandes qu'on y trempe y prennent le même goût; ses tartes, où

des fruits sans jus se sont ratatinés sur une croûte épaisse, mollie par une attente de deux jours au cellier ; ses poulets cuits jusqu'à ce que la chair soit plus dure que les os ; ses épinards mal hachés qui vous râclent le palais comme des herbes, sans parler des fantaisies de la cuisinière auquelle on n'a pas de noms à donner, — ce sont là des thèmes inépuisables, et qui s'imposent. Impossible de ne pas se plaindre, quand après une course où l'on s'est affamé, on vous sert des nerfs de bœuf qu'une cuisson prolongée n'a pu attendrir ; alors, pendant que les messieurs jouent comme ils peuvent, en grommelant, de la fourchette et du couteau, les dames, rapprochées par le malheur commun, se communiquent d'exquises recettes, des recettes de petits plats fins qui vous mouillent les lèvres.

— ...Et cela empêche de dire du mal les uns des autres, remarquait judicieusement miss Webster.

Entre ces gens qu'un hasard a rassemblés, des amitiés se lient, qui parfois survivront à

la villégiature, des groupes se forment, selon les analogies des caractères, des goûts ou des situations : M. Gindre s'en fut bien vite aperçu.

C'était ce qu'il appelait la « bande joyeuse » : elle pivotait autour de M. Lamousse, qui, sans cesse organisant quelque chose, mettait chaque jour l'hôtel dans un joyeux sens dessus dessous ; sa femme une jolie brune alerte, le secondait de son mieux, et pour mettre en train les chants et les jeux, il se servait volontiers des voix et des jambes de ses six enfants. Deux jeunes ménages, les Mosnié et les Sagon, l'un de Lausanne et l'autre de Genève, étaient de toutes les parties et de tous les jeux des Lamousse, ainsi qu'une famille italienne et qu'un vieux garçon solennel d'aspect et bon vivant au fond, M. Jacqueu. A eux se joignaient aussi quelquefois deux alpinistes, qui d'ailleurs partaient plus souvent pour des ascensions dangereuses, avec leurs guides portant les cordes, la gourde et le *piollet*.

Le second groupe, plus tranquille et moins entreprenant, était composé des dames Webster et Ebson, dérangées de temps en temps par les Heal : un couple d'antiques Anglais, de ces Anglais qu'on ne voit plus que dans les montagnes : le mari, en pantalon à carreaux et en veston nankin, abritant son cylindre correct sous un énorme parasol vert d'eau ; la femme longue, sèche, solennelle, de gros bouquets de fleurs à son bonnet, les mains toujours garanties par des gants de fil pareils à ceux des troupiers de café-concert.

Madame Hirtz et Mademoiselle Lenoir, les deux dévotes, se tenaient à distance, abordant parfois miss Webster ou Madame Mosnié pour leur glisser un traité religieux, ou tout à coup, à table, profitant d'un silence pour lancer une phrase de cantique. Et il y avait encore quelques-unes de ces figures ternes, sans trait saillant, qu'on a vues partout, que partout on reverra, immuables, monotones, bourgeoises et indifférentes, échantillons moyens de l'es-

pèce humaine qui n'ont rien à dire et dont on ne sait que penser.

M. Gindre, venu pour reposer ses nerfs tendus par le travail, un peu malade, atteint surtout de cette pesante mélancolie qui suit les fatigues du cerveau, fut d'abord très sauvage, très jaloux d'éviter les gaietés bruyantes de la « bande joyeuse ». Levé à cinq heures, il avalait en hâte une tasse de café au lait et se mettait en route : il prenait un de ces sentiers qui montent et s'en vont longuement par des pâturages, des bois de sapins grêles aux robustes racines, des pierriers lissés par les avalanches, le long d'abîmes où grondent des torrents, qui traversent d'étroites vallées fermées par des rochers géants et vous conduisent à des hauteurs où soudain l'horizon s'élargit, étalant à tous les plans des tranches superposées de montagnes, violettes d'ombre, rouges de l'éclat du soleil sur les granits, ou scintillant du mica des glaciers et éblouissantes dans la pleine lumière. A vivre dans l'intimité de cette nature, dans la

paix de cet air que parfument les menthes, les absinthes, les sauges, les sapins, dans ce silence où se fondent des bruits cristallins de clochettes, des murmures sourds d'insectes bourdonnants, les plaintes lentes du vent dans les arbres, il sentait un calme bienfaisant descendre sur lui, le calme des cloîtres et des églises, le calme religieux des lieux où l'on rêve et des lieux où l'on prie. Une bienveillance inconnue lui venait pour les hommes et pour les choses ; des souffles d'amour l'agitaient : et c'était justement l'amour qu'il voulait, l'amour très doux, qui est une amitié, l'amour très calme, qui est une tendresse. Peu à peu, sa sauvagerie s'atténua, il éprouva moins fort le besoin d'être seul, il se rapprocha de ses compagnons.

Ce fut le second groupe, celui des dames Ebson et Webster, qu'il rechercha de préférence.

Comme tous les hommes d'analyse, il aimait les femmes, les jeunes filles surtout, et le hasard ne le pouvait mieux servir : Ellen Ebson

et Maud Webster, en effet, chacune en un sens différent, étaient deux adorables incarnations de l'éternel féminin. Ellen, avec la pureté de son profil presque classique et de ses yeux bleu de lin, avec la convenance toute naturelle de ses gestes, avec la grâce correcte de sa pensée, attirait comme une belle fleur de serre à l'éclat mat, au parfum discret. Il suffisait de la regarder un instant pour tirer son horoscope ; et l'on pressentait une de ces nobles vies que remplissent des sentiments réguliers et sereins, que ne trouble jamais le souffle des passions mauvaises, et qui pourtant ne sont que grâce et qu'amour. Maud, avec la mobilité de ses petits traits fantaisistes, avec l'éclat inquiétant de ses yeux verts, avec le remuement continuel de sa personne et sa voix brève, demeurait au contraire énigmatique et mystérieuse. Nul devin n'aurait pu lire sa destinée ; et, comme pour ajouter encore à son impénétrabilité, presque femme déjà par son charme, par ses curiosités, par ses finesses, elle restait enfant par ses

caprices et par d'incroyables naïvetés. Elle pouvait contenir tout ce qu'il y a de meilleur dans la femme ou tout ce qu'il y a de pire, et peut-être les deux à la fois. Elle avait l'étoffe d'une de ces créatures fatales dont la séduction sème des désastres ; mais peut-être aussi que, loyale et nullement perverse, elle ne serait que fidélité passionnée et dévouement profond. Elle était de celles qu'on ignore éternellement, et que pour cela même on aime toujours.... La même différence, quoique moins frappante, existait entre mistress Ebson et miss Webster : la première, attirant le regard par son masque tourmenté, qui semblait trahir une existence mouvementée, et par des allures fantasques ; la seconde, correcte dans ses moindres gestes, méticuleuse presque jusqu'à la manie, dégageant cette impression sympathique et vaguement attendrie que font naître les vieilles filles que le célibat n'a point aigries.

Bientôt, M. Gindre devint leur compagnon inséparable. On les rencontrait toujours en-

semble, sur toutes les routes. Ils s'en allaient bravant la fatigue et devisant de mille choses. Madame Ebson marchait en avant, d'un grand pas robuste qui abattait mathématiquement les distances. Miss Webster ne quittait guère sa nièce, craignant pour elle les discours toujours un peu paradoxaux du philosophe. Celui-ci recherchait presque également les deux jeunes filles, avec pourtant pour Maud une préférence qui s'accentuait. Elle lui expliquait ses goûts, ses idées, et il se prêtait à ses caprices.

— Vous avez bien de la patience avec cette enfant, lui disait parfois Madame Ebson, qui répondait rarement aux questions terribles de sa fille... Est-ce que vous ne la trouvez pas bien encombrante, pour une jeune fille ?...

Il se troublait un peu, il expliquait que les jeunes filles l'intéressaient toujours, tandis qu'Ellen le fixait avec ses grands yeux clairs, qui devinaient presque.

Un jour, un mot le troubla profondément : Maud, excessive en tout, ne rencontrait ja-

mais une source sans y boire avec excès ; et M. Gindre, toujours prévoyant, craignant les effets de cette eau glacée, s'efforçait de la retenir. C'était une scène qui se renouvelait à chaque promenade : elle y mettait un peu de coquetterie, il y mettait trop de bienveillance ; elle se serait rendue malade pour attirer son intervention, il l'aurait empêchée de se désaltérer plutôt que de ne rien dire. Une fois, pendant qu'ils se livraient à leur manège, ils entendirent ce bout de dialogue entre Madame Ebson et un montagnard qui leur avait indiqué le chemin :

— Alors, c'est votre fille, cette demoiselle ?

— Oui.

— Et c'est votre mari, ce monsieur ?

— Mais non, vous voyez bien qu'il pourrait presque être mon fils.

— Qui sait ? Il le deviendra peut-être...

Maud regardait l'eau disputée disparaître sous la mousse ; M. Gindre détourna les yeux : elle ne pensait plus à boire ; il ne pensait plus à l'en empêcher...

IV

UNE PAGE DU « JOURNAL INTIME »

« Je ne vois pas clair en moi, où il se passe des choses étranges.

« C'est un singulier jeu du hasard qui, dès le jour de mon arrivée, m'a placé entre ces deux jeunes filles : comme pour me démontrer que les plus clairvoyants sont aveugles en leurs propres affaires, et que le temps qu'on passe à s'étudier est du temps bien perdu...

« L'une ressemble point pour point au portrait que je me suis tracé de ma fiancée idéale. Elle se trouve exactement placée dans les conditions requises : pas d'autre famille qu'une tante, et une tante fort convenable, point gênante, assez judicieuse pour être prête à s'effacer; une fortune qui, du moins d'après ce que j'ai cru découvrir, serait tout juste suffisante, et entièrement disponible. Elle a le genre de

beauté qui me plaît, l'intelligence fine que je voudrais, la douceur et la sérénité de caractère qui me semblent les conditions les plus essentielles du bonheur. Elle a reçu l'éducation la plus apte à la développer sainement : voyageant sans cesse, elle a vu l'Italie, l'Allemagne, la Norwège, les Pyrénées; et de ces voyages, elle a rapporté des goûts arrêtés, qui dénotent à la fois une rare délicatesse de perception et une noble puissance d'enthousiasme. Ses yeux brillent quand elle parle de Florence : on devine qu'elle a senti l'idéale beauté des chefs-d'œuvres suprêmes dont cette ville conserve encore aujourd'hui l'empreinte. Elle lit Dante ; non certes qu'elle puisse le goûter tout entier, ni qu'elle ait le mauvais goût d'affecter de le comprendre; mais elle en subit l'attirance, et c'est déjà beaucoup : seules les natures supérieures peuvent sentir le charme des œuvres supérieures, et l'on ne risque guère de se tromper si l'on juge la valeur d'une femme par celle de son poète préféré. Sûre-

ment, elle deviendra une de ces exquises créatures dont l'esprit et le cœur sont une divine harmonie, quelque chose comme un écho qui épure en le répercutant le son des voix les plus pures, comme un miroir où les images deviennent plus belles en s'y réfléchissant... Quels livres charmants que de telles jeunes filles! comme toutes leurs paroles ont un sens profond, un tour imprévu!... La conversation des hommes me fatigue; je sais d'avance tout ce qu'ils me diront. Celle des femmes est déjà mille fois plus riche et me laisse presque toujours une matière à rêverie. Mais celle des jeunes filles, c'est un dialogue avec l'Inconnu! Le sphinx vous parle, et ne vous dit pas ce qu'il a l'air de dire, et derrière les mots qu'il prononce, flotte un insaisissable mystère...

« L'autre est à peu près le contraire exact de ce que j'ai rêvé. Elle a une mère, fort aimable d'ailleurs, mais qui serait une belle-mère; elle a un père, qui vient rarement en Europe, parce qu'il est fort occupé, mais qui pourrait

prendre du repos et y venir plus souvent ; elle a deux frères et trois sœurs, qui évidemment menaceront sans cesse la tranquillité de son ménage et qui se marieront un jour ou l'autre : d'où des noces, auxquelles son mari devra peut-être la conduire de l'autre côté de l'Atlantique, et en tout cas des nichées de petits neveux et de petites nièces. Ses parents sont beaucoup trop riches ,comme il convient à des Américains : en revanche, comme me l'a posément expliqué madame Ebson, leur commerce est fort hasardeux, et leur fortune se défait et se refait d'années en années à travers des péripéties qui ne les troublent pas, mais qui m'épouvanteraient à leur place. Elle est assez peu cultivée : de ses voyages trop rapides, elle n'a pas retiré grand'chose ; en fait de lecture, elle n'a guère lu que des livres défendus, dont elle parle avec plus de sans-façon que d'intelligence, avec surtout un parti-pris bizarre et inquiétant de paraître perverse. Elle est le contraire de douce : ses mouvements sont brusques, ses gestes ru-

des, elle affecte volontiers un ton agressif. Toute sa personne respire je ne sais quoi de sauvage et d'insoumis qui blesse : les gens la regardent avec cet étonnement mêlé d'inquiétude que leur inspirent toujours les êtres d'exception, avec cette sourde antipathie, si justifiée, des natures régulières contre les indépendants qui piaffent à travers les conventions de nos mœurs... Et malgré cela, ou à cause de cela, elle m'attire d'un attrait singulier : par sa naïve curiosité de tout, par la franchise sans apprêt de ses paroles, par les impressions changeantes et fortes qu'elle traverse sans chercher à les dissimuler, par les aperçus subits qu'elle se plaît à ouvrir sur elle-même, par ce qu'on entrevoit d'un coup d'œil dans cette âme qui se livre et se reprend à la fois, elle m'entraîne et me déconcerte sans cesse. Elle m'échappe, je le reconnais, et me rappelle ce mot profond qui me fut dit autrefois, en un temps où je m'ignorais encore :

« Oh! vous, vous n'aimerez jamais qu'une

femme assez mobile pour que vous ne puissiez pas la connaître ! »

Serait-ce de l'amour ?... De l'amour pour cette fillette, allons donc !... C'est de la rêverie, du dilettantisme ; c'est le charme de l'exotisme qui opère comme toujours : qui sait si ce n'est pas son pays que j'aime en elle, ce pays lointain, libre et vaste, dont j'ai toujours eu la nostalgie, parce qu'il est au moins dissemblable de notre épouvantable Europe !... Oui, c'est le fruit de l'oisiveté, des promenades, du grand air, cela passera au premier mauvais jour, dès que je serai quelques heures seul avec moi-même. »

Cela ne passait pas. En vain M. Gindre essaya de recouvrer sa liberté, voulut reprendre ses promenades solitaires : une inquiétude le poursuivait, sa pensée demeurait fixée sur le même objet, les paysages ne suffisaient plus à le distraire. En rentrant, le soir, en retard pour le souper, il cherchait tout de suite le regard de Maud et se réjouissait de le rencon-

trer. Elle faisait la moue, boudait un peu, lui demandait avec son accent despote :

— Où donc avez-vous disparu aujourd'hui?...

Il s'expliquait d'un ton d'écolier pris en faute :

— Je tenais à faire une promenade, et comme le temps était douteux ce matin, j'ai pensé que vous ne m'accompagneriez pas...

Elle répliquait brusquement :

— Oui, oui, ce sont des prétextes; dites plutôt que nous vous ennuyons...

Alors il protestait, très rouge, balbutiant, pendant que les yeux verts de la malicieuse enfant jouissaient de leur triomphe, dans un éclat de cruauté satisfaite, mitigée pourtant par une pointe de tendresse. Ellen et miss Webster écoutaient, légèrement scandalisées, et Madame Ebson finissait par intervenir :

— Maud, vous êtes vraiment insupportable. Si M. Gindre a envie de se promener tout seul, c'est son affaire, ne vous en mêlez pas !

Mais Maud trouvait toujours moyen d'avoir le dernier mot :

— Si vous prenez son parti, maman, c'est qu'il est dans son tort!

Madame Ebson et tout le monde étaient si bien accoutumés aux saillies de Maud, que l'impertinence passait comme chose naturelle.

La table d'hôte observait le manège du coin de l'œil. Madame Hirtz se penchait vers Mademoiselle Lenoir, et lui disait à demi-voix :

— Voilà bien les jeunes filles d'aujourd'hui...

M. Lamousse murmurait :

— Le philosophe a son paquet...

Et Madame Mosnié éclatait de son petit rire perlé, un peu agaçant.

M. Gindre devinait ou entendait tout, se jugeait fort ridicule, prenait la résolution de partir le lendemain. Mais non : une force le retenait; et il sentait courir dans ses veines comme une fièvre de dix-huit ans, moins intense sans doute, ralentie par le raisonnement et les souvenirs, assez forte pourtant pour fixer sa pensée sur un point unique et lui enlever sa liberté d'action. Pourtant, il ne se rendait pas

encore, il se répétait : « C'est la montagne » ; et « Cela passera », et les jours seuls passaient, les beaux jours qu'on se plaît à gâter pour les regretter ensuite...

V

SALANFE.

Salanfe : un nom qui revenait sans cesse dans les propos de la table d'hôte. On parlait de ce pâturage, sis au pied de la Dent du Midi et de la Tour Sallière, comme d'une sorte de lieu sacré où planait encore la sauvage poésie des paysages primitifs. Les Alpinistes y couchaient dans les châlets avant d'entreprendre certaines ascensions difficiles. Madame Hirtz, qui avait un jour tenté d'y accompagner la bande joyeuse, n'avait pu arriver qu'à la moitié du chemin. Ce fut Maud qui persuada à M. Gindre de tenter la course ; madame Ebson résista d'abord, puis finit par céder, et les miss Webster,

quoique un peu effrayées, consentirent aussi à être de la partie. Le guide Bochatey devait les conduire.

Une heure de marche dans des bois, facile, par un assez bon chemin qui monte en pente assez douce, et l'on est dans le ravissant vallon de Van, avec ses deux groupes de châlets alignés au bord de la Salanche : une surprise de verdure entre l'aridité des rocs et les bois noirs de sapins, avec le filet argenté du torrent, qui passe et fuit dans des flots d'écume. Ensuite, il faut gravir un terrible éboulis, en plein soleil, sans un arbre, sans une ombre, où les pierres vous font rouler le chemin sous les pieds. La haute silhouette de miss Webster, très droite, très ferme, son long bâton de montagne à la main, avançait dans la lumière crue, d'un pas sûr, avec un grand déploiement d'énergie, à peu de distance du guide qui lui demandait tous les quarts d'heure si elle était fatiguée. De temps en temps, en se retournant, elle voyait venir derrière elle sa nièce un peu dolente,

très rouge, charmante à voir, et Madame Ebson soufflant et s'épongeant le front. M. Gindre et Maud fermaient la marche : elle, svelte, rieuse, robuste, ignorant le vertige, aussi à son aise parmi ces pierres roulantes que sur le parquet d'un salon, ayant d'instinct un pied de biche ; lui, un peu inquiet, évitant de regarder l'abîme, hors d'haleine et presque lourd malgré sa maigreur. Parfois, on se réunissait dans une halte au bord de l'eau, et, sous le regard dédaigneux de Bochatey, peu accoutumé à d'aussi mauvais marcheurs, on se lamentait de la longueur du chemin à travers ce pierrier qui ne finissait pas. Il finit pourtant : et le sentier n'était plus qu'à peine marqué parmi des touffes de myrtilles, qu'on cueillait et mangeait à poignées, et qui faisaient une drôle de bouche violette de la bouche si rose d'Ellen Webster, puis parmi des champs de rhododendrons dont le rose fuyait vers l'abîme toujours ouvert. Devant soi, la hauteur qui restait encore à gravir ; derrière, un immense horizon, vide d'abord, puis rempli

de montagnes blanches, de montagnes roses, de montagnes grises, étagées à l'infini presque dans des lointains où elles flottaient comme des vapeurs. Soudain, la montée cessa, et les Dents du Midi apparurent, fermant l'espace, dessinant en teintes rouillées leurs découpures architecturales dans le bleu éclatant du ciel; un peu plus loin, ce fut la Tour Sallières, plus massive, plus colossale, très sombre, coupée à mi-hauteur par un long glacier aux reflets foncés, tout prêt à s'abîmer en avalanches; puis la vaste plaine de Salanfe s'étendit, d'un vert intense, dans un calme si superbe, que le son des clochettes de ses six cents vaches se fondait avec le silence. Il y eut alors un arrêt étonné, des cris d'admiration, quelques-uns de ces mots bêtes qui servent à traduire tant bien que mal toutes nos émotions; puis, d'un pas plus lent, on s'achemina vers les châlets dont on voyait fumer au-dessous de soi les petites cheminées.

Un moment après, installés au bord d'une

eau courante, les touristes mangeaient de grand appétit, très rapprochés, très intimes, avec un pâtre qu'ils avaient invité,et qui, tout en mâchant lentement d'énormes morceaux de viande, leur détaillait la contrée. M. Gindre, en gaîté, coupait le saucisson, tranchait le rôti froid, servait tout le monde, se levait à chaque instant pour aller remplir une bouteille d'eau, qui bousculait toujours au milieu des rires; Ellen semblait délivrée de ce trop de sérieux qui donnait à son beau visage une expression de froideur excessive ; Maud avait perdu son air mécontent, son pli du front volontaire et inquiétant ; seule, miss Webster était malheureuse : le papier qui avait enveloppé la viande inquiétait sa manie de propreté; elle se désolait de ne rien pouvoir contre les mouches qui vibraient dans l'air et se posaient partout; ne buvant que de l'eau bouillie à cause des microbes, elle regardait avec envie et désespoir l'eau claire et glacée dont se régalaient ses compagnons; juste au moment où, vaincue par

la soif, elle allait se décider d'en mêler à son vin rouge, elle aperçut, accourant et traversant le ruisseau au-dessus d'eux, un magnifique cochon blanc qui, flairant une aubaine, arrivait, le groin en l'air, avec des grognements amicaux...

Cependant une troupe de touristes, qu'on apercevait depuis quelque temps déjà, dévalant les pentes vertes du col d'Émaney, arrivaient en vue des châlets : et le guide, avec son regard perçant de montagnards, reconnut les pensionnaires du *Chamois*. C'était, en effet, la bande joyeuse, les Lamousse et leurs trois aînés : de terribles petits grimpeurs, que rien n'effrayait, dont les cris aigus faisaient retentir tous les échos ; et, avec eux, une dizaine de personnes, M. Jacqueu, d'une humeur massacrante, et forcé de se dérider parce qu'on riait de lui ; la petite Madame Mosnié qui, s'étant mise en route avec des bottines à talons hauts, arrivait les pieds écorchés, à moitié portée par son mari hors d'haleine ; et

jusqu'à madame Hirtz, qu'on avait entraînée pour rire, mais qu'on commençait à trouver singulièrement fatigante, parce qu'après avoir célébré pendant la moitié de la route, sur un ton de psaume, les divines beautés de la nature, elle ne faisait plus que de se plaindre de la chaleur du soleil, de la rapidité de la descente, de la fatigue, et répétait à chaque minute : « Il me va falloir mourir là » ! tirée pourtant par les deux alpinistes qu'elle éreintait à tour de rôle. Dès qu'ils aperçurent les dîneurs, ce furent des cris et des manifestations : « Tiens ! vous êtes ici ?... D'où venez-vous donc ?... Quelle chance de vous rencontrer » !... On eût dit de vieux amis se retrouvant dans une île déserte après dix ans d'absence. Puis, tandis que Madame Hirtz et Madame Mosnié se laissaient choir sur l'herbe, les autres se firent apporter de la crème d'un des châlets, et, tout de suite, entamèrent un chœur, voulurent organiser des jeux.

— Mon Dieu ! quel ennui ! disait M. Gindre

à Maud... nous étions si bien, si loin de tout!... Et voici l'odieux tapage des hommes qui recommence!...

Mais Maud n'écoutait que d'une oreille : ce tapage ne lui déplaisait point, elle battit des mains quand M. Lamousse fit mettre tout le monde en cercle pour danser le « picoulin ». La ronde tournait avec des rires aux ordres de M. Lamousse qui, de la voix et du geste, commandait en se démenant: « Avec un doigt!... Avec deux doigts!... Avec la main!... Avec le pied! » Et M. Gindre, la figure longue, levait un doigt, deux doigts, la main, et tapait du pied, puis tournait au son du refrain :

Et voici comme l'on danse
Notre charmant picoulin...

Puis, comme la ronde ne finissait pas, il s'échappa, à bout de patience, et se réfugia auprès des miss Webster demeurées à l'écart.

— Au diable, dit-il, les gens qui ne savent pas respecter la paix de la nature!...

Mais miss Webster ne l'approuva pas :

— Ils sont jeunes, ils se portent bien, il faut qu'ils s'amusent !...

Et dans le regard que lui jeta Ellen, il crut distinguer un peu de raillerie.

Alors il se sentit très seul, très abandonné, en même temps qu'une tristesse dont il était coutumier se ramassait en lui et lui suggérait de noires rêveries. C'est en vain qu'on monte très haut, au pied des cîmes de la Dent du Midi, sous l'ombre gigantesque de cette obscure Tour Sallières, dont l'aspect vous serre le cœur d'un frisson d'angoisse, dans cette vaste plaine entre les rochers qui semblent un débris de paysages diluviens, — on n'échappe pas à la tyrannie de l'humanité. Là comme ailleurs, là comme partout, on retrouve les hommes, remuants, agités, importuns, imposant au silence l'affront de leur vain bruit, imposant à la sévérité des choses le trouble de leurs ridicules plaisirs. Ils trottent, ils grimpent, ils gesticulent, nains absurdes sur le dos des

montagnes géantes, parasites honteux de la nature, dont chacun se croit le centre, et dont l'impassibilité les enveloppe de son hautain mépris :

Et voici comme l'on danse
Notre charmant picoulin...

Le refrain, recommençait sans cesse, poursuivait M. Gindre qui, tout en roulant ses vagues idées, était monté au-dessus des châlets. Il y reconnaissait la voix de Maud, dominant âpremen t les autres ; et il les voyait tous, noirs dans la lumière, remuer avec des gestes grotesques d'ombres chinoises. C'étaient ses frères, c'était son prochain : il les haïssait. Comment avait-il pu, un instant, songer à entrer dans la vie commune ? Est-ce que cette ronde détestable qui tournait au-dessus de lui n'en est pas le symbole ? Est-ce qu'on fait autre chose qu'y lever le doigt, deux doigts, la main, le pied, aux ordres d'une voix banale ? Est-ce que tous nos actes, vus de haut, ne sont pas aussi ridicules que les remuements

de ces gens, sautillant sur l'herbe comme des fantoches dont une invisible main aurait tiré les ficelles? Allez, allez ! la rêverie et l'action, la politique et l'amour, tout ce que vous sentez, tout ce que vous pensez, tout ce que vous faites, c'est la ronde bête, qui pour un instant trouble le silence et agite quelques ombres dans la lumière...

Et voici comme l'on danse
Notre charmant picoulin...

Soudain, le picoulin se déforma en polonaise, qui serpenta aux sons d'un chant guerrier.

Puis il y eut un cri : on venait de l'apercevoir, on fit des signes, M. Lamousse cria quelque chose, et la bande se dirigea vers lui en monôme. Il n'osa pas s'enfuir, il l'attendit, très gêné, essayant de sourire, on l'entoura en chantant son nom sur l'air des *lampions*. Et furieux, d'une fureur qu'il dominait pourtant par crainte d'être ridicule, il se résigna, il entra dans le monôme qui se diriga vers les miss Webster en chantant « Marie tremp' ton pain ! »

Heureusement le temps passait, il fallut songer au départ. M. Gindre attendait avec impatience ce moment qui lui rendrait sa liberté. Mais non, on se mit en marche en bon ordre, deux à deux, sous la surveillance de M. Lamousse, qui s'improvisa capitaine, et brandit sa canne comme un sabre. Les chants résonnaient toujours, très faux, d'une platitude qui contrastait piteusement avec la splendeur du spectacle, et l'ordre fut rigoureusement maintenu, jusqu'au moment où la descente devint trop difficile. Alors enfin, M. Gindre put rester en arrière, où bientôt il fut rejoint par Ellen Webster, compatissante et douce. Elle l'avait deviné, avec cette délicate bonté féminine qui excelle à comprendre les petits maux du cœur : elle avait deviné que ce cœur d'homme était un cœur de femme, qu'il en avait les faiblesses et la sensibilité, qu'un rien pouvait le meurtrir, qu'une contrariété lui devenait un chagrin : et doucement, avec des précautions de sœur de charité, elle venait appliquer sur l'impercepti-

ble blessure le baume de sa sympathie. Ce fut d'abord un échange de phrases insignifiantes, et au bout de quelques minutes, ils causaient à cœur ouvert, comme de vieux amis.

— Mon Dieu ! je sais bien que c'est ridicule, expliquait M. Gindre, à la fois honteux d'avoir montré sa faiblesse et heureux de la savoir comprise... Il n'y a certainement pas de quoi être de mauvaise humeur, et je sais bien qu'un homme d'esprit doit savoir à l'occasion danser le picoulin... On est à la montagne pour s'amuser, n'est-ce pas ? Les gens qui s'amusent ont raison, ceux qui ne s'amusent pas ont tort... Mais que voulez-vous ? Je suis très sensible à la nature : ce que j'en aime, c'est le calme et le silence, et quand on me les trouble, il me semble qu'on me prend un ami... Et puis, nous étions si bien, entre nous, n'est-ce pas ?...

La jeune fille écoutait gravement :

— C'est vrai, fit-elle de sa voix lente, que ralentissait encore son accent étranger... Moi

je suis comme vous, et j'ai été très fâchée quand j'ai vu arriver tout ce monde... Mais ils sont si gais, de si bonne humeur, si heureux de vivre !... Je ne suis pas habituée à cette gaieté, parce que nous vivons toujours seules, ma tante et moi : et pourtant, elle finit par me gagner, j'ai envie de rire et de chanter aussi... C'est très naturel, voyez-vous...

M. Gindre secoua la tête :

— A vingt ans, peut-être... Et il y a des gens qui, comme cet excellent M. Lamousse, ont vingt ans toute leur vie... Mais à un certain moment, il s'établit dans l'humeur une sorte d'égalité d'où l'on n'aime pas à être tiré... De plus en plus, on dépend de ses habitudes : ce n'est pas tout à fait ma faute, si je ne puis plus supporter le bruit...

— Ma tante dit toujours, répondit Ellen en hésitant un peu, qu'avec beaucoup de bienveillance envers les hommes, on finit par retirer un plaisir de tout ce qui est agréable aux autres, même quand on en est gêné...

— Et c'est vrai : il faut seulement pour cela savoir faire abstraction de sa personnalité, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde. D'ailleurs, la bienveillance ne se commande pas : on peut être à volonté bienfaisant, non bienveillant ; et pour mon compte...

Un cri désespéré l'interrompit, suivi d'autres appels et de rumeurs confuses. Ils pressèrent le pas autant que le permettait la difficulté du chemin, et rejoignirent la bande arrêtée et éperdue : Maud venait de glisser sur un rocher qui coupait le sentier et roulait à l'abîme ; mais, arrêtée dans sa chute à quatre ou cinq mètres du sol, elle restait cramponnée à un sapin, les pieds assurés sur une petite saillie où s'enchevêtraient de fortes racines de rhododendrons. En arrivant, M. Gindre entendit sa voix crier, énergique et dure :

— Je vous dis que je ne me suis pas fait de mal... Seulement, il faut me tirer de là !...

Ce n'était pas commode : jusqu'à la saillie et au sapin qui retenaient Maud, la roche était

parfaitement lisse, inabordable. Impossible d'aller au secours de la jeune fille : il aurait fallu des cordes, on n'en avait pas.

— Il faut en aller chercher à Salanfe ! dit quelqu'un.

Le guide partit aussitôt au pas de course, et l'on resta massés sur le chemin. Une épouvante planait sur tout le monde. Madame Ebson se tenait sur le bord du précipice, presque folle d'angoisse, balbutiant des paroles inintelligibles. Maud, en rencontrant son regard halluciné, voulut la rassurer :

— N'aie donc pas peur, maman, cria-t-elle. Je suis très bien là, je t'assure... On a une belle vue... On voit des choses que vous ne voyez pas !...

Alors, on se félicita de ce salut inespéré.

— Cela s'appelle avoir vu la mort de près ! fit M. Lamousse.

Mademoiselle Lenoir dit, de sa voix aigre :

— Voilà des cas où se manifeste clairement la bonté de Dieu !

Mais M. Jacqueu, sceptique, grogna à demi-voix.

— Elle se serait manifestée plus clairement encore, il me semble, si miss Maud n'avait pas glissé !...

Et l'on vanta le courage de la jeune fille, qui paraissait conserver tout son calme, debout sur l'abîme. Même, M. Lamousse voulut égayer la situation; et il commençait une série de calembours, quand tout à coup la voix de Maud, changée, éperdue, cria :

— Je me fatigue... Je sens que je vais lâcher... Et le pied me manque ! ...

Et son visage se crispait dans la tension suprême de sa volonté.

Il y eut une seconde de stupeur. Madame Ebson se redressa comme mue par un ressort, et se mit à appeler : « Maud... Maud ! ... Maud » ! ... comme si son appel pouvait sauver sa fille. Celle-ci leva les yeux et murmura, très doucement, avec un ton de tendresse infinie :

— Adieu, maman ! ...

C'était si doux, si noble, si résigné, que deux ou trois des assistants éclatèrent en pleurs. Mademoiselle Lenoir se jeta à genoux en disant :

— Prions !...

Et M. Gindre eut une subite inspiration :

— Essayons d'utiliser les châles !...

En un clin d'œil, les châles qu'on avait apportés en prévision de la fraîcheur du soir furent tordus et attachés l'un à l'autre. Ils formèrent ainsi une chaîne assez longue, à laquelle on fit un nœud coulant et qu'on jeta à la jeune fille :

— Tâchez de le passer autour de votre taille !

— Je ne peux pas lâcher, je tomberais !...

— Lâchez d'une seule main, d'abord...

Ce fut une minute d'indescriptible angoisse : la jeune fille hésitait, n'osant abandonner la branche où ses mains s'étaient crispées et qu'elle ne pouvait plus tenir, et sentant pourtant qu'il le fallait sous peine de rouler à l'abîme ; elle ferma les yeux une seconde et se décida brus-

quement; et la manœuvre qu'on venait de lui indiquer fut exécutée avec une adresse et un sang-froid surprenants : Elle était sauvée : sans doute on n'eût pas osé la hisser avec les châles, dont les nœuds pouvaient se défaire ; mais ils suffirent pour la soutenir dans sa dangereuse posture jusqu'au moment où le guide revint avec les cordes.

Tirée enfin du danger, la jeune fille se retrouva tout de suite dans son état normal, andis que sa mère demeurait un long moment comme étourdie, pleurait et riait à la fois, et ne pouvait se soutenir sur ses jambes vacillantes. Alors Maud, dans un élan ravissant de grâce et de sentiment, lui jeta les bras autour du cou en lui disant :

— *Then you love me very much, my poor dear mother, or you would not be so frightened !...*

La phrase et l'accent avec lequel elle fut dite, allèrent droit au cœur de M. Gindre, illuminant soudain cette âme un peu obscure, la montrant dans sa beauté que voilaient les de-

hors frustes, les excentricités, les bizarreries. Et Maud se retournait vers lui, expansive, lui tendait la main, le remerciait très doucement, lui disait :

— Vous avez eu bien peur aussi, vous !... Vous êtes bon !...

Un peu plus tard, elle lui dit encore :

— Vous rappelez-vous ce que vous m'avez dit sur le danger, le soir de votre arrivée !... Eh bien, vous aviez raison !... Vrai, je regrette déjà ma saillie et mon sapin !...

On avait retraversé le vallon de Vanq, les ombres du soir s'amassaient sous le bois de sapin, la bande descendait à pas rapides le chemin de nouveau facile, silencieuse, restant sous l'impression de cette mort affreuse et possible sur les rochers où l'on se brise, dans le torrent qui vous roule dans ses cascades et vous jette à la plaine parmi ses flots d'écume où le soleil se joue en arcs-en-ciel. Et M. Gindre, marchant seul, pensait à la fin de toutes nos affections, si brèves et si chères... Qu'impor-

tent donc les beautés de la nature et les vains bruits des hommes ? Ceux-ci se taisent, celles-là demeurent un temps et passeront aussi, tout n'est qu'une succession d'ombres passagères, auxquelles seul notre esprit donne une ombre de réalité, et s'il y a une chose éternelle, c'est la minute où l'on a aimé. Elle s'enfuit aussi, c'est vrai, comme les autres, et plus vite ; mais son éclair a suffi pour transformer le cœur...

M. Gindre se sentait heureux en se disant confusément ces choses ; et, pour la première fois de sa vie, il ne consigna pas ses secrètes pensées dans son journal intime : ces feuilles blanches sont des amis complaisants auxquels on veut bien confier ses peines, mais qu'on ne fait pas participants de ses joies.

VI

FIN DE SAISON.

Des jours passèrent, beaux et calmes. Août s'écoulait, à travers une succession de chaleurs

accablantes et de soirées fraîches qu'on passait sur les bancs devant la maison, à regarder les lavandières à la fontaine et les groupes silencieux des montagnards noircir dans le crépuscule. Sans cesse, des caravanes passaient, allant à Chamounix, et c'étaient des haltes, des bruits, des fourmillements de figures nouvelles qui mettaient pour un quart d'heure la place du village en pleine animation. Puis, les caravanes se firent plus rares, *le Chamois* commença à se dépeupler : les Lamousse s'en allèrent, emportant leur gaieté, laissant après eux le vide de leur remuement continuel, de leurs incessantes inventions, des rires de leurs six enfants. D'autres suivirent, la moitié de la table fut vide : l'automne commençait, étendant sur les paysages des teintes plus fines et plus riches, voilant la lumière de la gaze de ses légers brouillards, semant la paisible mélancolie des bois qui vont bientôt jaunir...

M. Gindre semblait croire que cette fin de saison durerait toujours. Il ne quittait pas les

dames Ebson et Webster, et d'habitude, dans leurs promenades presque quotidiennes, fermait la marche avec Maud. Madame Ebson les observait du coin de l'œil, laissant à sa fille toute sa liberté, et leurs causeries devenaient de plus en plus intimes : ils s'aimaient sans se le dire, et peut-être qu'ils allaient se quitter pour jamais sans se l'être dit...

Trois jours de pluie et un froid subit achevèrent de vider le *Chamois*. Comme des torrents, les ruelles charriaient des flots d'eau noire, qui affluaient à la place et en faisaient un lac. D'épais nuages pâles, des nuages de neige, enveloppaient les montagnes, fermaient l'horizon comme à portée de main, rampaient en banderolles déchirées dans le vide de subites éclaircies. Il fallait rester dans le lugubre « salon », à greloter, à épeler les journaux, à feuilleter trois ou quatre volumes dépareillés oubliés par des touristes : les traités religieux de Madame Hirtz et de Mademoiselle Lenoir furent soudain très recherchés. Et en voyant ce

ciel tellement chargé qu'il semblait contenir des déluges, on ne pouvait même songer au départ : impossible de se mettre en route, par un temps pareil, dans les petites voitures basses et découvertes qui desservent la contrée ; plus impossible encore de partir à pied par cette route changée en fleuve où la pluie cascadait jusqu'à la plaine. Seuls, les Heal se décidèrent, héroïquement, le mari sur un mulet, la femme, à l'abri d'un grand parapluie, sur le petit char plat des bagages où l'on avait ficelé un fauteuil d'osier. Puis, par le premier jour de soleil, quand les montagnes reparurent toutes blanches de neige dans la pleine lumière, ce fut une désertion générale : les dames Webster partirent en hâte, après des adieux abrégés ; personne n'écouta M. Rubin, qui jurait le beau temps définitivement rétabli ; il ne resta plus que les dames Ebson, parce que Maud voulait « voir venir l'hiver », et M. Gindre, parce que Maud restait. Le village était désert, on ne voyait plus fourmiller sur la place les

costumes bizarres des alpinistes : les montagnards l'occupaient seuls, fumant toujours silencieusement leurs pipes devant la maison du cordonnier, tandis que leurs femmes battaient le linge à la fontaine :

— Je voudrais pourtant savoir, disait Maud, comment vivent ces gens, comment ils aiment, comment ils se marient, comment ils meurent...

Qui aurait pu le dire? Le jour, on les voyait passer ployés sous les énormes fardeaux de regain ou de fourrage qu'ils portent sur la tête; le soir, on les voyait tassés dans le coin de la petite place; sauf le dimanche, où quelques bruits sortaient du cabaret, on ne les entendait jamais; ils demeuraient mystérieux, inconnus, impénétrables comme la montagne. Et l'automne avançait, et ses ciels brouillés décomposaient les rayons plus pâles qui frappaient les neiges plus basses, rapprochaient l'horizon, attiraient en colonnes la vapeur rampant dans les vallées infinies. Et cette paix

des paysages qui se recueillent pour s'endormir dans la neige, et cette tranquillité de ces existences dormant déjà dans la monotonie de leur labeur quotidien, et ce silence du petit village que troublaient seuls, soir et matin, les sons de l'angelus et le cor du chevrier rassemblant ses bêtes, versaient dans le cœur des trois derniers hôtes du *Chamois* une sérénité qui les berçait dans l'oubli du lendemain. Pourquoi cela finirait-il ? Les jours sont tous les mêmes, chaque matin ressemble au matin précédent, chaque soir est comme la veille ; on marche sans fatigue le long des mêmes chemins ; les minutes tombent comme les grains de sable d'une clepsydre ; c'est là-bas seulement, très loin, dans la plaine, que de brusques revirements vous ballottent au hasard des destinées.

Le petit facteur, dans sa veste bleue à boutons jaunes, apporta, un matin, un télégramme, et Madame Ebson déclara qu'on partirait le lendemain.

Ce fut un déchirement, une heure d'angoisses, un répit piquant, toute l'horreur de la fin évoquée et présente ; et l'après-midi, pendant que Madame Ebson surveillait la femme de chambre qui faisait les malles, Maud et M. Gindre partirent pour leur dernière promenade.

Ils en avaient choisi le but d'un commun instinct : d'habitude, les lendemains de grande course, ou les jours de temps douteux, ils suivaient jusqu'au village de Fins-Hauts la route de Chamounix. Ils en connaissaient tous les contours, toutes les surprises, et pourtant la recommençaient sans cesse avec un nouveau plaisir. Mais cette dernière fois, elle leur parut longue et désolante. Comme toujours, ils s'arrêtèrent sur le pont du Triège, au-dessus de l'abîme ouvert où le torrent bouillonne ; ils montèrent avec lenteur les lacets qui zigzaguent sous les sapins et les mélèzes ; ils virent se dresser le cône sombre de la Tête-Noire et s'ouvrir la vallée qui va, qui fuit entre les parois des

montagnes, fermée au loin par des plans gigantesques et par les blancheurs de sommets flottants. Et ces spectacles aimés leur semblaient dégager l'affliction d'un deuil, et, le cœur gonflé, ils ne parlaient guère. Ils cueillirent quelques fleurs, de ces pâles fleurs d'automne banales comme leur tristesse. Après un court arrêt à Fins-Hauts, ils revinrent sur leurs pas, descendant lentement les lacets qu'ils venaient de gravir lentement tout à l'heure, poursuivis par la même pensée qui ne les lâchait pas : demain ce sera fini, nous serons sous d'autres cieux, dans d'autres paysages, nous aurons entre nous la moitié de la terre, et les années passeront, et ces jours écoulés ne reviendront jamais...

Comme à la montée, ils s'arrêtèrent encore sur le pont du Triège : leurs yeux s'étaient accoutumés au vide ; et, accoudés au parapet, ils regardaient vaguement l'espace ouvert au-dessous d'eux, étourdis un peu par l'éternel fracas de l'eau sur les pierres. Et M. Gindre murmura :

— Alors, c'est fini, c'est notre dernière promenade !...

— Oui, répéta Maud, c'est notre dernière promenade !...

Elle avait sa figure des mauvais jours, sombre, presque terreuse, avec le pli volontaire qui lui ridait le front ; mais, par un étrange contraste, sa voix s'était faite très douce, comme un sanglot étouffé ; en sorte que son chagrin paraissait à la fois révolte et résignation, et il y avait en même temps dans son regard, dans son attitude et dans sa parole, comme une bravade de mépris avec un aveu d'une tendresse infinie. Et M. Gindre se rappelait le grand élan de Maud, sur la route de Salanfe, au moment où, échappée au danger, elle se jetait dans les bras de sa mère ; et il lui semblait qu'elle était maintenant dans un danger pareil, et qu'il pouvait la sauver, et qu'il lui suffisait de dire un mot pour faire éclater la lumière dans son cœur où l'ombre essayait de s'étendre, pour qu'elle laissât échap-

per de nouveau cette phrase d'amour à laquelle il l'avait devinée et qu'il entendait tinter dans son souvenir plus haut que le bruit confus du torrent :

« *Then you love me very much...*

Oui, oui, ils étaient l'un et l'autre suspendus à l'abîme : les quelques heures qui leur restaient encore, c'était la chancelante saillie de rocher où se cramponnait leur salut ; ce départ imminent allait les précipiter tous les deux dans le gouffre de leur vie à jamais séparée, dans le vide où leur cœur se briserait en tombant.

Et il murmura :

— Mais c'est impossible... c'est impossible que nous nous quittions pour toujours !...

Elle le regarda, dans un éclat comprimé de joie, qui la transfigurait, et qui attendait encore, et il ne résista pas, il dit :

— C'est impossible !... C'est impossible !... Vous savez bien que je vous aime !...

Puis il demeura un peu effrayé, tandis que la jeune fille, dans un gracieux mouvement d'a-

bandon, lui tendait son front. Le grand mot était lâché, le mot qui allait changer sa vie : il n'y avait plus à peser le pour et le contre, le beau-père inconnu qui viendrait peut-être en Europe, les frères et sœurs et les petits neveux futurs, la menace du front de Maud quand il se plissait, l'inquiétante énergie de sa voix impérieuse. Et toutes ces choses, pourtant, se présentaient confusément à son esprit, lui faisaient presque regretter son élan, gâtaient ce beau moment, unique, suprême, déjà passé. . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . Et quelques mois plus tard, M. Gindre, assis avec sa jeune femme devant la cheminée de son cabinet de travail, regardait flamber les derniers cahiers de son *Journal intime*. De temps en temps, il attisait le feu avec les pincettes, un sourire un peu forcé aux lèvres, les yeux perdus dans de mélancoliques pensées d'autrefois.

— Sais-tu? lui dit Maud ; c'était tout de

même un peu ridicule, de te regarder penser comme cela!

— Peut-être, répondit-il, mais je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas eu raison... D'ailleurs, n'en parlons plus, puisque la dernière page a changé le sens de toutes les autres!...

Il n'y avait plus que des cendres, maintenant, un gros paquet de cendres noires. M. Gindre le remua du bout de ses pincettes, et elles se soulevèrent en tourbillons:

— Ce sont tous les jours de ma triste jeunesse, fit-il doucement... Comme ils dansent! jamais ils n'ont été si gais... Les voilà partis, bon voyage!...

Il se leva, se secoua, et, embrassant sa femme, il conclut:

— Bah! il est toujours assez tôt pour être heureux!...

Genève, juillet 1887.

LE PARDON

LE PARDON

I

A peine remis de ses blessures de Düppel, M. Lund, qui, après avoir vaillamment défendu son pays, ne pouvait se résigner à son assujettissement, quitta le Sleswig et vint habiter Paris, — le refuge habituel des rois détrônés, des banqueroutiers en fuite et des héros vaincus.

Quelques mois seulement avant l'injuste agression de la Prusse et de l'Autriche, M. Lund, qui servait dans l'armée danoise en qualité de colonel de cavalerie, avait pris sa retraite. Il avait épousé une femme beaucoup plus jeune que lui, et il l'adorait : à tel point que, pour la distraire, il consentait à passer une partie de l'année à Copenhague, où, malgré ses

mœurs patriarcales, il la conduisait au théâtre et dans le monde. Dans cette existence si différente de celle qu'il avait menée jusqu'à ce moment, au milieu de « plaisirs » qui l'ennuyaient quelquefois et de visages nouveaux dont quelques-uns lui déplaisaient, — ses cinquante ans rayonnaient, s'épanouissant de tous les sourires de sa Nora. Et la gracieuse créature ne les épargnait pas, étant gaie, aimante, et se trouvant heureuse avec ce mari qui aurait pu lui servir de père et qu'elle aimait, un peu filialement peut-être, mais avec de si délicieuses câlineries et des attentions si exquises !...

La guerre vint interrompre ce bonheur ; car, malgré la pesanteur de ses membres rhumatisants, M. Lund reprit du service, sans se laisser attendrir par les supplications de Nora, qui, elle, manquait d'héroïsme et ne songeait qu'à le retenir.

A la fin de sa campagne, qu'une assez grave blessure interrompit, il déclara qu'il voulait

quitter son pays, puisque les Prussiens allaient le prendre. S'il avait été seul, il serait certainement resté en Danemark, à proximité de la nouvelle frontière; mais Nora parla de Paris — « pour une année ou deux » — sans trop savoir elle-même pourquoi, par pur caprice de femme; et M. Lund, après avoir objecté qu'il était presque à demi ruiné par le siége de Sonderbourg, céda, comme il cédait toujours.

Dans la grande ville, les deux époux ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avaient commis une grave imprudence: la cherté de l'existence dépassait de beaucoup leurs prévisions, et ils furent obligés de se réfugier dans un très modeste appartement où, servis par une seule domestique — la vieille Annie, dont M. Lund n'avait pu se séparer, et qu'ils avaient amenée avec eux comme leurs meubles de famille — ils vécurent fort isolés.

Ce fut alors que M. Lund apprit à apprécier sa femme, que jusqu'à ce moment il n'avait qu'aimée. Les fatigues de sa dernière campa-

gne, sa blessure et la catastrophe de son pays avaient achevé de le vieillir; il s'ennuyait souvent, grondait pour peu de chose, tombait parfois dans des accès de mélancolie et de nostalgie qui le rendaient silencieux ou maussade; le changement de sa position l'obligeait à renoncer à presque tous les petits plaisirs dont il comblait autrefois sa femme; son amour pour elle était rempli de maladresses, de bouderies. Et Nora lui faisait le continuel sacrifice de ses vingt-deux ans sans jamais se départir de son humeur égale, ni de sa gaieté qui jaillissait malgré tout, et l'entourait de son joli babil et de sa gracieuse affection, toujours avec d'adorables câlineries.

Avec ses cheveux blonds qui frisaient, son franc rire qui montrait la rangée de ses petites dents régulières, ses joues roses où se creusaient des fossettes comme en des joues d'enfant, elle était exquise et complète, à la fois insouciante et ménagère, instruite et tête folle, de bon conseil en toutes choses, sérieuse quand

il le fallait, sous son rire qui résonnait dans tout l'appartement, habile comme aucune à tenir sa maison. En un rien de temps, elle eut découvert toutes les spécialités des fournisseurs de Passy, ainsi que des moyens variés d'approvisionnement à bon marché, et fait de son appartement une merveille : non pas, bien entendu, dans le sens parisien du mot, avec des bibelots, des tentures, des objets de luxe, mais par le confort et le bon ordre du simple mobilier, par le luisant des parquets, par l'air familial que conservaient les meubles massifs amenés à grand frais de Sonderbourg et singulièrement à l'étroit dans le petit espace. Vraiment, à elle seule, elle faisait à l'exilé volontaire toute une famille : elle le soignait comme une mère en gazouillant comme un enfant ; et le sentiment qu'elle avait pour lui, fait de respect et d'amitié, à force qu'elle le développait par la tendresse naturelle dont elle avait la source dans son cœur, finissait par ressembler à de l'amour.

« Pourquoi donc m'aime-t-elle? » se demandait M. Lund en se prêtant à toutes ses gentillesses. Et, sans distinguer le petit rôle qu'il jouait en réalité dans ce sentiment, dont il était le prétexte bien plus que la cause, sans désirer au fond résoudre le problème qu'il se posait ainsi parfois, il aimait, lui, toujours davantage...

Comment d'ailleurs ne se seraient-ils pas aimés? Ils vivaient dans leur quatrième étage comme dans une île déserte, et, des rues, des boulevards, des squares, dont ils voyaient de leurs fenêtres les toits se développer sous eux, baignés de lumières, enveloppés de brouillard ou ruisselants de pluie, — ils ne savaient presque rien de plus que ce que sait un naufragé de la mer qui l'entoure.

De temps en temps, des échos de fête leur arrivaient : ils regardaient passer un régiment, musique en tête, apprenaient qu'on tirait un feu d'artifices à Saint-Cloud, voyaient fourmiller dans le paisible quartier des foules inac-

coutumées, et c'était tout. Pendant le premier hiver de leur séjour, ils ne virent personne. Au commencement de l'hiver qui suivit, un cousin de M. Lund, nommé Sœren Bénédict, vint à Paris pour achever ses études de médecine, et ils l'accueillirent dans leur intimité. Ce fut un important changement dans leur vie : maintenant, ils avaient un ami.

Bénédict pouvait avoir vingt-cinq ans. C'était un grand et beau garçon, très franc d'allures, causeur, jovial, plus mondain que les Lund, et plus enclin évidemment à prendre sa part des plaisirs de Paris qu'à pleurer les malheurs de sa patrie. Fort répandu dans divers mondes, il manquait pourtant rarement de venir, le dimanche, dîner et passer la soirée chez ses cousins. Il leur apportait des nouvelles du dehors, comme un peu d'un autre air, et les anecdotes qu'il leur racontait, pendant le dîner, sur les personnages en vue de l'époque, quoique triées et expurgées, les étonnaient beaucoup. En prenant le café et en fumant, il écoutait Nora

chanter au piano de ces romances populaires d'un charme si pénétrant dont la monotone musique dégage tant de douce mélancolie. Puis vers dix heures, quand la vieille Annie apportait de la bière ou du punch, il causait politique avec M. Lund, qu'il contredisait avec respect, mais souvent. L'exilé le considérait comme le représentant de la jeunesse intelligente du pays, et il l'aimait à cause de cela, à cause de ses espoirs d'avenir, un peu effrayé toutefois de certaines de ses tendances au scepticisme et à l'indifférence, de la complaisance avec laquelle il assistait aux relâchements de l'empire, et s'appliquant de son mieux à fortifier en lui les bons vieux sentiments éternels, comme l'amour de la patrie et celui de Dieu.

L'accord de ces trois personnages était parfait. Souvent, par les beaux dimanches, on les voyait partir ensemble pour la banlieue, Nora riant et gazouillant au bras de son mari, et le grand Bénédict à côté de Nora, entraînés

tous les trois dans le flot des Parisiens qui vont respirer dans les bois de Meudon. Bénédict s'en alla passer une partie de ses vacances dans son pays : il leur manqua beaucoup ; M. Lund se plaignit d'être obligé de lire le journal pour savoir ce qui se passait dans le monde, Nora trouva les dimanches monotones. Puis, l'étudiant revenant avec l'hiver, leurs soirées se prolongèrent souvent très tard, dans le petit salon où la pipe était permise, si tard que le jeune homme avait beaucoup de peine à trouver un fiacre qui consentît à le ramener au quartier. De temps en temps, Bénédict apportait une loge pour l'Opéra ou pour la Comédie-Française, les deux seuls théâtres Parisiens où M. Lund pensait qu'on pouvait, de confiance, conduire une jeune femme ; et Nora suivait avec un intérêt passionné le développement du drame ou de la partition.

Tout à coup, de la façon la plus inattendue, sans cause visible, sans transition, presque

d'un jour à l'autre, Nora perdit sa gaieté.

Elle ne riait plus, elle ne chantait plus, elle n'avait plus goût à rien. Elle refusa d'aller au théâtre. Quand son mari grognait, elle ne venait plus le câliner pour le faire taire. Le jour, elle s'occupait encore, comme par habitude, des choses ménagères ; mais, le soir, elle s'enfonçait dans un fauteuil et restait des heures devant le feu, repliée sur elle-même, regardant la flamme monter dans la cheminée, pendant que son mari, assis en face d'elle, épiait avec angoisse ses moindres mouvements. Les heures passaient ainsi, sans qu'on entendît autre chose que le crépitement du bois. Seulement, à de longs intervalles, M. Lund demandait :

— Comment vas-tu, Nora?...

Et elle répondait :

— Très bien, je te remercie...

Ces deux phrases, banales, monotones, étaient devenues le seul refrain qui raisonnât dans la maison. Quand M. Lund essayait d'insister pour savoir ce que cachaient ce silence

et cet abattement, Nora levait sur lui ses deux grands yeux dont la lumière semblait se voiler, et disait :

— Mais je n'ai rien... Je t'assure que je n'ai rien... Je suis un peu fatiguée, voilà tout !...

Quelquefois, elle lui prenait silencieusement et longuement la main, attendrie, languissante, le regard humide. Alors, affolé par ce regard et par cette douloureuse caresse, il mettait son esprit à la torture pour lui arracher son secret, si elle en avait un.

— Est-ce que tu t'ennuies ?... Es-tu lasse de Paris ?... Aimerais-tu retourner à Copenhague, à Sonderbourg, si tu veux ?... Dis-moi ce que tu voudrais !

Et toujours :

— Non, rien !... Je suis très bien... Je me plais beaucoup ici... Je suis très heureuse !...

Quand Bénédict arrivait, Nora ne témoignait aucune joie et sortait à peine de son accablement pour le recevoir comme il convient de recevoir un hôte. Le dîner était silencieux, et si

l'étudiant abordait ses sujets habituels, personne ne l'écoutait. Le soir, Nora refusait de chanter; seulement, si on l'en priait, elle se mettait au piano et jouait mollement quelque nocturne de Chopin. Alors, M. Lund prenait Bénédict à part, et, pendant que la musique, trop lente et comme étouffée, faisait passer dans la pièce comme de longs soupirs, il lui racontait les moindres faits qu'il avait observés, comment Nora avait de la peine à s'endormir, comment elle perdait peu à peu l'appétit, les rares paroles qu'elle disait, finissant toujours par un désespéré :

— Comprenez-vous, dites, vous qui êtes médecin ?

L'étudiant ne comprenait pas. Il ne pouvait que parler des mystérieuses maladies qu'on ignorera probablement toujours. Et, comme la tristesse est contagieuse et qu'il voulait rester gai, il venait moins souvent.

II

Un jour, Nora annonça à son mari qu'elle se croyait enceinte, simplement, comme s'il se fût agi d'un événement tout ordinaire dont elle eût peut-être même préféré ne rien dire. Et lui, qui sentait son cœur se gonfler de joie à cette grande nouvelle, lui qui pressentait leur existence embellie dans l'accomplissement d'un souhait longtemps caressé, eut ses expansions arrêtées par cette indifférence :

— Comme tu me dis cela ! s'écria-t-il d'un ton de reproche. On dirait que tu n'en es pas heureuse !...

Puis, comme il voulait l'embrasser, elle le repoussa d'un geste de mauvaise humeur :

— Non, laisse-moi, je t'en prie !...

et revint ensuite à lui :

— Tu me pardonnes, n'est-ce pas, mon ami ?.

Et elle s'assit sur ses genoux en cachant sa tête dans sa poitrine, avec un de ses gracieux

gestes d'autrefois. Quand elle se releva, elle avait les yeux pleins de larmes.

— C'est pourtant une bonne nouvelle, murmura M. Lund.

Et, après un silence, il ajouta :

— Sans doute, quand tu seras mère,... Dieu nous rendra ses bénédictions !...

Un esprit plus perspicace que celui de l'ancien officier s'y serait morfondu en vain : Nora ne témoignait aucun des sentiments de joie et de crainte qui d'habitude agitent les femmes pendant cette période de leur vie. Sa grossesse ne se manifesta que par des symptômes purement physiques, par des maux de cœur et quelques « envies ». Un peu plus lasse à mesure que le terme approchait, elle ne marquait cependant aucune impatience d'être délivrée ; elle ne suivait aucune des prescriptions du médecin, se refusant à sortir et à marcher ; elle ne s'informa jamais des détails de l'accouchement. On eût dit que sa propre maternité lui restait étrangère. M. Lund s'efforça de l'inté-

ressser à l'enfant qui allait naître d'elle, en cherchant le nom qu'il faudrait choisir selon que ce serait un garçon ou une fille, en discutant la question de la nourrice, celle d'un séjour à la campagne pour sa convalescence, etc. Mais non. Elle répondait par des choses très raisonnables, qui mettaient immédiatement fin à la conversation :

— Si je puis nourrir, il va sans dire que je nourrirai ; sinon, il faudra prendre une nourrice...

Pourtant, elle s'occupa activement de la layette, comme si ses habitudes de ménagère eussent survécu à tout le reste. Mais ses achats ni son travail — ourlets patients des langes et des bandes, fraîches capotes enrubannées sorties des grands magasins, souliers mignons, brassières, menues paires de bas — rien de tous ces objets qui rappellent peut-être aux mères futures leur poupée favorite, rien ne semblait l'intéresser plus que les autres pièces de sa lingerie ou de sa garde-robe. Quelque-

fois M. Lund, en la voyant tirer l'aiguille ou manier le crochet sans qu'un rayon passât jamais sur sa figure morose, répétait son éternelle question :

— Mais qu'as-tu donc, ma Nora, qu'as-tu donc?

Alors elle répondait, avec un sourire qui n'était peut-être qu'un pli machinal des lèvres :

— Rien... J'ai un peu peur, voilà tout !...

d'un ton tel, la voix si froide, qu'on devinait qu'elle ne disait pas la vérité. — Il s'efforçait pourtant de croire que la « crise » de Nora venait de son état et qu'ensuite il la retrouverait telle qu'autrefois. Bénédict, d'ailleurs irrégulier de plus en plus, l'entretenait dans cet espoir.

Nora eut un accouchement long et difficile, qu'elle supporta avec un courage extraordinaire... Mais, quand on lui présenta sa petite fille, elle l'écarta d'un geste de suprême lassitude, comme si elle avait trop souffert pour tenir encore à quelque chose; et quand son mari

s'approcha d'elle et l'embrassa, elle dit seulement, en fermant les yeux :

— Je suis brisée !...

Sur l'avis du médecin, on prit une nourrice, L'enfant fut baptisée du nom de Christine. Nora se rétablit lentement.

Quand elle put enfin se lever, très faible, faisant difficilement quelques pas au bras de son mari, puis rétablie, assez vite même, on pût croire d'abord qu'elle allait revenir à sa vraie nature : elle eut quelques éclats de gaîté inattendue ; à sa première sortie, elle trouva le Bois superbe et dit que la chaleur du soleil lui donnait une vive sensation de bien-être ; dès qu'elle put aller et venir, elle s'occupa avec activité de son enfant, de la maison surtout dont le désordre l'effraya. On l'entendit gronder dans toutes les chambres, gronder à sa manière, gentiment, doucement ; on la vit passer de pièce en pièce d'un air affairé, rouvrir ses tiroirs et mettre ses armoires sens dessus dessous.

Tout en craignant qu'elle ne se fatiguât, M. Lund était tout heureux de la voir reprendre intérêt à la vie, d'autant plus qu'elle lui témoignait de nouveau quelque affection. Mais bientôt, à des signes multipliés qu'il aurait voulu ne pas voir et qui s'imposaient quand même, il crut remarquer qu'*elle n'aimait pas son enfant.* Tandis que lui, s'extasiait sur la petite créature, s'égayant de ses sourires, répétant ses premiers cris, la regardant dormir et guettant l'éveil de son intelligence, — Nora la lavait et l'habillait à peu près comme elle eût fait d'un objet matériel, toujours gravement, comme on remplit un devoir, sans ardeur ni déplaisir. Elle ne lui riait guère; souvent, au contraire, elle paraissait s'assombrir en la regardant, comme si la vue de ce petit visage lui eût inspiré des réflexions douloureuses. Elle ne témoignait aucune jalousie de la nourrice, ni de la vieille Annie, qui s'échappait de sa cuisine dès qu'elle entendait l'enfant crier. Et M. Lund se demandait avec angoisse quel mystère se

passait dans ce cœur de mère, et comment sa Nora, si douce, si tendre, pouvait être arrivée à ce degré d'indifférence presque dénaturée.

Puis l'activité de la jeune femme ne tarda pas à se détendre : elle reprit ses nonchalances, comme vaincue dans son effort pour se rattacher à la vie ; avec les premiers froids de l'automne, elle se mit à tousser. En même temps elle était atteinte d'une sorte de fièvre de dévotion à la fois brûlante et discrète. Sans cesse elle lisait son Nouveau Testament, et souvent on la trouvait en prière, les yeux perdus en des contemplations lointaines, immobile dans une pose presque cataleptique. Dès qu'on la surprenait ainsi, elle cachait sa Bible ou détournait les yeux pour reprendre son expression habituelle, comme honteuse de sa foi.

Comme Bénédict ne venait presque plus, M. Lund allait le voir pour lui demander conseil ou chercher un peu de sympathie :

— C'est affreux ! lui disait-il, c'est à croire qu'elle devient folle !...

Et l'étudiant l'engageait à consulter.

Mais Nora ne voulait pas entendre parler de médecins, et ce fut malgré elle que M. Lund manda deux docteurs célèbres.

Le résultat de la consultation fut très vague. Les deux médecins demandèrent si la malade avait eu quelque chagin et s'il y avait des maladies héréditaires dans sa famille. Sur les réponses négatives de Nora, ils l'auscultèrent et déclarèrent que, malgré la toux, ils ne pouvaient diagnostiquer un commencement de phthisie. Ils parlèrent de consomption et finirent en recommandant des distractions, un changement de climat, le Midi.

Pour partir, il fallut encore vaincre les répugnances de Nora, qui ne voulait renoncer ni à ses habitudes ni à ses nonchalances. M. Lund avait beau envelopper ses projets de voyage des prétextes les plus spécieux, elle refusait toujours avec un entêtement qui ne discute pas. Puis, brusquement, elle céda, fatiguée de sa propre résistance, ou simplement indifférente

à ce dérangement ; et elle se mit à surveiller les préparatifs du départ, sans entrain, comme si elle obéissait à un nouveau devoir, ennuyeux, mais accepté. On confia la petite Christine à sa nourrice, sous la surveillance de la vieille Annie, et l'on partit pour l'Italie.

Et rien ne pouvait enrayer la mystérieuse maladie où Nora dépérissait, rien, ni l'air bienfaisant de la Méditerranée, ni l'éclat du soleil du Midi, ni les majestueux aspects des villes historiques, ni les rapides changements des paysages. Les médecins qu'on consultait en passant dans les grands centres l'auscultaient et, ne trouvant aucune lésion organique, déclaraient qu'il fallait seulement des distractions, que le mieux viendrait sûrement. Et M. Lund s'ingéniait à la distraire, la fatiguait de musées, d'opéras, de parties, l'entraînait devant toutes les curiosités que le guide marque d'un astérisque. Mais le mieux promis ne venait pas.

Nora ne retrouvait aucune de ses couleurs, aucun de ses éclats d'autrefois ; on l'eût dite

insoucieuse ou revenue de tout, et les étrangers qui la voyaient s'asseoir à la table d'hôte, apâlie, amaigrie, l'œil éteint, pour effiler sur son assiette quelques morceaux de viande qu'elle ne mangeait pas et tremper ses lèvres dans les vins que lui versait son mari, échangeaient entre eux des regards de pitié.

M. Lund remplissait d'ailleurs à la perfection son rôle de garde-malade : le cœur dévoré d'anxiété, il affectait une assurance, une gaieté qui pussent la rassurer, mais qui ne la trompaient jamais. Pour se tromper lui-même, pour cacher plus sûrement ses angoisses, il mentait même aux inconnus avec lesquels il échangeait quelques paroles au hasard des rencontres, et qui lui demandaient des nouvelles de sa jeune femme :

— Ce n'est rien, leur disait-il !... Dans quelques mois, il n'y paraîtra plus... Elle est déjà beaucoup mieux !...

Mais Nora devinait son inquiétude; et souvent, de sa voix affaiblie, elle lui disait tout à coup :

— Pauvre cher!... que je te rends malheureux!...

D'autres fois, quoique d'ordinaire elle parût tout à fait détachée de toute préoccupation, un souci lui venait, elle demandait :

— Et l'argent?... Cela doit te coûter très cher, ces hôtels?... Comment fais-tu?... Tu es si bon!...

Plus rarement, quand, par un beau jour, dans quelque jardin près de la mer, elle était assise, les yeux perdus sur l'infini bleu ouvert devant elle, elle paraissait éprouver une impression de bien-être, et murmurait :

— C'est bon, le soleil!...

Ou bien :

— C'est beau, la mer!...

Presque comme un enfant heureux.

Chaque fois, M. Lund sentait renaître en lui la même espérance, tant de fois détruite, que c'était enfin le mieux promis, le premier symptôme du retour à la vie. Mais ces bons moments s'enfuyaient, rendant la malade aux

pensées inconnues dont les ombres passaient dans le vide habituel de ses regards, à ses tranquillités passives, à ses mornes indifférences. Et, après être descendus jusqu'à Naples, ils remontèrent lentement vers le nord, revoyant les mêmes villes, s'arrêtant dans les mêmes hôtels où les sommeliers les reconnaissaient et les accueillaient avec des démonstrations de pitié mercenaire.

Nora mourut à Cannes, par une journée magnifique, assise dans un fauteuil et regardant la mer. De quelle maladie? On ne le sut pas.

III

Rentré à Paris, où il ramenait le corps de sa femme qu'il voulait ensevelir près de lui, M. Lund reporta toute son affection sur sa petite fille. Sous l'œil dévoué de la vieille Annie, pendant les longs mois où sa mère agonisait, elle s'était développée, et faisait maintenant ses

premiers pas, et gazouillait, dans une langue inarticulée et charmante, les vagues sensations qui s'estompaient dans son cerveau d'enfant. Longuement, le père s'occupait d'elle, sans plus craindre de la briser en la prenant si frêle dans ses mains rudes, pleurant parfois en la regardant dormir, mais s'oubliant aussi jusqu'à sourire quand elle lui souriait.

Il avait changé son nom de Christine en celui de Nora, pour pouvoir prononcer souvent ce nom tant aimé : d'autant plus que, sur le petit visage encore bouffi et à peine dessiné, il croyait trouver les traces d'une chère ressemblance. Et, à mesure que son affection paternelle augmentait — comme si elle comblait en partie le vide laissé par la morte — il sentait sa douleur s'apaiser peu à peu, devenir douce, n'être plus, sauf en de certaines heures où son acuité se réveillait brusquement, qu'un tranquille et mélancolique regret. Il évita ainsi le plus grand danger de l'isolement, l'ennui, et il ne redoutait pas les longues heures silencieu-

ses, où les souvenirs passent comme des souffles...

Les échos du dehors le troublaient rarement: la maladie et la mort de sa femme l'avaient empêché de suivre la guerre entre la Prusse et l'Autriche : ces choses étaient très loin. D'ailleurs il ne voyait personne : le cousin Bénédict, qui lui avait témoigné quelque affection au moment du retour et avait suivi avec lui le convoi de Nora, de la gare de Lyon au cimetière de Passy, venait pourtant quelquefois encore, utilisant sans doute pour serrer la main à son vieil ami les occasions qui l'amenaient dans le quartier; mais il n'y avait plus d'intimité entre eux, et leur différence d'âge, dont ils ne s'apercevaient pas dans leurs bonnes soirées d'autrefois, leur avait été brusquement révélée.

Pendant les premières semaines qui suivirent son retour, M. Lund resta enfermé chez lui. Puis il sortit : il accompagnait au bois la petite Christine, dont la vieille Annie, orgueil-

leusement endimanchée pour la circonstance, conduisait la poussette. Ils s'en allaient par d'étroits chemins isolés, dans des clairières ; et le vieillard à visage sévère, la bonne toute ridée que l'âge voûtait, extasiés devant l'enfant, formaient un de ces groupes qu'on examine en passant et qui vous font deviner quelque chose de la bonté et de la tendresse humaines.

Ou bien aussi, M. Lund se promenait seul, aux endroits favoris de Nora. L'automne mourait, les feuilles se détachaient des branches et tombaient lentement, des souffles d'air froid passaient entre les arbres. Et il se rappelait cet autre automne, si loin, de leur arrivée, et des échos de ce passé lui rapportaient les rires sonores et les paroles amies de sa Nora...

Oh ! le ressusciter pour un instant, ce passé, quitte à souffrir davantage après le rapide mirage!... Et il se plaisait, chez lui, à rechercher et à réunir les moindres objets qui avaient

appartenu à sa femme, trouvant une sorte de douloureuse volupté à manier ses bijoux, à passer ses fines bagues à son petit doigt, à fureter parmi les menus instruments de travail féminin dont il savait à peine l'usage et dont elle se servait, la chère morte, avec une si gracieuse adresse !...

Il faisait ainsi de précieuses découvertes : c'étaient des livres que sa femme avait cornés à ses passages favoris, et où quelque chose d'elle, un peu de ses gestes quand elle tournait les pages, un peu de sa pensée, semblait survivre ; c'étaient de petits présents qu'il lui avait offerts au temps de leurs fiançailles, des fleurs séchées collées sur une page blanche avec une date au bas : les bagatelles, les riens dont les femmes se font un reliquaire, qu'elles parcourent parfois comme un journal intime et qui leur raconte leurs sentiments passés. Quelquefois, au fond d'un tiroir, il trouvait un sachet où vivait encore le parfum de Nora, la verveine, et c'étaient alors des bouffées de souvenirs poignants, qui

s'esquissaient et disparaissaient avec la légère senteur insaisissable. Il trouva aussi les pendants d'oreilles qu'elle portait le jour de son mariage et n'avait plus portés depuis, et la couronne de noces : et tandis que son bonheur béni s'en était allé à jamais, les froides fleurs de l'oranger, telles que la modiste les avait fabriquées, conservaient toute leur fraîcheur artificielle.

Or, un soir qu'il remuait pour la dixième fois un tiroir de linge, M. Lund aperçut, tout au fond, sous une pile de mouchoirs, une petite cassette en bois sculpté, très ordinaire d'ailleurs. Il la prit et vit qu'elle était fermée. Alors il alla chercher les clefs de sa femme, tout heureux de s'occuper longuement à découvrir un nouveau trésor. Mais aucune des clefs du trousseau n'ouvrait la petite serrure. « Sans doute, pensa-t-il, Nora a égaré cette clef... depuis bien longtemps peut-être »... Et, presque machinalement, avec un vague regret de détruire un léger mystère et surtout de gâter tant peu que

ce fût un des plus infimes objets de son cher héritage, il prit un canif et l'introduisit sous le couvercle. La serrure était si faible qu'elle céda comme d'elle-même.

La cassette contenait un paquet d'une vingtaine de lettres, sans enveloppes, soigneusement pliées et attachées avec un ruban.

Rien qu'à voir l'écriture qui courait sur l'épais papier anglais — une grosse écriture, facile, coulante, très marquée — M. Lund sentit son cœur se serrer d'angoisse. Il prit au hasard une lettre dans la liasse, la déplia, et, cherchant d'instinct la signature, au bas de la dernière page, il lut les mots suivants :

« A mardi donc, ma Nora bien-aimée ; je te couvre de baisers.

« Ton

« SŒREN ».

A l'instant même, la lumière se fit tout entière dans l'esprit du malheureux : il comprit sans un doute, sans un espoir, brusquement ; et pourtant ce naufrage de tous ses souvenirs

était pour lui la catastrophe la plus inattendue, celle qu'il n'eût jamais prévue, celle qu'aucun signe n'avait annoncée. Cependant il ne s'évanouit pas, il ne cria pas, il ne pleura pas, et passa la nuit à dévorer ces terribles lettres, les yeux secs, serrant par moments sa tête pour retenir ses idées qui s'en échappaient. Au matin, il pensa qu'il faudrait voir les figures accoutumées, vivre comme la veille, vivre comme auparavant : il glissa les feuilles en désordre dans la poche de sa redingote, ferma le tiroir et défit son lit.

Annie, en lui apportant son chocolat, s'étonna de le trouver sitôt prêt et s'informa s'il était malade :

— Oui, fit-il, j'ai eu un peu d'asthme... J'étouffais... Alors, je me suis levé...

D'habitude, il ne manquait jamais de demander comment avait dormi la petite, qui, depuis le départ de la nourrice, couchait dans la chambre d'Annie. Il ne demanda rien. Il restait assis dans son fauteuil, les yeux ouverts

sur le vide, la respiration pénible. Et, comme la vieille bonne lui parlait d'un bouquet qu'elle avait préparé « pour madame », il dit seulement, la voix changée :

— Merci, Annie... Je n'irai pas au cimetière, aujourd'hui...

IV

... Ce fut d'abord une douleur mille fois pire que les regrets et le deuil, une torturante énigme sur laquelle, jour et nuit, le malheureux se morfondait, une interminable série de « pourquoi ? » dont aucun ne recevait de réponse. Oh ! nulle colère, la vanité n'étant point en jeu et le cœur ayant reçu toute la blessure ; mais un déchirement qui s'élargissait et creusait le gouffre où sombraient les bons souvenirs et les tendresses. Ainsi, il avait été seul à aimer ; Nora lui avait menti par ses caresses, par ses sourires, par ses tristesses. Qui sait ? peut-être dès le premier jour l'avait-elle

trouvé vieux et maussade, peut-être l'avait-elle trompé en pensée longtemps avant de trouver un complice... Oh ! que de tels mensonges, qu'une telle infamie, aient pu se cacher dans cette chère tête blonde au candide regard d'enfant !...

... Et l'enfant sur laquelle tout son amour s'était reporté, qui lui souriait, qui allait l'appeler « papa », n'était-elle pas l'enfant de cette faute ? Le mensonge survivait à la coupable, la tromperie avait vaincu la mort, il demeurait la dupe de son amour de père comme il avait été la dupe de son amour d'époux, et la ressemblance de la fille à la mère, dont il se réjouissait la veille, n'était-elle si complète que pour qu'un doute, plus pénible encore qu'une certitude, pût subsister dans son esprit?... Que lui restait-il donc, mon Dieu !

Et il vivait tout seul, farouche, vieillissant, les membres tremblants, enfermé dans sa chambre avec son unique pensée. Il refusait de voir la petite ou jetait sur elle un regard vide,

indifférent, et la vieille Annie pleurait en le voyant ainsi.

Un jour, tout heureuse à l'idée que ce serait une distraction, elle vint lui annoncer Bénédict...

Il eut un éclair de colère — le premier — et pensa se jeter sur cet homme, auquel jusqu'à présent il avait à peine songé, tant sa douleur était au-dessus de la jalousie ordinaire, et qui osait venir en ami dans cette maison d'où il avait à jamais chassé le bonheur. Mais ce fut un éclair : la vengeance changerait-elle rien à ce qui avait été ? Et il répondit doucement :

— Dites que je suis souffrant, que je ne reçois personne...

Nos douleurs s'usent, même quand nous les nourrissons de notre solitude; et les jours amenèrent un calme relatif dans l'esprit de M. Lund, en même temps que naissait en lui le besoin de connaître et d'analyser son malheur. Ses souvenirs ne le servaient en rien : dans sa

confiance, il n'avait rien vu, il n'avait jamais été effleuré par le plus léger soupçon, il ne savait même pas s'il fallait attribuer son absolue ignorance à l'adresse des deux coupables ou à son propre aveuglement ; mais, à défaut de souvenirs, il avait les lettres, qu'il pouvait relire, grouper, commenter, et à ces feuilles incomplètes, sans date, menteuses peut-être ou calculées avec prudence, à ces feuilles dont quelques-unes seulement laissaient deviner les réponses et qui ne lui permettaient de lire clairement qu'une partie du duo, il s'acharnait à demander tout le secret du cœur de Nora.

Les premières étaient humbles et tristes, dictées par « l'amour sans espoir » : et elles avaient touché Nora, qui, comme le prouvaient certaines phrases reconnaissantes, répondait sûre d'elle-même, avec une pitié douce, par des assurances d'amitié fraternelle. Ah ! pourquoi n'avait-elle pas repoussé avec dégoût cette passion qui rampait honteusement vers

elle !... Peu à peu, les lettres changeaient de ton : elles devenaient passionnées, ardentes, remplies de serments, d'instances désespérées, d'images invraisemblables, de supplications ; et Nora essayait de tourner ces déclamations en plaisanterie, car on lui reprochait son insensibilité : « Vous ne me croyez pas, vous riez de moi ; si vous saviez comme je souffre »... ! Pourquoi donc continuait-elle à répondre ? Etait-ce coquetterie, amour déjà naissant, crainte peut-être sincère de pousser Bénédict aux actes de désespoir dont il parlait sans cesse ? Mystère !...

... Et puis, deux lettres délirantes, d'exclamations, de reconnaissance, de bonheur, deux lettres d'amant heureux, qui parle encore à sa maîtresse comme on parle à un dieu et lui demande comme on prie la joie délicieuse d'un second rendez-vous...

Mais après, tout de suite après, les remords de Nora venaient détruire ce bonheur adultère, car Bénédict essayait de la consoler, prêchant

la toute puissance de l'amour et l'injustice de la destinée... Et c'était à ce moment là que se posaient les questions angoissantes. Combien de temps avait duré cette période d'ivresse ? Nora s'était-elle, pendant des jours ou des semaines, oubliée avec ravissement dans son crime ? ou bien, qui sait ? victime peut-être d'un égarement d'un instant, s'était-elle aussitôt reconquise ?... Avait-elle connu son amant jusqu'à se fatiguer de lui ? ou, effrayée de sa faute, tourmentée par sa conscience, avait-elle tout de suite commencé sa lente expiation ?... Mystère encore! Et pas de dates pour répondre ! Et les lettres, plus brèves, devenaient peu à peu une correspondance presque simplement affectueuse, sans détail précis. Il en manquait peut-être, il manquait celles qui auraient livré le mot de l'énigme. La correspondance se terminait sans adieu !...

Donc, impossible de reconstituer le drame, impossible de savoir si Nora avait réellement aimé, si elle avait souffert par son amour, si

les lentes angoisses qui l'avaient tuée venaient de son cœur meurtri ou de sa conscience éperdue, impossible même de deviner sûrement Bénédict, qui pouvait avoir été amant sincère ou vulgaire séducteur ! Dans la cassette où Nora les avait enfermées sous la garde d'une serrure qu'un enfant aurait brisée, les lettres gardaient leur secret...

... Pourtant, toutes mystérieuses qu'elles étaient, ces lettres, la maladie et la mort de Nora venaient les illustrer comme un navrant commentaire. La faute restait inexplicable, comme un crime que la justice ne peut instruire — mais la coupable en était morte. — Dieu seul pouvait la juger ; mais comme elle avait expié, la pauvre créature !... Sa faute lui avait pris son insouciance, sa gaieté, la paix de son cœur, puis sa confiance d'épouse et ses joies de mère, puis sa santé, puis sa vie ; pendant les longs mois de son agonie, c'était sa faute qui la ravageait sous le nom de « consomption » ; elle l'emportait avec elle comme une plaie

secrète, elle la voyait se dresser partout où elle aurait pu l'oublier, dans le sourire de son enfant, dans l'affection confiante de son mari. D'autres s'accordent le pardon : sa loyale nature n'avait pu se résigner à l'éternel mensonge auquel elle s'était condamnée ; elle en était morte, en martyre, l'âme flétrie, brûlée à petit feu par ce poison intérieur !

Et M. Lund relut, dans les évangiles, l'admirable épisode de la femme adultère :

« ... Les scribes et les pharisiens lui amenèrent une femme qui avait été surprise en adultère, et, l'ayant mise au milieu,

« Ils lui dirent : Maître, cette femme a été surprise sur le fait, commettant adultère.

« Or, Moïse nous a ordonné dans la loi de lapider ces sortes de personnes ; toi, donc, qu'en dis-tu ?

« ... Mais Jésus, s'étant baissé, écrivait avec le doigt sur la terre.

« Et comme ils continuaient à l'interroger, s'étant redressé, il leur dit : Que celui de vous

qui est sans péché jette la première pierre contre elle.

« Et, s'étant encore baissé, il écrivait sur la terre.

« Quand ils entendirent cela, se sentant repris par leur conscience, ils sortirent l'un après l'autre, commençant depuis les vieux jusqu'aux derniers, et Jésus demeura seul avec la femme qui était là.

« Alors Jésus lui dit: Femme où sont ceux qui t'accusaient. Personne ne t'a-t-il condamnée ?

« Elle dit : Personne, Seigneur. Et Jésus lui dit : Je ne te condamne point non plus... »

... Et M. Lund sentait quelque chose de la divine indulgence passer en lui à mesure qu'en relisant les lettres accusatrices et en cherchant à juger, il s'initiait — lui, l'homme peu philosophe, accoutumé à suivre sans réfléchir la ligne droite de sa vie — aux mystères complexes et tortueux du cœur. Comme les Juifs qui se sentaient coupables, ou comme le Maître

qui, sachant tout, pouvait juger, il ne condamnait plus. Mais, pour qu'il comprît l'injustice de toute sentence, il avait fallu qu'il fût lui-même la victime, et c'était sa propre souffrance qui venait éclairer son chemin !

V

La rancune et la colère s'apaisaient donc dans l'âme de M. Lund. Il pardonnait, et il eut peut-être même oublié, sans deux cuisantes pensées qui le harcelaient comme pour entretenir sa blessure et mouillaient son front de sueur.

C'était d'abord l'idée de Bénédict. Ce nom, quand il passait dans son esprit, lui représentait tout à coup la féroce et bestiale inconscience qui conduit si souvent seule les actions humaines, le lâche égoïsme qui prend le bonheur des autres pour s'en faire un jouet, la tromperie éhontée qui ne rougit plus des subterfuges, la ruse dégradante savamment ourdie contre l'homme dont la maison vous est hospitalière.

Car, après avoir longtemps oscillé dans son jugement sur Bénédict, M. Lund avait fini — tant le cœur biaise sans le savoir — à le charger un peu au hasard de tout le poids de la faute dont il voulait excuser Nora. Cette interprétation, d'ailleurs, semblait plausible : les phrases sonores et creuses des lettres de Bénédict décelaient-elles un vrai sentiment ? Avait-il jamais éprouvé un remords de sa misérable conduite ? Aux premiers temps de la maladie de Nora, il la regardait changer d'un œil indifférent, toujours insouciant et gai, sans que sa bonne figure ouverte perdît rien de son air de santé satisfaite. Ensuite, il ne s'était plus guère occupé d'elle : qui sait ? peut-être avait-il cessé de lui écrire par pure négligence, peut-être la dernière lettre de la liasse — une courte lettre banale—était-elle bien réellement la dernière de la correspondance. Enfin, à présent que Nora était morte par lui, il vivait, lui, comme avant, bien portant toujours, prêt à cueillir les bonnes choses qui passaient à portée de sa main, ayant

d'autres femmes et de nouveaux plaisirs, gardant à peine à la maîtresse d'un jour à jamais disparue un petit souvenir dans le coin le plus obscur de sa mémoire !... Et c'était cette ingratitude que M. Lund ne pouvait pardonner, c'était aussi cette incompréhensible et épouvantable injustice qui faisait qu'un étranger, sans grande joie peut-être, sans méchanceté non plus, en se jouant, au hasard d'un caprice, lui avait pris son pauvre cœur plein de tendresse et de bonté pour en extirper irrémédiablement tout germe d'amour et de joie !...

Car — et comme cette deuxième idée était plus torturante encore que la première — pouvait-il savoir si son autre Nora, la petite, n'était pas la fille de ce misérable qui lui avait tout pris ? Souvent il essayait d'aimer l'enfant malgré son doute, de l'aimer pour sa faiblesse, pour sa gentillesse, pour l'abandon où elle serait sans lui, pour sa mère peut-être ; mais il ne le pouvait pas. Et il la laissait adorer par la vieille Annie, à qui la petite s'accoutumait de

réserver ses plus belles grâces et qui s'en montrait toute fière. Et il sentait son cœur mourir, dans ce milieu où il n'y avait rien pour lui, dans cette atmosphère où flottait toujours, comme un miasme tenace, le mensonge de l'adultère incarné jusqu'en l'innocente figure rose et blonde...

Un jour, Annie, éperdue, vint dire à M. Lund que la petite était malade, très malade.

Il fit chercher le médecin, qui ne réussit guère à le rassurer, et s'installa au chevet de l'enfant. Il y restait par devoir, regardant tristement ce pauvre corps sillonné de frissons, secoué par les halètements de la respiration, la petite figure rouge, les yeux égarés, et se demandant s'il pourrait la pleurer. Les heures tombaient, monotones, la vieille Annie ne marchait plus que sur la pointe des pieds, les rideaux baissés éteignaient le jour, M. Lund évoquait ses mauvais souvenirs. Dans l'après-midi on lui annonça Bénédict.

Quel hasard ramenait l'étudiant, — en ce

moment surtout, en ce moment solennel où la mort menaçait l'être sorti de lui et qu'il paraissait ignorer?,..

— Faites-le entrer au salon, dit M. Lund, j'y vais!...

Et il attendit quelques minutes, pour se composer un visage...

... Bénédict n'avait point changé; c'était toujours la même bonne figure épanouie, le même air de santé heureuse et d'humeur satisfaite, la même assurance d'homme qu'aucune arrière-pensée ne trouble. Il ne parut pas remarquer les ravages que les dernières semaines avaient exercés sur le visage vieilli de son ami, et il lui tendit la main avec son geste habituel, un geste franc, un geste de cordialité affectueuse, en commençant d'une voix claire :

— Eh bien, comment ça va-t-il?... Y a-t-il longtemps que nous ne nous sommes vus!... Des éternités... Vous savez, c'est...

M. Lund l'interrompit et dit lentement en le regardant en face :

— Ne parlez pas si haut... La petite est très mal...

Aucune trace d'émotion ne parut sur le visage de Bénédict, qui prit seulement cet air contristé, cet air de fausse sympathie, qu'on prend en présence d'un malheur auquel on ne s'intéresse guère.

— Vraiment! fit-il... Que cela me fait de peine!... Mais il faut espérer que ce n'est pas aussi grave que vous le croyez...

— C'est très grave, reprit M. Lund. Le médecin est inquiet. Venez la voir.

Et il le conduisit auprès de la petite malade.

Bénédict s'approcha du lit avec des allures de médecin. L'enfant avait les yeux grands ouverts, fixés sur un point vague dans le vide, contemplant quelque étrange vision de fièvre éclose dans son cerveau et qui sans doute l'empêchait, pour l'instant, de sentir son mal. Des larmes tremblaient encore dans ses yeux. Elle s'était un peu découverte, et battait l'air de ses petits bras :

— Oh ! la pauvre petite, fit l'étudiant, la pauvre petite !...

Comme M. Lund s'était retiré de quelques pas, il restait là, hésitant, ne sachant quelle contenance prendre, hochant la tête avec un air de componction. A la fin, il se décida à utiliser sa fraîche expérience de clinicien, tâta le pouls de la petite Nora, appuya son oreille sur sa poitrine et écouta un moment, parut réfléchir. Puis, comme son hôte continuait à se taire, il se retourna et dit avec importance :

— Je ne pense pas que cela soit aussi grave que vous le croyez... Mais c'est bien triste de voir souffrir ainsi un pauvre petit être... C'est bien triste...

Et sa voix trahissait son indifférence, son absolue indifférence. Cette enfant dont peut-être il se savait le père, cette enfant dont les traits étaient ceux de la femme que son caprice avait tuée, pouvait vivre ou pouvait mourir : morte, il ne la regretterait pas plus qu'il ne l'aimerait vivante. Aucun lien mystérieux ne

le rapprochait d'elle, tout au plus eût-il été péniblement impressionné si sa maladie l'avait fait crier ; il ne saurait rien de sa vie ; lorsqu'elle serait grande et lui un homme fait, il ne la reconnaîtrait pas, — et la pauvre créature n'avait pas plus de père que M. Lund n'avait d'enfant...

Un moment même, le silence se prolongea ; puis M. Lund dit lentement :

— Oui, sans doute, c'est triste... même pour un étranger... Mais pour son père... pour celui... que la mère a aimé... pour celui-là... !

Il n'alla pas plus loin. Il tenait les yeux sur Bénédict qui, comprenant, le regardait avec effarement. Et il continuait en s'approchant de lui :

— Oui, je sais tout... Oh ! n'ayez pas peur, vous n'avez rien à craindre de moi !... Et à présent, en vous voyant là... je comprends mieux que jamais... de quoi elle est morte... Elle est morte... du vide de votre cœur..., de tout ce qui vous manque... d'une conscience...

d'une âme... C'est votre enfant, vous savez, qui est là... C'est la fille de la femme que vous avez tuée... Elle va mourir aussi... Et vous êtes tranquille... Et il vous faut un effort pour dire : « Pauvre petite » ! et : « Comme c'est triste » !... Vous ne l'aimez pas... pas plus que vous n'aimiez sa mère... Vous n'aimiez que vous... Et c'est là votre punition !...

Bénédict, sans chercher à répondre, la tête basse, restait debout près du lit, dans une attitude coupable. Il y eut un nouveau silence, que coupait le bruit de la respiration pénible de la malade. Puis, tout à coup, la petite sortit de sa vague torpeur et se mit à crier en se convulsant. Bénédict fit un mouvement vers elle. M. Lund l'écarta du geste :

— Non, laissez-moi la soigner, lui dit-il... Et allez !... Je n'ai plus rien à vous dire. . .

. . . . . .

La petite Nora fut veillée nuit et jour par M. Lund, dont l'affection s'était brusquement et passionnément réveillée, et qui secondait la

garde avec de touchantes gaucheries de vieux soldat. Ce fut une de ces longues maladies d'enfant, qui se prolongent avec des alternatives diverses, traînant l'affection angoissée du désespoir à l'espérance. Le jour même où le médecin eut déclaré que tout danger était bien passé, M. Lund reprit le chemin, depuis si longtemps abandonné, du cimetière de Passy. Des herbes folles avaient poussé sur la tombe de sa femme : il les arracha, dégageant ainsi les roses blanches, les petites roses de tous les mois qui recommençaient sans cesse leur joyeuse floraison, avec, dans leur éclat, dans leur vitalité, quelque chose de la gaieté d'autrefois de la morte. Et, tandis que mille souvenirs tendres refleurissaient en lui, il lui semblait que son vieux cœur tordu par tant de tristesses était maintenant délivré, comme les roses, des végétations parasites, reconquis par l'affection triomphante, dévoué de nouveau aux deux Nora, à la morte, qui l'avait trompé, et à la vivante, qui n'était pas à lui.

Paris, février 1885.

LA DERNIÈRE IDYLLE

LA DERNIÈRE IDYLLE

I

Pendant l'été de 1888, ce triste été tout en pluie et froid, de rares baigneurs vinrent grelotter sur la plage de X... On s'ennuyait beaucoup : de longues journées passaient à regarder tomber la pluie, une pluie grise, fine, incessante, qui ne parvenait pas à vider le ciel rempli de nuages et ne s'arrêtait un instant que pour recommencer de plus belle. Le soir, au casino, on se consolait tant bien que mal des parties manquées en jouant aux petits chevaux, ou en dansant, quoiqu'on fût trop peu nombreux pour que les bals eussent grande gaîté. Naturellement, on s'occupait les uns des autres : il se nouait de menues intrigues, il

circulait de menus commérages, et cela aidait le temps à s'enfuir. Quelques personnalités, pour des raisons diverses, fixaient plus particulièrement l'attention générale : certains hommes, à cause de leur nom, ou de leurs œuvres célèbres, ou de leur habileté à danser la valse et à conduire le quadrille, ou de leur chance au jeu ; certaines femmes, à cause de leur beauté, ou de leurs toilettes, ou de leurs allures excentriques, ou de leurs aventures et de leur goût pour les aventures : en somme, ceux et celles qui se distinguaient par n'importe quoi de la moyenne, teinte neutre comme le ciel.

Parmi ces figures de premier plan, aucune n'était en elle-même plus attirante que celle de M. de Joussieux. Il portait un nom noble, mais de petite noblesse et qu'on n'aurait pas remarqué si, selon la belle expression d'Alfred de Vigny, il ne l'avait « fait illustre » : car il aurait pu dire encore avec le grand poète qui fut son contemporain :

J'ai mis, sur le cimier doré du gentilhomme,
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté...

Qui, en effet, n'a lu son *Pierre de Beuil*, ce passionné roman d'amour que quarante ans de littérature n'ont point écrasé? Qui n'a lu ses *Hespérides*, ces beaux poèmes qui restent comme une des meilleures œuvres qu'ait produites le règne de Louis-Philippe ? Qui ne connaît au moins les titres de ses dix ou quinze autres volumes, vers et prose, dont chacun a eu son heure de gloire?... Son nom d'écrivain est doublé d'un nom d'homme d'État; il a joué un brillant rôle dans nos luttes politiques, et rempli avec éclat, sous le Second Empire, plusieurs missions diplomatiques de première importance. Ce qu'on sait de son passé intime ne peut que rehausser encore l'intérêt qu'excite l'histoire de sa vie publique : son nom est lié à celui d'une femme célèbre, dont la tragique destinée, vers 1845, a servi de thème à plus d'un roman. Ses deux

fils sont morts les armes à la main, à Champigny; peu de temps après la guerre, il est resté veuf, et on l'a vu résister avec un tranquille héroïsme à ces deuils qui le condamnaient à la vieillesse solitaire. S'il ne s'était volontairement retiré de la vie active, son nom serait aujourd'hui parmi les plus répandus : mais en 1883, ayant atteint sa soixante-cinquième année, il a exécuté de sang-froid une résolution prise dès longtemps : décidé à ne pas se survivre, quoiqu'il fût encore en pleine force — on pourrait dire en plein génie, — il a brusquement cessé d'écrire, il a donné sa démission de sénateur, et il est rentré dans la vie privée, condamnant ainsi à une inaction hâtive, par crainte de ne savoir s'arrêter à temps, les forces superbes qu'il avait en lui. Septuagénaire aujourd'hui, il est encore vert, droit, svelte, robuste et beau. Sa tête blanche est une admirable tête de vieillard, sereine, puissante, pensive, pareille à celles qu'on admire parmi les nobles dessins du Vinci. La fermeté de

son regard dominateur imprime à ses traits réguliers comme le sceau d'une survivante jeunesse. Une extrême affabilité de parole fait oublier ce qu'il a d'un peu hautain dans la tournure et dans les manières ; et pourtant, cette affabilité est toute extérieure : elle est la politesse d'un homme du monde, nullement l'expansion d'une nature disposée à se dépenser en largesses. M. de Joussieux ne se livre jamais complétement : après avoir longtemps causé avec lui de toutes choses, vous avez l'impression que vous ne le connaissez pas davantage et qu'il ne daigne pas vous connaître mieux, que vous n'avez été dans sa journée qu'un accident insignifiant, et qu'à l'instant où il vous quitte il vous a déjà oublié : en sorte qu'il est de ceux qu'on ne recherche qu'en les redoutant un peu. Homme supérieur dans le sens complet du mot, s'il possède toute les séductions de la supériorité, il en a aussi le sentiment, qui élève et isole.

N'ayant aucune envie de transporter son

ménage de veuf dans une de ces villas meublées qu'on loue pour la saison, M. de Joussieux était descendu à l'hôtel, avec son valet de chambre. Il prenait ses repas à la table d'hôte, recevant, avec cette affabilité hautaine que j'ai essayé de caractériser, les hommages qu'on lui rendait, choisissant parmi les convives ceux qu'il lui plaisait d'honorer de sa conversation, et écartant les importuns. Du reste, il écartait un peu tout le monde ; on le recherchait beaucoup, il ne recherchait personne. Il paraissait détester surtout les nombreuses compagnies, sachant que l'intelligence, la finesse, l'esprit, les qualités qu'il prisait le plus, s'y réduisent comme d'elles-mêmes ; et jamais il ne fut d'aucune partie : il avait une façon de refuser les invitations en alléguant son âge qui disait clairement ce que valait le prétexte. Comme à ce goût naturel ou raisonné de l'isolement se joignait cette teinte de supériorité un peu dédaigneuse qu'il ne lui appartenait point de dissimuler, il passa bientôt, auprès de

la majorité de ses compagnons de table d'hôte, pour un être peu sociable, original et méprisant. Ceux qui le jugeaient ainsi n'en étaient d'ailleurs que plus flattés, quand il se relâchait pour un instant de sa réserve à leur égard.

Un jour, par une épouvantable pluie, un fiacre crotté et chargé de malles s'arrêta devant le perron de l'hôtel. Le portier accourut avec le grand parapluie rouge qui permet de conduire les voyageurs jusqu'à l'abri de la marquise ; et l'on vit deux dames descendre du véhicule. L'une pouvait avoir quarante-cinq ans : elle était assez belle, quoique trop forte, et il y avait dans ses mouvements, dans ses allures, une affectation de vivacité qui trahissait le souci de paraître jeune. L'autre, adorable dans son manteau de pluie, de grand yeux noirs luisant sous sa voilette, était une toute jeune fille, qui, sans s'inquiéter du vaste parapluie que le portier lui tendait respectueusement, fut en un instant au haut du perron ; et tout en se secouant avec de jolis gestes d'oi-

seau mouillé, elle cria de sa voix claire :

— Dépêche-toi donc, maman... Une fois là-dessous, c'est fini !...

M. de Joussieux se trouvait précisément sous la marquise à fumer un cigare :

— Un joli temps, mademoiselle, pour arriver à la mer! dit-il à la voyageuse.

Celle-ci lui jeta un regard rapide, un de ces regards féminins qui sont toute une enquête, et qui se fondit en un sourire :

— C'est vrai, monsieur, répondit-elle ; mais la mer est si belle, qu'elle l'est même par la pluie....

Sa voix s'était faite d'une douceur de caresse, qui donnait à sa simple réponse un sens particulier : évidemment son interlocuteur exerçait sur elle, à première vue, son charme accoutumé. La grosse dame était arrivée au haut du perron, et les deux voyageuses disparurent sous la porte cochère, entourée des garçons empressés, pendant que le portier fermait son parapluie.

— Qui sont ces dames? demanda M. de Joussieux au secrétaire de l'hôtel, dont la tête pommadée venait de se montrer.

Le secrétaire les nomma, d'un ton de cicérone :

— Madame Davenne et mademoiselle sa fille.

— Davenne?... Est-ce la femme de l'Académicien ?...

— Je ne sais pas, monsieur... ces dames viennent ici pour la première fois...

M. de Joussieux détourna la tête, acheva son cigare en regardant s'étendre devant lui la mer grise qui disparaissait dans la pluie, puis regagna son appartement et se mit à son courrier.

Quand il eut chargé quelques feuilles de son écriture aux fins déliés et aux lettres longues, — de cette écriture qui ne tremblait pas et avait à peine changé depuis l'époque où elle passionnait tant de lecteurs, — il se leva, fit deux ou trois fois le tour de sa chambre, s'approcha

de la fenêtre, et l'ouvrit soudain, avec un geste de curiosité : les deux voyageuses de tout à l'heure étaient de nouveau devant l'hôtel : la mère, sous la marquisse au haut du perron ; la fille, arrêtée à la seconde marche, malgré la pluie qui tombait sur son béret blanc et commençait à tremper son caoutchouc.

— Voyons, Claire, disait Madame Davenne, sois raisonnable... tu ne vas pas m'entraîner sur la plage par un temps pareil, n'est-ce pas?... Et tu n'y peux aller seule... Et puis, qu'y ferais-tu?... Tu vois bien qu'il n'y a pas un chat!..

— Mais il faut absolument que je dise bonjour à la mer, maman!.. Rien qu'un petit bonjour, je t'en prie!... Et puisqu'il n'y a pas un chat sur la plage, j'y puis bien aller seule : personne ne m'enlèvera!...

Madame Davenne eut un de ces gestes qui désapprouvent et qui cèdent, et Claire s'enfuit presque en courant.

A quelle singulière suggestion obéit M. de Joussieux?... Le fait est qu'après avoir un instant suivi des yeux la jeune fille, qui prit le promenoir à droite dans la direction des falaises et ne fut bientôt qu'une ombre sous la pluie, il endossa son caoutchouc, en releva la cape sur son casque blanc, et sortit dans la même direction. A trois minutes de l'hôtel, Claire Davenne se tenait à l'extrémité du promenoir, serrée dans son manteau où l'eau coulait comme un fleuve, parfaitement indifférente à l'averse qui s'abattait sur elle. Elle lui parut petite et charmante : si petite, qu'elle en conservait quelque chose de délicieusement enfantin; si charmante, qu'il se sentit irrésistiblement attiré vers elle, et si bien subjugué, qu'il dut réprimer comme un peu d'émotion pour lui dire :

— Vous n'êtes guère peureuse, mademoiselle; et comme vous le voyez, il n'y a que vous et moi qui n'ayons pas reculé devant ce déluge.

Elle se retourna, un peu étonnée d'être interpellée ainsi, reconnut son interlocuteur de tout à l'heure et répondit :

— Je n'ai jamais peur de la pluie, monsieur !... A la campagne, je sors par tous les temps : mon père, qui ne sort jamais, lui, dit que c'est bon pour la santé...

—... Et à voir vos joues roses, il n'a pas tort...

Il y eut un instant de silence, puis M. de Joussieux reprit, en désignant du geste un coin de l'horizon qui s'éclaircissait :

— Il me semble d'ailleurs que cet orage doit dégager le ciel...

La jeune fille lui jeta de nouveau un regard tout pareil à celui dont elle l'avait mesuré à leur première rencontre :

— Espérons ! fit-elle... Mais vous savez, moi, je m'accommoderais très bien de deux ou trois jours de pluie, pourvu que maman ne m'empêchât pas de sortir...

— Oui, la pluie, à votre âge, on n'y fait guère attention...

Elle eut un geste insouciant et un coup d'œil malicieux :

— Voyez-vous, monsieur, je suis trop contente d'être à la mer pour m'occuper beaucoup du temps... Seulement, brr... il fait froid, par exemple,... et je veux marcher un peu...

Et avec un léger signe de sa tête capricieuse, qui le congédiait, elle sauta du promenoir sur le sable humide de la plage. M. de Joussieux revint sur ses pas. Un rhumastisme, qu'il sentait depuis quelque temps à l'épaule gauche, lui conseillait de rentrer. Pourtant, il arpenta un moment encore le promenoir. Claire continuait sa route vers les falaises : il la vit se baisser à plusieurs reprises, pour ramasser des coquillages, sans doute, ou des algues, tandis que la grande voix de la mer que ramenait la marée clamait sa détresse ; puis, derrière une crête noirâtre qui s'avançait en promontoire, elle disparut. Les vagues se calmaient, une tache lumineuse s'élargissait dans le ciel, dont bientôt un pan apparut tout bleu. M. de Joussieux pensa que

rien n'empêcherait la jeune fille de continuer sa promenade, et rentra. Quelques personnes stationnaient sur le perron de l'hôtel, hésitant entre le désir de la promenade et la crainte de la route humide. Madame Davenne était du nombre. Il la salua.

— Je viens de rencontrer mademoiselle votre fille, madame, lui dit-il... Elle est très brave, savez-vous?

Très prévenante, très verbeuse, renseignée déjà sur le nom et la qualité de ce beau vieillard remarqué dès l'arrivée, la grosse dame expliqua que c'était là le résultat des idées de son mari en matière d'éducation, qu'elle avait eu souvent grand peur, ayant été élevée, elle, « dans du coton », mais que sa fille, maladive dans son enfance, s'en trouvait bien en somme...

— Oui, dit M. de Joussieux, elle respire la santé... et elle a ce je ne sais quoi d'ouvert à la vie que nous aimons tant, nous autres vieillards...

Madame Davenne indiqua par une petite

pantomime où remuaient ses yeux et toute sa grassouillette personne que le mot « vieillard » lui semblait impropre, puis avec un soupir elle constata que la santé n'est pas tout, et que sa fille, « élevée presque en garçon », était devenue un peu trop indépendante :

— Elle n'obéit qu'à son père, qui ne lui commande jamais rien... Moi, elle ne m'écoute pas... Aussi je suis bien inquiète, Monsieur, quand M. Davenne, qui ne quitte jamais ses livres et son Académie, nous envoie en villégiature toutes seules, comme il fait chaque été...

Elle continua, agaçant par son babil M. de Joussieux, qui l'écoutait pourtant avec une patience inaccoutumée. Il l'avait jugée : une nature inférieure, presque vulgaire ; une femme sottement fière de la situation de son mari, qu'elle rappelait à chaque instant ; une vanité médiocre et inquiète, avec sans doute de sourdes ambitions épaisses de parvenue, avec peut-être de vilains calculs de bourgeoise cupide,

cupide d'honneurs, d'argent, de belles relations. Et tout en la laissant parler, tout en lui répondant parfois d'un mot vague, il songeait — lui qui rarement se préoccupait des autres — à la destinée de l'homme distingué qui avai imprudemment lié sa vie à celle de cette femme. Il le connaissait, cet Armand Davenne, pour l'avoir aperçu dans quelques salons ; il se rappelait son profil bien français, un profil d'Henri IV qu'affinait une certaine expression fatiguée et maladive, sa distinction triste, l'indifférence polie avec laquelle il recevait les éloges sur son dernier livre ; et en rapprochant ses souvenirs des quelques phrases qu'il venait d'échanger avec Claire, et du babil empressé de madame Davenne, il comprenait ce qu'il y avait d'insolite dans les allures de la jeune fille : son père ne l'avait pas seulement gâtée, il l'avait, avant tout, émancipée de cette mère — excellente peut-être, irréprochable, mais qui était comme une créature d'autre sorte et dissonnante.

M. de Joussieux poursuivait ses réflexions, et madame Davenne parlait toujours. Soudain elle s'interrompit : un grand jeune homme s'approchait d'elle, et il y eut une scène de reconnaissance expansive :

— Comment, c'est vous, M. Framery !... Vous êtes ici !... Et nous ne le savions pas !... Depuis quand ?... Êtes-vous descendu à notre hôtel ?... Pardonnez-moi, monsieur je vous prie, mais M. Framery est un vieil ami de la famille...

M. de Joussieux salua et s'éloigna ; en se retirant, il entendit encore ces mots :

— C'est Claire qui sera contente de vous voir !...

On sonnait la première cloche du dîner. Claire, qui rentrait d'un pas leste, échangea un vigoureux shake-hand avec Framery ; puis tout le monde rentra. Et lentement, le soir tombait sur le paysage humide, caressé maintenant par les rayons pâles d'un soleil mourant que des nuages entouraient dans des blancheurs de linceuls...

II

Les plus robustes, pour peu qu'ils se trouvent en dehors des conditions de la vie commune, n'échappent pas toujours au sentiment de la solitude. Il se glisse en eux ce sentiment, envahissant et nostalgique; il les inonde de cette vague mélancolie qui est comme son atmosphère particulière, et qui s'aggrave avec les heures, et qui devient tristesse; il les prépare à des revirements inattendus, fait mûrir en eux des désirs impossibles, les pousse sur la voie d'actions contradictoires à leur passé et à leur caractère... A coup sûr, M. de Joussieux n'avait aucune prédisposition à l'humeur noire ; il rentrait dans cette catégorie d'hommes bien équilibrés qui, ayant de la volonté et du bon sens, savent tirer la résultante entre eux-mêmes et les forces qui les gouver-

nent, et la suivre sans révolte. Et pourtant, ce jour-là, il fut d'un bout à l'autre de la soirée tourmenté par de douloureuses et indéfinissables sensations.

Cela commença au dîner : touristes chambrés et baigneurs privés de leur bain par le mauvais temps après s'être ennuyés toute la journée en petits groupes, éprouvaient comme un soulagement à se trouver réunis en masse, et après quelques plaintes communes sur la pluie, une étonnante gaieté se développait autour de la longue table. Des reparties se croisaient par-dessus les desserts, ces lamentables desserts de table d'hôte toujours chichement calculés, et le cliquetis des fourchettes, le son joyeux des rires faciles. M. de Joussieux avait à sa droite deux vieilles dames dont la conversation ne lui déplaisait pas, mais qui, ce jour-là, dînaient dans leur chambre, en sorte que leurs deux places restèrent vides et l'isolèrent. A sa gauche, se trouvait précisément Framery, qui ne cessa pas de causer avec madame et mademoiselle

Davenne, placées à côté de lui : il les connaissait dès longtemps, leur conversation semblait toute intime, et il avait une façon de faire mur entre son voisin et ses voisines qui indiquait clairement qu'il n'entendait point leur servir de trait d'union. M. de Joussieux en fut donc réduit à manger en silence ; et la gaieté familière qui montait autour de lui redoublait la mélancolie de son isolement.

Après dîner, on improvisa une sauterie, qui fut tout de suite très animée et bouleversa le salon. M. de Joussieux se réfugia dans le fumoir : cinq ou six hommes causaient politique ; mais ils débitaient, avec une si inaltérable gravité, de profondes inepties, que, pour éviter le bruit de leur conversation, d'ailleurs pâteuse, lente et nullement passionnée, il se mit à parcourir les journaux. Les journaux étaient remplis d'informations mensongères sur une prétendue brouille entre l'Empereur d'Allemagne et son chancelier, et d'articles retapés, réchauffés et recuits sur la nécessité d'une « concentration »

dont M. Floquet pouvait être l'âme. Des mesures de valse, le traînement des pas rythmés sur le parquet, un murmure de voix et de rires, tous ces bruits ayant un je ne sais quoi de provoquant, imposaient à l'esprit de M. de Joussieux des choses bien autres que celles qu'il s'efforçait de lire. C'étaient des souvenirs de jeunesse, qu'exacerbait en regrets la sensation soudaine, presque matérielle, de l'irrévocable de leur fuite. C'étaient des visions effacées par le temps, qui ressuscitaient, et qui bientôt se dessinèrent en lignes plus nettes, en couleurs plus chaudes, sur le mauvais papier du journal déployé, d'où sautillaient parfois encore les mots falots de « révision, « radicalisme », « boulangisme », constitution ». Puis ce fut autre chose, un flot de sang courant par les artères qui vint empourprer les pommettes, un souffle d'éternel printemps, pareil à ces vents chauds qui, dans l'hiver, agitent un frisson de bien-être les arbres dépouillés... M. de Joussieux jeta son journal et rentra au salon... Qu'ils étaient beaux, ces

jeunes hommes et ces jeunes femmes qui valsaient ! Et pas un d'entre eux ne songeait que le vol des heures emportait dans le passé leur plaisir fugitif, et qu'un vieillard, seul au monde à présent et qui promenait sur eux son énigmatique regard, avait eu plus de bonheur, plus de gaieté, plus de rêve, plus d'amour, qu'eux tous ensemble, et que dans son cœur un hasard, juste en ce moment, rallumait les flammes éteintes avec des cuissons de brûlures !...

Fut-ce un hasard ? M. de Joussieux s'était assis à côté de madame Davenne, sur une chaise, qu'un instant après il offrait à Claire. Elle était essoufflée, toute rose, et s'assit en le remerciant d'un signe de tête, avec un mouvement d'une grâce exquise.

— Claire, il est tard, lui dit sa mère... Nous sommes fatiguées du voyage... Il faut monter...

— Mais non, maman, pas encore, je t'en prie...

Et elle repartit avec Framery.

C'était un joli couple. M. de Joussieux pensa :

« Il l'aime... Elle l'aimera peut-être... Elle sera sa femme... Ils seront heureux »... Et il sentit s'accumuler la tristesse de ces futurs dans son cœur où tout était passé... D'ailleurs, madame Davenne se penchait vers lui et se plaignait des jeunes filles, que la danse ne fatigue jamais, et qui ne pensent pas au lendemain...

Quand Claire revint, sa mère recommença :

— Voyons, il est tard...

Mais elle l'interrompit :

— Non, non, encore un quadrille... Et tu le danseras aussi, maman, je veux que tu le danses... Tu danseras avec M. Framery ; moi, je te ferai vis-à-vis avec...

Elle chercha des yeux autour d'elle :

— Quel ennui, je ne vois personne de connaissance !...

Puis son regard rencontra celui de M. de Joussieux : et il fut si expressif, et il exprima si clairement un grand désir, que M. de Joussieux ne put réprimer un sourire encourageant,

aussitôt saisi avec un empressement adorable et passionné d'enfant gâtée :

— Monsieur, laissez-moi vous inviter... Je suis sûre que vous voudrez bien danser avec moi pour faire vis-à-vis à maman...

Madame Davenne se récria :

— Claire !... Petite folle !... C'est trop fort!.. Sais-tu bien qui...

Mais M. de Joussieux souriait toujours et offrait son bras à la jeune fille.

Ce fut alors, parmi les danseurs, un mouvement de curiosité, qu'exprimèrent des frissons d'étoffes et des chuchotements. On souriait ; on s'étonnait; on se demandait si ce beau grand vieillard, si recherché et si réservé, allait être ridicule, et pourquoi ?...

Ridicule, M. de Joussieux ne l'avait jamais été ; et il ne le fut pas. Il exécuta son quadrille comme s'il avait dansé la veille encore. Ses mouvements avaient la correcte aisance de ceux d'un jeune homme sûr de lui, sachant si bien son rôle mondain qu'il le joue sans mé-

me s'en apercevoir. Entre les figures, pendant que tous les yeux se fixaient sur lui, il causait avec Claire Davenne, sans paraître s'apercevoir de l'attention dont il était l'objet, de tous les sujets qu'on effleure, heureux du gentil babil étourdi par lequel elle lui répondait, du regard de ses beaux yeux noirs, contents avec une pointe de malice où s'épanouissait la satisfaction de son orgueil naissant de femme, despotique et cruel déjà. A la fin, il avait un peu de rose aux pommettes, le souffle un peu haletant, rien de plus, nulle trace visible de fatigue ; en sorte que ce fut au milieu d'un murmure d'approbation qu'il reconduisit la jeune fille à sa place. Si elles n'avaient été chuchotées très-bas, retenues par le respect qu'inspirait son nom et que son équipée venait de relever encore de la façon la plus inattendue, il aurait entendu s'entrecroiser des phrases comme celles-ci:

— Quelle est donc cette petite enjoleuse qui a fait sa conquête ?...

— Est-ce qu'il la connaissait déjà?...

— Non... Il l'a vue aujourd'hui pour la première fois...

— Oh! oh!...

III

La connaissance était faite et bien faite. M. de Joussieux en resta, comme disaient les mauvaises langues, « dans les jupons des dames Davenne » ; et il ne tarda pas à y perdre sa belle aisance au quadrille. Il avait trop d'esprit, il savait trop bien son âge, pour flirter en jeune homme avec l'adorable fille dont le regard le tenait enchaîné ; il avait trop de tact, trop de cœur et trop de fierté pour la traiter en enfant, avec de séniles hypocrisies. Gêné par cette contradiction, préoccupé d'éviter les curiosités qu'il sentait éveillées autour de lui, il croyait donner le change en recherchant surtout madame Davenne, dont le commerce lui

était insupportable, et ne parvenait pas à cacher l'attention inquiète, nerveuse, avec laquelle il observait les faits et gestes de Claire. Pour peu qu'elle ne fût pas là, son œil la cherchait, son oreille guettait le bruit de son pas, ses paroles étaient distraites, son pied ou sa main remuaient dans un continuel geste d'impatience. Était-elle en course ou tardait-elle à sortir, il l'attendait sur le perron, en affectant de n'avoir pas l'air d'attendre, caché derrière un journal qu'il ne lisait pas, ou promenant sur le paysage des yeux qui ne regardaient rien. Tout le monde avait deviné son secret. « M. de Joussieux est amoureux », cela se disait vingt fois par jour : on l'observait avec une pointe de malicieuse jalousie ; on le blâmait ; on osa parler des gens qui « ne savent pas vieillir » ; quelques-uns prirent son parti, en alléguant qu'un aussi beau vieillard a encore le droit d'aimer ; mais on était unanime à plaisanter cet étrange mariage : car on était sûr que cela finirait ainsi, M. de Joussieux étant un parti

superbe pour une jeune fille sans nom et sans grande fortune. Et déjà, comme si elle avait hâte de justifier ces pronostics, madame Davenne le traitait avec une familiarité de belle-mère, tandis qu'elle se montrait très froide envers Framery.

M. de Joussieux, lui, sentait courir ces choses dans son air ; et il en souffrit. Quoi donc, cinq ans auparavant, il renonçait à des succès de gloire, à son activité, à la vie, afin qu'aucun de ceux qui l'admiraient ne pût le voir vieillir ; et voici que maintenant, le courage lui manquait pour extirper ce sentiment qui fleurissait en lui à un âge où l'amour est le pire des ridicules... Il souffrait d'autant plus, qu'il espérait peu de chose : avec sa perspicacité qu'il conservait intacte dans sa passion, il comprenait que, malgré sa verdeur, sa prestance et son prestige, il ne séduirait jamais ni le cœur ni l'imagination d'une jeune fille simple et nullement intrigante, comme était Claire : pour sacrifier sa jeunesse aux calculs de son avenir, — et

comme il aurait accepté volontiers un tel compromis dont la seule pensée faisait saigner son orgueil ! — elle était trop une vraie jeune fille, aimant le plaisir, les courses, la danse, le bain, la mer, la toilette, aimant tout ce qui est bon à respirer, à voir, à prendre, aimant l'inconnu de la vie, aimant l'amour aussi sans doute, et l'attendant, non sous la figure d'un vieillard, fût-il illustre et riche, mais sous celle d'un beau jeune homme... comme Framery...

Car certainement, ce nom revenait déjà dans ses rêveries et ajoutait la morsure de la jalousie aux amertumes de M. de Joussieux. Cette jalousie était d'autant plus cruelle, qu'elle ne pouvait méconnaître les avantages d'un rival, beau, élégant, brillant causeur, célèbre aussi, car deux romans signés de Framery étaient dans toutes les mains, fort recherchés, fort admirés. Pas de lutte possible, Framery se montrait respectueux, cédait le pas chaque fois qu'il le fallait, entourait d'égards et de

prévenances l'ennemi qui ne pouvait le haïr : et ce respect accablait M. de Joussieux plus que tous les mépris. Bientôt, ses craintes devinrent certitude, une certitude qu'il repoussait, à laquelle il s'efforçait de laisser son caractère de soupçon, et qui s'imposait dès qu'il observait Claire avec des yeux lucides.

En effet, les femmes ont une âme cachée qu'elles ne montrent qu'à celui qu'elles aiment, et le charme si grand de Claire augmentait sitôt qu'elle se trouvait auprès de Framery. Elle était plus belle, elle vivait plus vite, comme si le sentiment intense qui se développait en elle l'éclairait d'une divine lumière et allumait dans son regard l'irrésistible flamme d'amour. Et quand ils marchaient ensemble sur la plage humide que découvrait la marée basse, ou par les petits chemins qui grimpent aux falaises, suivis à distance par madame Davenne et M. de Joussieux, ils s'en allaient, légers, aériens, dans un rêve, prêtant des sens mystérieux aux jolis riens qu'ils se disaient l'un à l'autre, mar-

chant plus haut que le sol, portés par des souffles célestes qui ne portaient qu'eux....

IV

C'est à ce moment qu'un curieux changement se produisit dans les allures de M. de Joussieux. Si réservé jusqu'alors, si jaloux de tenir éloignés les importuns, il devint soudain presque familier et rechercha indistinctement les compagnies qu'il avait fuies jusqu'alors. Était-ce tactique, pour cacher sous l'apparence d'une sociabilité générale les soins dont il entourait les dames Davenne? Était-ce un naturel besoin d'expansion, le besoin de parler de Claire et d'entendre parler d'elle quand il ne la voyait pas? En tout cas, ce fut une faute; car ceux qu'il rechercha subitement ne tardèrent pas à le froisser par une feinte sympathie et d'indiscrètes curiosités; en sorte qu'il dut battre en retraite et reconquérir, non sans

peine, le droit de garder pour lui seul son secret. J'avais eu cependant le bonheur de ne pas lui déplaire : je demeurai son confident.

Il me serait impossible de rapporter exactement ses conversations, qui pourtant ont laissé en moi une inoubliable impression. J'entends encore sa belle voix sonore que couvrait par instant le bruit de la mer, je le vois, ferme, svelte, droit, enveloppé dans son manteau de pluie — il pleuvait toujours et faisait toujours froid — arpentant la plage à mon bras, d'un pas aussi souple que le mien, et parlant avec une tristesse un peu moqueuse, raillant lui-même ce retour imprévu de jeunesse qui lui mettait l'amour au cœur, raillant cet amour aussi, et le cultivant avec un soin jaloux, à la fois heureux et désolé, honteux et fier de cette flamme tardive qu'il jugeait ridicule et qui lui remettait dans la tête les chaleurs du bon temps...

Au commencement, ce ne furent pas de réelles confidences : avec des finesses très diplo-

matiques, M. de Joussieux commençait à me parler de nos autres compagnons de table d'hôte, comme s'il prenait un vif intérêt à ces figures vulgaires, à ces têtes vides, à ces indifférents, à leurs petites affaires et à leur bruyante cohue, — pour arriver enfin à celle qui le préoccupait. Je le laissais venir ; parfois, je lui facilitais le chemin en prononçant moi-même le nom qu'il attendait. D'abord, il se rembruna, me soupçonnant sans doute de n'avoir pour lui que cette indulgence un peu dédaigneuse qu'ont les jeunes gens pour les folies des vieillards : il lui arriva de changer de conversation, non pas brusquement, comme un homme blessé, mais avec des prudences et des délicatesses. Puis il comprit, je crois, que je ne le trouvais point ridicule, et répondit à mes avances avec un sourire amical ; puis enfin, il déposa toute feinte, et un jour, il s'ouvrit franchement à moi :

Nous étions partis à cheval, de bonne heure dans l'après-midi, pour une assez longue cour-

se, Claire Davenne, M. de Joussieux, Framery et moi. Au départ, M. de Joussieux était à côté de Claire, et je restais avec Framery. Cet ordre de marche, approuvé par madame Davenne, fut observé, grâce à moi, pendant toute la première partie de la promenade : j'avais pris les devants, Framery était obligé de me suivre, et, sous prétexte que la longue route droite filant entre des haies n'avait rien d'intéressant, je pressais ma monture dès que j'entendais derrière nous le trot de nos deux compagnons. Mon petit manége réussit à merveille, et j'en fus récompensé par l'entrain, la gaieté, je pourrais dire le bonheur que montra M. de Joussieux pendant la halte que nous fîmes dans une auberge où l'on nous servit d'excellent cidre mousseux. Mais au retour, l'ordre fut changé : nous étions partis tous quatre de front, Claire entre M. de Joussieux et Framery, à côté duquel je restais. Soudain, profitant d'un endroit où la route se rétrécissait avant d'aboutir à la plage que nous allions suivre, Claire

et Framery poussèrent ensemble leurs chevaux et prirent les devants. Il me sembla qu'ils avaient échangé un regard d'intelligence, mais peut-être me trompé-je : ils s'entendaient assez bien déjà pour que leur manœuvre se fût combinée et exécutée d'elle-même, sans calcul prémédité. M. de Joussieux eut un sourire navré et sa gaieté tomba instantanément.

Nous poursuivions notre route sans rien dire. Deux ou trois fois, j'essayai d'entamer la conversation : il me répondait par des monosyllabes. Nos deux compagnons filaient, à quatre ou cinq cents pas devant nous, comme estompés dans le ciel gris. A quelques mètres, la mer déferlait avec sa plainte monotone. De temps en temps, des mouettes rayaient l'espace de leur éclair d'argent. Soudain, je remarquai que Claire et Framery ralentissaient leur allure. J'en voulus profiter, et, faisant un signe à M. de Joussieux, je rendis la main à mon cheval. Mais il m'arrêta du geste :

— Non, fit-il, c'est inutile...

Et il détourna la tête, pour cacher l'émotion qui l'étouffait...

Un instant après, il me regardait avec des yeux très doux et très bons, des yeux que je ne lui connaissais pas encore ; et il se mit à parler, avec une entière expansion, me montrant son cœur tout entier, qui sait ? s'avouant peut-être pour la première fois ce qui se passait en lui-même :

— Eh bien, oui, je l'aime !... C'est ridicule, je le sais bien... C'est humiliant... J'en suis honteux... Mais qu'y puis-je ?... Est-ce ma faute, si mon cœur ne veut pas vieillir ? Ces aventures-là ne devraient arriver qu'à ceux qui n'ont pas vécu, pour leur faire regretter leurs belles années ; mais à moi, qui ai tant aimé !... Oui, j'ai eu ma large part de joies, je devrais comprendre que c'est fini... Eh bien, je ne puis, il me semble que je n'ai jamais aimé comme à présent... Allez ! les ivresses passées ne comptent pas, elles ne sont plus, et le cœur en veut d'autres !... Notez que je ne suis

pas dupe ; je vois qu'elle ne m'aime pas, je vois qu'elle aime cet autre... Naturellement : il est jeune, il est beau ; elle est jeune, elle est belle ; ils vont l'un à l'autre, attirés par l'éternelle attraction... Je le sais : je devrais partir, interrompre le spectacle de cette table d'hôte qui m'observe et rit de moi... Ce serait le bon sens et la simple dignité... Point... j'ai eu le courage de renoncer à la vie quand je l'ai cru bon, — je n'ai pas celui de m'arracher à cette torture que j'aime... Car, sachez-le, je jouis de ce sentiment qui ne me vaut que des déceptions. Il me semble fait de la poussière de mes amours mortes, il est une résurrection, et quand même le monde entier en rirait, je ne le trouve pas risible, moi, je le trouve saint !...

Longtemps encore, il parla, par petites phrases que coupaient des silences et que scandait le trot régulier de nos chevaux. Qu'eussé-je pu répondre ?... Et je l'écoutais sans rien dire... Puis, au bout d'un paysage de dunes, des maisons apparurent ; puis ce fut notre hôtel ;

et nous vîmes Claire et Framery descendre de cheval. Les gestes avec lesquels madame Davenne accueillait sa fille indiquaient le mécontentement : sans doute, elle la grondait d'avoir interverti l'ordre de marche du départ ; et quand nous arrivâmes, la grosse dame vint se confondre en obséquiosités.

A partir de cette promenade, il ne se passa pas de jour sans que M. de Joussieux ne vînt me parler d'*Elle*.

Oh ! comme il l'aimait, et si elle avait su !

On dit que les amours des vieillards sont impures et souillent celles qu'ils effleurent : jamais adolescent au cœur vierge s'ouvrant pour la première fois n'eut de plus exquises tendresses, plus délicates, plus naïves ; jamais poète de vingt ans ne trouva des mots plus frais pour traduire la fraîcheur de son sentiment. En sorte qu'illusionné, ravi, je me demandais si cet homme, si jeune sous ses cheveux blancs, si vivant encore après avoir tant vécu, n'aurait pas rendu plus heureuse cette

jeune fille adorée, que l'autre, qui l'aimait comme aime n'importe qui. Mais elle ne se posa pas une fois la question ; et elle s'en allait où la poussait sa jeunesse, vers le hasard où soufflait le vent.

V

Je ne sais si c'est à cause de l'amitié que j'avais vouée à M. de Joussieux, mais Framery ne m'était point sympathique. Avant de le connaître, je goûtais peu ses livres, dont l'affectation m'inquiétait et qui me semblaient révéler une certaine sécheresse de cœur. Sa personne me déplut, à cause de ses angles, de sa morgue, et surtout d'une intolérable vanité, ombrageuse et gourmande. Je lui prêtai peut-être à tort des calculs intéressés : Claire Davenne, sans avoir une grande fortune, était un beau parti ; surtout, elle représentait une position fort enviable pour un homme de lettres : le gendre d'Armand Davenne, le philo-

sophe à la fois profond et populaire qui avait réalisé le difficile problème d'être estimé par les savants autant qu'aimé par les gens du monde, le gendre d'Armand Davenne, pour peu, qu'il fût déjà quelqu'un, verrait tomber devant lui toutes les barrières... Et, quoique Claire fût assez séduisante pour être aimée sans arrière-pensée, je ne pouvais croire que Framery l'aimât comme l'aimait M. de Joussieux. Est-ce qu'on aime, quand on veut arriver?... Est-ce que l'amour du succès ne tarit pas la source de l'autre amour?... et puis, l'amour est un luxe, et où donc Framery, dans son active carrière, — il travaillait même en villégiature,— aurait-il trouvé le loisir de s'accorder ce luxe?... Donc, le jugeant ambitieux et calculateur, je le fuyais. Il me rechercha. Pourquoi? voulait-il essayer de saisir au vol quelques-uns des secrets qu'il supposait en ma connaissance?... ou plus simplement éprouvait-il, dans une crise peut-être réelle de sa sensibilité, le besoin désintéressé d'avoir un

confident, et ne trouvait-il, parmi la foule des baigneurs, personne qui lui parût plus apte que moi à ce rôle?... Ces gens étaient si frivoles, si occupés de leurs plaisirs, si incapables d'isolement, de réflexion, de rêverie, vivant en bande, sans autre idée que d'échapper à leur vide intérieur par la banalité de leurs relations de hasard... Vraiment, j'étais le seul à qui Framery pût s'adresser, s'il avait quelque chose à dire...

Je ne sus l'éviter : au fond, je suis né confident; quelque répugnance que j'eusse à entrer dans son intimité, il me fallut donc subir ses confidences.

Il ne procéda pas comme M. de Joussieux, par délicates gradations, en homme qui a la pudeur de ses secrets. Me traitant en confrère, et en confrère plus jeune, il me donna très vite le titre d'ami, crut me conquérir en faisant l'éloge de mes écrits, et se mit à me lire son cœur, sans douter un seul instant que j'y prisse le plus vif intérêt.

Un cœur sec, je ne m'étais pas trompé ; un violon sourd dont une intelligente volonté pouvait à peine tirer quelques sons grêles ; un mauvais instrument dans les mains d'un adroit virtuose. Sans cesse, il me fallait subir des dicours dans ce goût-ci :

— Non, mon cher, je ne suis pas heureux... J'ai gaspillé ma vie... Mon succès qui commence vous paraît peut-être enviable : vous ne savez pas ce qu'il m'a coûté... Ce que je suis, j'ai voulu l'être, et l'on s'épuise, en voulant... Rien ne vaut, croyez-le, la faculté perdue de répandre de vraies larmes... A présent, jai passé la trentaine, j'approche de cet âge que le poète appelle le mi-chemin de la vie, et je suis las, et je me sentirais vide, désespérément vide,... si ce frais sentiment ne venait me rendre un peu de forces... Ah ! si je pouvais m'y abandonner sans arrière-pensée !... Avez-vous lu le livre de notre compagnon de table, *Pierre de Beuil?*...

— Sans doute... Qui n'a lu ce chef-d'œuvre ?...

— Un chef-d'œuvre !... Vous allez bien vite !... Non, pas un chef-d'œuvre, mais simplement un livre écrit par un jeune homme qui eut l'esprit de son âge, qui aima tout de bon... Ah ! les livres d'amour, il n'y a que ceux-là d'éternels !... J'ai toujours rêvé d'en faire un, je n'ai pas pu, je n'aime pas !...

— Comment, vous n'aimez pas ?... Ne venez-vous pas de me dire...

— Hé ! oui, je m'efforce d'aimer... Mais que sais-je ?... C'est lui, votre ami, M. de Joussieux, qui aime... Moi, il me faudrait un excitant, comme aux estomacs blasés... Tenez ! s'il était un vrai rival, s'il me rendait jaloux, s'il avait encore l'âge où l'on peut être aimé...

— Ah ! s'il suffisait d'être jeune de cœur pour avoir cet âge-là !... Il est plus jeune que vous et que moi, allez, et il a encore en lui des trésors de tendresse à renouveler *Pierre de Beuil !...*

— C'est dommage qu'ils soient si bien ca-

chés sous ses cheveux blancs... Il faudrait peu de chose, je vous assure, pour que je pusse m'échapper à moi-même... Et alors, j'entrerais dans la vie commune, dans la vie d'affection régulière et calme que je n'ai jamais eue... Et c'est peut-être une occasion unique, une occasion qui va s'enfuir...

Puisque Framery me prenait pour confesseur, pourquoi refuser ce rôle ?... C'est toujours « drôle », comme on dit dans notre argot de gens de lettres, de pénétrer dans un cœur d'homme ; et, s'il m'agaçait un peu, il m'intéressait aussi. Je lui demandai à brûle-pourpoint :

— Vous tenez donc à aimer celle que vous épouserez ?...

Il me regarda :

— Certainement, fit-il, je tiens à l'aimer et à être sûr que je l'aime... Le mariage sans l'amour est une souillure...

Il comprit que j'hésitais à le croire, et il ajouta :

— Oh ! comprenez-moi bien : je ne veux pas dire que j'épouserai toute femme que j'aimerai. Non, mon détachement du monde ne va pas jusque-là, et je ne ferai jamais un sot mariage. Mais je n'épouserai jamais qu'une personne que j'aime... Vous saisissez la nuance ?...

— A peu près... Si je vous comprends bien, vous vous déciderez au mariage, contre lequel vous n'avez aucun préjugé, le jour où vous aurez rencontré une jeune fille qui réalisera toutes les conditions de fortune, de société, etc., qui vous sont... nécessaires, et qui en même temps saura vous inspirer un véritable amour...

— C'est cela...

— Tulipe noire !... Dahlia bleu !...

— Mais non.... puisque j'y suis presque... Il y a des moments où il me semble que j'y suis tout à fait... Tenez ! à présent, par exemple, si je rencontrais madame Davenne, je serais très capable de lui demander la main de sa fille...

— Et vous le regretteriez un quart d'heure après !...

— Je le crains : c'est ce qui m'arrête...

— Ah ! mon cher, il est plus facile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un indifférent d'entrer dans celui de l'amour !

— Permettez ! permettez ! Je ne suis pas un indifférent, loin de là...

Il allait m'expliquer, pour la dixième fois, qu'il était susceptible de tous les sentiments tendres. Mais Claire venait de se montrer sur le perron, sa robe blanche relevée par un simple nœud rouge vif qui seyait délicieusement à la fraîcheur de son beau teint de brune, et il me quitta pour aller sans doute continuer la conversation avec elle. Je demeurai plein de tristesse, irrité contre l'ironie de la nature, qui donne ainsi des cœurs de vieillards à de jeunes hommes pour la duperie des femmes que trompe la couleur des cheveux...

Il faudrait décrire ici le manége de madame Davenne, qui, son épaisse ambition échauffée par des perspectives de grandeur inattendue, s'efforçait d'écarter Framery au profit de

M. de Joussieux. Et il faudrait décrire aussi la gaîté disparaissante de Claire en guerre ouverte avec sa mère, le pli volontaire qui rayait son front, le changement de ses allures qui devenaient plus libres, la fièvre qu'une passion naissante allumait dans ses yeux. Entre ces quatre personnages que les hasards de la vie d'hôtel avaient réunis, il se jouait un petit drame dont les péripéties n'échappaient à personne : les gloses de tous l'accompagnaient ; avec des sourires, on discutait à haute voix les chances de M. de Joussieux que soutenait la mère, et celles de Framery qui avait pour lui la fille ; on observait l'attitude inquiète et nerveuse du premier, la morgue froide du second, l'air troublé et les yeux flambants de « la petite ». Ce qui se passait dans ces trois cœurs était comme une pâture jetée à la curiosité désœuvrée des baigneurs chambrés par la persistante pluie, et l'ennui ayant changé l'indifférence en malice, presque en méchanceté, on se régalait, sans pitié, sans sympathie, de ces souffrances entrevues.

Il me prenait parfois une fatigue de mon rôle de double confident, qui me valait les bonnes grâces intéressées des plus curieux. Et pourtant ce rôle devait s'élargir encore : un jour, parmi mon courrier, je trouvai un billet ainsi conçu :

« Mademoiselle Claire Davenne prie M*** de se trouver demain matin, à huit heures, dans le jardin de l'hôtel, sous le grand cèdre. Elle voudrait beaucoup l'entretenir *d'un de ses amis auquel il pourrait rendre un grand service* ».

Je compris tout de suite que ma situation auprès des deux rivaux allait m'attirer une troisième confidence. Et le sentiment que j'éprouvai fut un assez singulier mélange de dépit et de plaisir : dépit parce que, quoique je n'éprouvasse pas la moindre envie de m'inscrire troisième parmi les soupirants de mademoiselle Davenne, il est toujours un peu humiliant d'être traité en inoffensif ; plaisir, parce qu'il est délicieux de se mêler aux affaires de cœur d'une jolie fille, de recevoir ses aveux, même pour un autre, et de suivre de près les gracieux

mouvements de son âme. J'avoue cependant que je trouvai son procédé un peu hardi, et me perdis en conjonctures sur les circonstances qui l'avaient poussée à m'écrire.

Ma curiosité était donc très excitée, quand j'arrivai au rendez-vous, sous le grand cèdre, cinq minutes avant l'heure fixée.

Cinq minutes après, mademoiselle Davenne arriva à son tour, d'un petit pas énergique et décidé. Elle me tendit sa main, que secouait un léger tremblement. Elle me jeta un regard, un regard magnifique, un de ces regards où les femmes savent mettre un infini, puis détourna les yeux et les tint fixés devant elle, comme immobilisés dans le vide ; et nous nous mîmes à marcher l'un à côté de l'autre, par les allées :

— Vous avez sans doute été bien étonné, monsieur, de mon billet... Mais je me trouve dans un grand embarras, et j'ai pensé,... j'ai pensé que je pouvais vous demander votre aide... Vous seul pouvez venir à mon secours,

étant comme vous l'êtes l'ami de M. de Joussieux...

Je répondis par une phrase embarrassée, dans laquelle, tout en me mettant à sa disposition, je lui faisais remarquer que mon amitié avec M. de Joussieux était trop récente pour me donner le droit d'intervenir dans ses affaires. Elle réfléchit un moment, sans rien dire, tandis que le pli volontaire et inquiétant de son front s'accentuait ; puis elle reprit, avec un joli geste de décision mutine :

— N'importe !... Je vais vous dire de quoi il s'agit... Ensuite, vous jugerez de ce que vous avez à faire... Vous savez, je pense, que... votre ami... a demandé ma main à ma mère...

J'eus un soubresaut d'étonnement : depuis deux jours M. de Joussieux s'isolait ; il m'avait paru plus nerveux, plus préoccupé ; mais la démarche dont parlait mademoiselle Davenne était tellement contradictoire avec tout ce qu'il m'avait dit jusqu'alors, que je ne pus m'empêcher de m'écrier sottement :

— En êtes-vous bien sûre?...

— Oh! parfaitement!... Ainsi, vous ne le saviez pas?... Il n'a pas osé vous le dire!... Voyons, n'est-ce pas odieux.... à son âge?...

Elle parlait avec une indignation qui croissait. J'ébauchai un geste d'excuse. Elle continua :

— Mais pour qui me prend-il donc ?... Il doit bien savoir que je ne puis l'aimer!... A vingt ans, on n'aime pas un vieillard!... Cela ne s'est jamais vu, n'est-ce pas?... Alors?...

J'étais, je l'avoue, dans un grand embarras ; j'aurais eu peine à trouver quelques phrases pour justifier la démarche de M. de Joussieux, qui jusqu'alors avait si sainement jugé sa propre situation. Par bonheur, il me suffit d'ébaucher quelques gestes vagues ; la jeune fille ne me laissa pas le temps de parler, et reprit, avec une volubilité qui trahissait son agitation intérieure :

— Ce qu'il y a de grave, c'est que ma mère est décidée à prendre le parti de M. de Jous-

sieux... Hier, elle m'a sermonnée toute la soirée... C'est incroyable, les avantages qu'elle trouve dans ce mariage... Un beau nom... Une grande fortune... Un mari... Oh ! monsieur, le monde est-il donc si laid ?... Un mari qui... ne vivra pas longtemps... Je vous jure qu'elle m'a dit cela, ma mère !... Non pas en propres termes, bien entendu, mais en phrases enveloppées... Pensez donc ! peut-on imaginer rien de plus séduisant que de rester veuve à vingt-cinq ans peut-être, avec un nom illustre et beaucoup d'argent !... Est-ce que cela ne vaut pas quelques sacrifices, dites!... Que voulez-vous que je fasse, moi ?... On a écrit à mon père... Je sais bien ce qu'il répondra, mon père : il commencera par prendre mon parti, et puis après il cédera, pour avoir la paix... Je résisterai... Oh ! je résisterai de toutes mes forces!.. Mais enfin, je serai seule contre tout le monde... Jamais je ne dirai oui, jamais !.. Et comment cela finira-t-il ?...

— Vos craintes, mademoiselle, viennent de

ce que vous ne connaissez pas M.de Joussieux: vous le jugez mal, et vous vous trompez...

Évidemment, elle donna à mes paroles une fausse interprétation ; car elle se récria :

— Oh !...

Je m'expliquai rapidement :

— M. de Joussieux est avant tout un galan homme... Il a pu se laisser égarer par la passion... Car il vous aime, mademoiselle, il vous aime tellement, qu'un pareil amour, même quand il n'est pas partagé, ne doit point irriter une femme... Il vous aime assez, j'ose le dire, pour préférer votre bonheur au sien, et pour se retirer dès qu'il saura que sa démarche vous inquiète...

Le visage de la jeune fille s'éclaira ; elle sourit :

— Je l'espérais un peu, fit-elle... Oui, je comptais que vous finiriez pas me dire cela... Et j'ai pensé... que vous consentiriez peut-être... à vous charger de lui expliquer...

Elle acheva sa pensée en fixant sur moi ses

deux grands yeux, qui se firent suppliants et d'une douceur infinie. En ce moment, j'aurais voulu lui dire que j'étais prêt à n'importe quoi pour elle et que j'irais joyeusement me jeter au feu pour lui éviter l'ombre d'une tristesse. Mais, chez moi, ces élans d'enthousiasme sont courts ; la raison reprit bien vite le dessus.

— Comme je vous l'ai dit, mademoiselle, répondis-je après une brève hésitation, la bienveillance que me témoigne M. de Joussieux depuis les quelques jours que je le connais ne m'autorise à lui donner ni un conseil, ni même un avis dans une matière aussi délicate... Mais pourquoi ne lui diriez-vous pas vous-même, tout simplement, ce que vous désirez qu'il sache?...

— Parce que... Parce que l'idée ne m'en est pas venue... Et puis, comment voulez-vous que je lui dise cela?.. Écrire, peut-être?...

— Si vous voulez... Mais je crois qu'il vaudrait mieux lui parler...

— Lui parler!... C'est que... c'est très difficile... et je lui ferai beaucoup de peine...

— A coup sûr... mais cette peine que vous lui ferez, vous pourrez en même temps l'adoucir... Seule, la main aimée peut panser les blessures qu'elle a ouvertes...

Il y eut un moment de silence, puis elle conclut :

— Je réfléchirai encore, monsieur... Mais je crois que vous m'avez donné un bon conseil...

Là-dessus, elle me tendit la main, et disparut, en me jetant un dernier regard. Je restai un moment encore à rêver dans le jardin et à me dire tristement des choses très sages : l'amour est contagieux comme la folie ; il faut éviter les amoureux comme les fous ; à trop s'approcher des uns ou des autres, on perd toujours un peu de son cœur ou de sa raison...

VII

Le même soir, il fit beau temps, par hasard. La plage était encombrée. Comme je sortais de

l'hôtel pour aller me joindre aux promeneurs, Framery s'approcha de moi, me prit le bras, et se mit à me parler littérature. J'écoutais d'une oreille distraite les théories de mon compagnon, qui s'exprimait par saccades, presque aussi distrait que moi, et cherchant évidemment à noyer son agitation intérieure dans un flux de paroles. Au bout d'un instant, je reconnus, à vingt pas devant nous, Claire Davenne et M. de Joussieux. Framery les aperçut en même temps; et il savait, comme moi, ce qui se passait entre eux, car je sentis sa main se crisper légèrement sur mon bras. Pourtant, il continua la conversation commencée, dont il faisait tous les frais.

Arrivés au bout du promenoir, Claire et M. de Joussieux se retournèrent et nous firent face. Je voulais me retourner aussi, discrètement. Framery me poussa en avant, et nous les croisâmes. Le rapide coup d'œil que je leur jetai me montra Claire agitée, rouge, émue, et M. de Joussieux très pâle et très abattu.

C'était lui qui parlait : je le voyais au mouvement de ses lèvres. Il ne nous vit pas ; mais Claire échanga avec Framery un rapide regard. Framery s'était tu ; sa main était plus lourde sur mon bras ; il me sembla que sa respiration se pressait un peu. Puis il se domina, et, renonçant à me cacher sa préoccupation, il murmura :

— C'est égal... si M. de Joussieux avait un quart de siècle de moins, il me rendrait bien malheureux !...

Je ne répondis pas, et un instant après, je fis remarquer que le coucher du soleil était fort beau. Nous repassions justement devant l'hôtel.

— Oui, mais froid, répondit Framery... Je vais chercher un pardessus... Au revoir...

Et il s'esquiva.

Je m'assis sur un banc de bois. Le soir tombait. Les promeneurs rentraient par groupes. Trois ou quatre fois encore, je vis Claire et M. de Joussieux suivre lentement le pro-

menoir dans toute sa longueur. Ils n'étaient plus que deux ombres, vagues de plus en plus dans l'obscurité envahissante. Soudain, je les vis s'arrêter, à quelque distance de moi qu'ils ne voyaient pas. M. de Joussieux tenait la main de la jeune fille ; je vis qu'elle lui tendait son front, qu'il baisa ; puis ils se quittèrent ; mademoiselle Davenne se dirigea vers l'hôtel ; il resta seul.

Je n'hésitai pas à le rejoindre. Il demeurait debout, la tête penchée, les bras croisés, dans une attitude infiniment douloureuse ; de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Il me prit affectueusement la main :

— C'est une âme délicieuse, me dit-il, franche et pure... Et savez-vous ce qui me désespère ?... Ce n'est pas tant de n'être pas aimé : je m'y attendais, j'aurais dû m'épargner le dernier ridicule d'une démarche que je savais inutile ; mais c'est qu'elle aime cet autre, qui est plus vieux que moi et fera son malheur...

Il m'avait pris le bras, comme Framery

tout à l'heure, et nous marchions lentement sur la plage. Elle était vide et silencieuse, à cette heure qui se faisait tardive. C'était marée basse; on n'entendait que la plainte éloignée de la mer. Nous ne disions rien, et je devinais les pensées de mon compagnon, qui sentait aussi, à travers mon silence, la chaleur de ma sympathie. Ce fut lui qui parla le premier :

— Cette fois, dit-il, il faut que cela finisse... Je partirai demain... Il y a trop longtemps que je me donne en spectacle... Avoir été si faible !...

Et, avec un sourire ironique et navré, il ajouta encore :

— Allez ! la représentation est bien terminée !...

Genève, octobre 1888.

NOCES D'OR

NOCES D'OR

Ils s'étaient installés, il y a cinq ou six ans, dans le haut de la rue Lafontaine, à Auteuil, venant on ne sait d'où. Ils s'appelaient Walter : un de ces noms cosmopolites, qui ne trahissent pas leur origine ; et leurs curieuses personnes occupaient ce paisible quartier, où l'on commère un peu, comme en province. Deux fois par jour, à onze heures et à cinq heures, on voyait M. Walter partir pour sa promenade hygiénique, très droit et le pas leste malgré ses soixante-quinze ans, la figure d'une fraîcheur artificielle de pomme conservée, serré dans une redingote correcte à la boutonnière ornée d'un ordre étranger. Les jours de pluie, il abrégeait sa promenade, entrait dans un café, parcourait les journaux et échangeait quelques mots avec les habitués.

Il avait la voix brève, et un certain accent aussi discret que son nom, où passaient presque imperceptibles, des sons légèrement gutturaux qui pouvaient être allemands, des diphtongues qui pouvaient être anglaises, et des aspirations qui venaient peut-être du russe. « D'où diable peut-il venir » ? « demandait-on derrière lui. Et les suppositions d'aller leur train : pour sûr, c'était un Allemand, qui cachait sa nationalité ;.... ou plutôt un Anglais, qui ne dit pas la sienne parce que « ça ne regarde personne »... ou peut-être encore un Russe, qui fait du mystère par goût du mystère...

Quant à madame Walter, elle ne sortait que pour ses commissions, et ne s'oubliait jamais à babiller avec les fournisseurs. De quelques années plus jeunes que son mari, elle était plus cassée, les cheveux tout blancs, le teint brouillé ; la taille voûtée, les yeux demi-éteints, et, dans ses allures, dans sa démarche, dans son air, ce je ne sais quoi de douloureux qu'ont les êtres vieillis dans la souffrance. Elle ne se

faisait aider dans son ménage que par une femme de charge, du nom de Marianne, femme d'un ouvrier tapissier, qui venait le matin et partait à midi, au moment où M. Walter rentrait de sa promenade hygiénique pour se mettre à table. Marianne ne s'occupait que des chambres et des gros ouvrages. Car madame Walter faisait elle-même la cuisine : une cuisine bourgeoise, mais très soignée, où entraient des plats exotiques : des « risottos » milanais avec des foies de volaille, des crêtes de coq et des truffes blanches ; du « carry » ; de petits morceaux de mouton en brochettes, comme on en mange à Constantinople sous le nom de « cheps-kebas » ; des fritures d'anchois et de fromage blanc qu'on appelle « sphinx » en Sicile, bref, des mets cosmopolites qui, pas plus que le reste, ne trahissaient l'origine des deux époux. De leur vie, Marianne ne voyait rien : une fois, étant remontée chercher un objet oublié, elle entendit la voix irritée de M. Walter tonner dans la salle à manger. Deux ou

trois jours après, elle voulut renouveler sa fausse sortie sous un prétexte quelconque, et entendit encore la voix grondante. Mais madame Walter lui ayant signifié que, si elle rentrait jamais dans l'appartement en dehors de « ses heures », elle recevrait son congé, elle réprima sa curiosité. Du peu qu'elle avait vu, elle conclut pourtant que M. Walter était gourmand et exigeant, et que sa femme se condamnait à rester seule avec lui pour cacher aux étrangers les querelles de leur ménage. Aussi fut-elle fort étonnée quand un jour madame Walter lui dit :

— Pourrez-vous rester toute la journée demain, Marianne ?... J'ai un dîner et j'ai besoin de vous.

Marianne savait que ses questions demeuraient habituellement sans réponse ; pourtant, elle demanda, dans un paroxysme subit de curiosité.

— Madame a donc du monde ?

Et au lieu de la foudroyer de son regard

qui imposait silence, madame Walter expliqua :

— Non, mais nous célébrons demain nos noces d'or et nous nous accordons une petite fête... Ce jour-là, je voudrais dîner sans me lever de table... Vous comprenez?...

Marianne comprit : sa finesse populaire qui démêle d'instinct les problèmes compliqués de la conduite du prochain, lui dit tout de suite qu'il y avait là un mystère, et que ces noces d'or seraient originales.

***

Cette idée des noces d'or venait naturellement de M. Walter : un jour, après des observations désagréables sur un « goulasch » qu'il ne trouvait pas assez épicé, il avait dit à sa femme :

— A propos... savez-vous que c'est bientôt le 14 octobre?

Depuis longtemps, elle ne célébrait plus au-

cun anniversaire, et c'est à peine si les grandes fêtes, Pâques, Noël et le Nouvel-An, se détachaient sur la monotonie de ses jours :

— Eh bien ! fit-elle, sans comprendre.

— Comment, eh bien ?... Cette date ne vous dit rien ?... Je vous reconnais bien là : aussi peu de cœur que de tête... Le 14 octobre est l'anniversaire de notre mariage... le cinquantième, ma chère... Les noces d'or... Il s'agit pourtant de les fêter, hein ?... Un bon petit dîner comme vous savez les faire dans vos bons jours, avec une bouteille de champagne au dessert... Eh ! eh ! ça nous rajeunira...

Un bon petit dîner avec du champagne au dessert, c'est là tout ce que M. Walter voyait dans cette date que sa gourmandise lui rappelait tout à coup. Comme il ne s'occupait jamais de sa femme, il ne remarqua pas qu'elle pâlit et ne mangea plus rien. Et tranquille, il attendit le « grand jour ».

Madame Walter, elle, était bouleversée. Cinquante ans ! était-ce Dieu possible ? Il y avait

cinquante ans, un demi-siècle, la durée de deux générations, qu'elle traînait ce lent sacrifice de sa vie; cinquante ans qu'elle vieillissait en attendant du lendemain un éclair de bonheur ou d'affection qui ne jaillissait pas; cinquante ans que des idées de révolte germaient sourdement, puis avortaient au fond d'elle-même. Il y a cinquante ans, jeune, blonde, jolie, et l'esprit si éveillé et le cœur si ouvert, elle mettait sa main dans la main de cet homme... Cela se passait très loin, n'importe où, dans un pays du midi, par un jour de soleil, par un jour de chaleur, parmi les sourires d'une nature épanouie, avec des chants, des rires, des gaîtés et des danses... Il était jeune. Elle l'aimait. Elle croyait en lui : devant eux, un bel avenir facile déroulait ses horizons bleus... Et la déception commença le lendemain des noces, quand dans le cœur de cet homme orné par elle de toutes les délicatesses, elle vit régner et s'étendre un monstrueux égoïsme ; et la déception s'accrut de

jour en jour, de mois en mois, d'année en année, à travers les ruines où les précipita la suffisance de l'homme qui ne croyait qu'en lui-même, à travers les voyages où il la traînait d'un bout du monde à l'autre, à travers leurs deuils communs qu'il ne partageait pas, habile à écarter de son chemin tous les obstacles à son bien-être. Cependant, malgré les angoisses qui prolongent les heures, malgré les larmes lentes à tomber, le temps avait marché, marché si bien, que la vie, finie à présent, ne recélait plus rien dans le peu d'inconnu qu'il lui restait à révéler, et qu'il n'y avait plus d'espoirs que ceux des mystérieux au-delà... Encore ces espoirs suprêmes, la sécheresse égoïste de l'homme ne les avait-il pas détruits comme le reste ? N'avait-il pas souillé sa foi des mêmes railleries dont il bafouait ses rêves de jeune fille?... Et maintenant, debout sur ces décombres, dédaigneux de chercher aucun bon souvenir parmi les cinquante années mortes, détournant le regard

de celles qui lui restaient à vivre, indifférent aux regrets du passé comme aux menaces de l'avenir, il demandait un bon dîner, avec du champagne au dessert... Ah! ce dîner!... S'il pouvait être une vengeance!... Si la pauvre femme y pouvait servir toutes ses amertumes, tous les poisons absorbés goutte à goutte!... S'il pouvait être le dernier de leur vie commune!... Si elle y trouvait le courage de réaliser tardivement le projet tant de fois ébauché de secouer sa chaîne et de partir et de le laisser seul, et de vivre ses derniers jours loin de lui!...

***

Dans l'attente du petit dîner « comme sa femme savait les faire » et comme il les aimait, M. Walter fut de belle humeur tout le jour de ses noces d'or. A vrai dire, sa belle humeur ne valait guère mieux que l'autre: elle se manifestait par des plaisanteries d'un goût

spécial, aigres, fielleuses, qu'il soulignait d'un petit rire grinçant de crécelle qui était comme l'exacte expression de son âme. Trois ou quatre fois dans le cours de la journée, il dit à sa femme, sur ce ton-là, en mots qu'il croyait couverts et spirituels, qu'il ne l'avait guère aimée, qu'elle n'était bonne qu'à surveiller le pot-au-feu, et autres gentillesses qui cinglaient comme de grossières insultes. Comme d'habitude elle ne lui répondit que par un regard navré, dont il n'avait jamais compris le douloureux reproche; et les heures passèrent.

Enfin, la vieille pendule Empire qui les avait suivis partout, scandant leurs journées de son timbre vieillot, sonna six heures : et au dernier coup, M. Walter, qui rentrait de sa promenade hygiénique avec la régularité d'un palais ennemi des sauces brûlées, ouvrit la porte de la salle à manger. La table n'était pas dressée...

Il n'y a rien de plus décevant que de voir se prolonger l'attente d'un plaisir caressé d'avance; et, à l'aspect de cette chambre vide qui

menaçait d'un long retard, M. Walter entra tout de suite en fureur. Agité, le sang au visage, prêt aux injures, il courut à la cuisine mais il resta stupéfait d'y trouver Marianne et de n'y trouver qu'elle.

— Et madame?...

— Madame est sortie.

— Comment, sortie?... Où?... Qu'a-t-elle dit?

— Madame a dit qu'aujourd'hui on ne dînerait qu'à sept heures...

... Sept heures!... Une heure d'attente!... Et sortie!... Pourquoi?...

L'heure fut longue. M. Walter n'avait jamais eu de contrariété plus vive. Il arpentait son cabinet dans tous les sens, creusant l'énigme insoluble qui obsédait son esprit : pourquoi sa femme était-elle sortie, ce jour-là justement, en changeant l'heure du dîner?... L'énigme grandissait, s'aggravait, de telle sorte que lui, le moins imaginatif des hommes, finit par concevoir de folles inquiétudes: l'idée lui vint que sa femme avait perdu subitement la raison, et

il entrevit les troublantes conséquences d'un tel accident. Quand la pendule eut sonné sept heures, et que l'aiguille continua de marcher, son cabinet fut trop étroit, il parcourut toutes les chambres de l'appartement, ouvrant et fermant les portes, comptant ses pas pour se distraire; et il finit par retourner à la cuisine. Il comptait que Marianne lui dirait quelque chose. Elle s'en garda bien. Elle le regardait en-dessous, d'un air un peu goguenard, qui lui échappa, heureusement, car il était trop personnel pour être observateur. A la fin, il l'interrogea :

— Eh bien, elle ne viendra donc pas?...

— Ah! j'ai oublié de dire à Monsieur... Madame m'a dit de dire à Monsieur que Monsieur ne s'inquiète pas si Madame était un peu en retard...

... Un peu en retard!... Une heure sur l'heure habituelle, et plus de vingt minutes déjà sur l'heure convenue!... Et ce dîner, ce dîner de fête, ce dîner de leurs noces d'or, confié à une femme de ménage dont il n'avait

jamais goûté la cuisine! Il demanda, bourru :

— Qu'est-ce qu'il y a, pour le dîner?...

Et Marianne, toujours sournoise :

— Madame m'a dit de ne rien dire à Monsieur, parce que c'étaient des surprises...

Des surprises... Ce mot fut un éclair : sans doute, sa femme était sortie pour lui chercher quelque chose d'exquis, de rare, qui venait de loin, qui arrivait par un train de l'après-midi, qu'on ne pouvait avoir plus tôt... Bonne femme, tout de même! Et sa colère se fondit en un vague attendrissement, qu'augmentait son grand appétit...

***

Un pas dans l'escalier, la porte s'ouvre, madame Walter est là, un peu pâle, essoufflée par les quatre étages... Elle a les mains vides; il n'y a pas de surprise.

— Ah! vous voilà, enfin!... Il est près de

huit heures... Qu'est-ce que cela signifie ?...

— Rien... Je préférais dîner tard, aujourd'hui... Vous pouvez servir, Marianne...

Il avait pris son plus grand air de despote en courroux, le calme inaccoutumé de la réponse le déconcertant. On se mit à table silencieusement. Marianne apporta la soupière fumante...

— De la soupe au potiron !... au potiron !... Et vous savez que je la déteste !...

— Moi, je l'aime beaucoup, et il y a plus de trente ans que je n'en ai pas mangé...

C'est dit du même ton posé, réfléchi, qui n'admet pas de réplique; et M. Walter, abasourdi, reste la bouche ouverte, sans trouver un mot à dire, tandis que sa femme mange lentement, avec effort, quelques cuillerées...

— Et voici le poisson !...

— ... Ah ! ça, tu te moques de moi !... Un brochet !... En sauce hollandaise, encore !... Comme si tu ne savais pas que je n'aime que l poisson de mer !...

— Moi, je n'aime que le poisson d'eau douce...

Et pourtant, elle ne touche pas à la part qu'elle s'est servie. Les yeux vagues, elle regarde dans le vide, dans le grand vide qu'elle a derrière elle, dans le vide qui a engouffré sa jeunesse, sa beauté, son esprit, son amour et ses forces, dans le vide de ces cinquante années d'esclavage qui sont toute sa vie. Elle a le cœur plein de haine, et quand son regard retombe sur son mari, ahuri devant son assiette, humilié, effrayé d'un vague effroi, elle jouit de cette tracasserie enfantine qui est sa seule révolte et toute sa vengeance.

« C'est gai, les noces d'or », se dit Marianne en apportant le civet de lièvre.

Cette fois, M. Walter lui dit :

— Mais c'est une gageure !... Tu as cherché tout ce que je déteste...

— ... Tout ce que j'aime...

— On dirait que tu l'as fait exprès...

— Tu t'en aperçois enfin ?... Oui, je l'ai fait exprès ..

Il est debout, la face congestionnée, le poing levé, tandis qu'elle répète, de sa voix blanche :

— Oui, je l'ai fait exprès...

Et cette révolte et ce calme lui semblent si énormes, qu'il se rassied, apaisé, terrifié :

— Voyons, fait-il, explique-moi, je ne comprends pas... Es-tu devenue folle?... Sais-tu ce que tu dis?... Ne sont-ce pas mes noces d'or?...

— Les miennes aussi, hélas!... Je ne suis pas devenue folle, va... Et si tu veux savoir ce que j'ai pensé, je vais te le dire... Pendant cinquante ans, tu m'as pliée à tous tes caprices, tu m'as imposé tes volontés, sans jamais supposer que je pusse avoir une idée à moi, un sentiment que tu blessais... Pendant cinquante ans, j'ai été ton esclave... Eh bien, j'ai voulu que tu sois le mien... une heure, rien qu'une heure, et pour les plus petites des choses de la vie... Après, tu reprendras ta liberté... et moi, je reprendrai ma chaîne... J'aurais voulu la secouer tout à fait, partir, te laisser seul...

Je ne puis pas : je suis trop vieille, j'aurais peur... Tu comprends, à présent?...

Elle tremblait de tous ses membres, et ses regards déjà demandaient grâce pour sa hardiesse. Pendant qu'elle parlait, la figure de M. Walter s'était éclaircie : ce n'était que cela!... Une crise à laisser passer, qui ne serait pas longue ; même, il eut l'intuition qu'elle était passée, qu'il pouvait se fâcher, gronder, crier, et que sa femme lui demanderait pardon ; et pour la première fois de sa vie, à cause sans doute de la détente de ses nerfs crispés par ses craintes vagues, il fut généreux : il eut un sourire presque aimable, il murmura, avec un haussement d'épaules :

— Les femmes sont femmes jusqu'au bout !

Quelques larmes avaient roulé des yeux de madame Walter dans son assiette vide. Elle s'essuya les yeux, et demanda, timide :

— Faut-il faire apporter la suite... Il y a quelque chose qui ne te fâchera pas... Un pâté de canard...

Les yeux de M. Walter s'égayèrent tout à fait :

— D'Amiens ? fit-il...

Et, sur un signe affirmatif :

— Tu m'avais coupé l'appétit... mais ça reviendra... je pense... Et le champagne, l'avais-tu supprimé ?...

— Non, il est là... frappé...

La figure du vieux bonhomme acheva de s'épanouir :

— Frappé ! s'écria-t-il joyeusement... Cette fois, je te reconnais... Et je ne t'en voudrai pas, va, je te pardonne !...

TABLE DES MATIÈRES

Lilith. . . . . .
L'Eau et le Feu 53
L'idéal de M. Gindre 93
Le Pardon. 171
La dernière idylle 223
Noces d'or. 285

Imprimerie de l'Ouest, A. NÉZAN. — Mayenne.

ROD (ÉDOUARD)

Le Sens de la Vie. 5e édition (*ouvrage couronné par l'Académie française. — Prix de Jouy*). 1 vol. in-12 ..... 3 50

La Course à la mort. Nouvelle édition, avec une préface de l'auteur. 1 vol. in-12 ..... 3 50

Études sur le XIXe siècle. GIACOMO LÉOPARDI. Les Préraphaélites anglais. — Richard Wagner et l'esthétique allemande. — Victor Hugo. — Garibaldi. — Les Véristes italiens. — M. E. de Amicis. — La Jeunesse de Cavour. 1 vol. in-12 ..... 3 50

BARRÈS (MAURICE)

Un Homme libre. 1 vol. in-12 ..... 3 50

HENNEQUIN (ÉMILE)

La Critique scientifique. 1 vol. in-12. ..... 3 50

Études de critique scientifique **Écrivains francisés.** Dickens. — Heine. — Tourguénef. — Poë. — Dostoïewski. — Tolstoï. 1 vol. in-12. ..... 3 50

MORICE (CHARLES)

La Littérature de Tout à l'heure. 1 vol. in-12 ..... 3 50

SARRAZIN (GABRIEL)

La Renaissance de la Poésie anglaise. (1798-1889.) — Shelley. — Wordsworth. — Coleridge. — Tennyson. — Robert Browning. — Walt Whitman. 1 vol. in-12 ..... 3 50

COMTE TOLSTOI (LÉON)

Katia, traduit par le comte d'Hauterive. 11e édition, 1 volume in-12 ..... 3 »

Deux Générations. Traduit par Halpérine-Kaminski. 4e édition. 1 vol. in-12 ..... 3 »

La Mort. 7e édition, 1 vol. in-12 ..... 3 »

A la recherche du bonheur. 8e édition, 1 vol. in-12 ..... 3 »

Mes mémoires : Enfance, adolescence, jeunesse. 2e édition, 1 volume in-12 ..... 3 »

La puissance des ténèbres. 2e édition, 1 vol. in-12 ..... 3 »

Polikouchka. 3e édition, 1 vol. in-12 ..... 3 »

Ivan l'Imbécile. 2e édition, 1 vol. in-12 ..... 3 »

Au Caucase. 2e édition, 1 vol. in-12 ..... 3 »

Le prince Nekhlioudov. 2e édition, 1 vol. in-12 ..... 3 »

NEKRASSOV

Poésies populaires. Traduites par Halpérine Kaminski et Ch. Morice, précédées d'une étude sur Nekrassov par le vicomte E.-M. de Vogüé, portrait gravé par Maurice Baud. 1 vol in-12 ..... 3 50

GONTCHAROV

Simple histoire. 2 vol. in-12 ..... 6 »

Oblomoff. 1 vol. in-12 ..... 3 »

PETIT (EDOUARD)

François Mignet. 1 vol. in-12, accompagné d'un portrait ... 3 50

HOUSSAYE (HENRY)

1814. Histoire de la campagne de France et de la chute de l'empire, d'après les documents originaux. 8e édition, revue, 1 vol. in-12 3 50

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue des Poitevins, 6.

1940